

L'Exécuteur [254]

– Entre les griffes du Dragon

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ENTRE LES GRIFFES DU DRAGON

par Don Pendleton

VALUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**ENTRE LES GRIFFES
DU DRAGON**



PROLOGUE

Washington Post, AP – Los Angeles.

« A 7 h 15, hier matin, des officiers de la brigade de stuprs du bureau du shérif du comté de L.A. ont mené une perquisition sur un yacht privé, ancré à Marina Del Rey. Selon plusieurs sources, le yacht appartiendrait à Raul Montavo, âgé de trente-deux ans, une des stars hollywoodiennes les plus populaires du moment. La police a saisi environ deux cents kilos d'héroïne.

« Lors d'une récente conférence de presse, le porte-parole de la police Martha Stellano a déclaré : "Il n'y a pas eu de morts ni de blessés au cours du raid. Nous avons découvert plusieurs cadavres à bord, et nous pensons qu'il s'agit d'homicides liés à la drogue."

« La police a refusé de révéler l'identité des victimes avant que les familles en soient informées et que les causes exactes des décès aient été déterminées. Toutefois, selon des sources confidentielles, il semblerait que Raul Montavo figure parmi les victimes, ainsi qu'un parent d'un politicien en vue. On ne sait pas encore quand la police sera en mesure de livrer de plus amples informations. »

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan gara sa voiture de location dans le parking du bureau du shérif de Los Angeles et quitta la fraîcheur de l'habitable à air conditionné pour se laisser engoutir par la chaleur d'août. Il mit ses lunettes de soleil et se frotta les yeux. Il sentait encore les effets du décalage horaire. Peu après son retour d'un blitz sur le Rio Grande Hal Brognola l'avait contacté en le suppliant de lui donner un coup de main en se rendant en Californie.

— Que se passe-t-il ? avait demandé Bolan au numéro Un du *Justice Department*.

— On n'a pas encore tous les détails, mais c'est déjà suffisant pour que le Président ait été alerté par les services et m'ait demandé d'intervenir.

C'était assez aussi pour éveiller l'attention de l'Exécuteur.

— J'écoute, dis-moi tout ce que tu sais.

Brognola évoqua une descente des Stups à Marina Del Rey.

— Ils ont saisi près de deux cents kilos d'héroïne de toute première qualité. Et ils ont trouvé quatre cadavres.

— Identifiés ?

— Trois d'entre eux étaient asiatiques, mais la police locale a un mal fou à découvrir leurs noms.

— Et les quatre autres ?

— Trois stars d'Hollywood et la fille du sénateur Lipinski.

— Lipinski... le sénateur de Californie ?

— Oui, ce même Lipinski qui a fait toute une histoire à propos des droits de l'homme et de la main-d'œuvre immigrée. Il se trouve qu'il est un ami intime du Président et de sa famille. Leurs enfants fréquentaient les mêmes écoles.

— Ce qui explique pourquoi il est impliqué.

— Et ce qui peut expliquer aussi pourquoi quelqu'un voulait tuer sa fille.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Elle était en première année, Striker, elle sortait à peine du lycée, elle avait toute la vie devant elle...

Bolan entendait au ton avec lequel il avait prononcé ces paroles que son ami était écœuré ; il comprenait sa douleur mais il savait depuis longtemps qu'il ne pouvait pas laisser ses sentiments l'emporter sur le reste. Un soldat professionnel n'a pas le droit de se laisser aller ni au chagrin ni à la vengeance. Même si Bolan lui-même avait été tenté en plus d'une occasion de s'y laisser entraîner. C'était par vengeance qu'il s'était lancé dans sa guerre contre la mafia, mais c'était pour une raison bien supérieure qu'il la poursuivait désormais : le devoir.

— Lipinski n'est peut-être pas très populaire, mais je ne pense pas que des professionnels auraient tué comme ça, répondit Bolan. Si des pourris avaient voulu lui transmettre un message, ils auraient trouvé un moyen plus efficace.

— On a envisagé cette solution, mais c'est surtout la drogue qui nous inquiète le plus.

— Ouais, je pense aussi qu'il faut se concentrer sur cet aspect de l'affaire. Et il n'y a qu'un endroit qui vient à l'esprit quand on parle de telles quantités d'héroïne pure : Myanmar.

— D'autant qu'ils disposent des réseaux de distribution, fit Brognola sur un ton soudain redevenu très pragmatique. Les gros bonnets du Triangle d'Or sont forcément dans le coup.

— La drogue suit deux itinéraires dans cette partie du monde, et la Chine est une étape incontournable, si on suit la piste Thaï. Ou alors, la marchandise est expédiée directement de Myanmar. À mon avis c'est par Myanmar qu'il faut commencer.

— Je dois passer quelques coups de fil à la Brigade des Stups. Le renseignement avant tout. Et on s'occupe de tes préparatifs pour le voyage. Jack passera te prendre d'ici une heure.

— Déjà !

Brognola ne put s'empêcher de rire.

— Je savais que tu accepterais.

Quatre heures plus tard, l'Exécuteur se présentait devant le bureau du shérif de Los Angeles, avec un badge d'agent des Stups à la ceinture et un Beretta 93-R dans un holster sous l'aisselle gauche.

Il entra et fut accueilli par une femme en uniforme derrière un bureau. Elle était bronzée, blonde avec les cheveux courts, et ses yeux bleus se posèrent immédiatement sur le pistolet de Bolan. Elle avait des barrettes de sergent cousues sur sa manche.

— Agent spécial Blisko, brigade des Stups, dit-il. Je voudrais voir le capitaine Amherst.

— Vous avez rendez-vous ?

— Pas exactement, mais je suis sûr qu'elle attend ma visite.

Ce n'était pas vraiment une réponse à la question qu'on lui posait, mais ce n'était pas un mensonge non plus.

— Un instant, fit-elle en décrochant son téléphone.

Bolan se tourna vers la porte de verre du bureau. Peu lui importait la conversation qui allait suivre entre le sergent et son supérieur hiérarchique, les fonctionnements internes de la bureaucratie ne l'intéressaient pas, il était là pour enquêter sur la mort d'une innocente et parce que son ami l'avait appelé à l'aide.

— Le capitaine Amherst va vous recevoir dans un instant. Voulez-vous boire quelque chose en attendant ? demanda le sergent.

Elle était beaucoup moins tranchante tout d'un coup. Visiblement, on lui avait donné l'ordre d'accueillir son visiteur avec tous les égards qui lui étaient dus.

Bolan demanda une eau minérale.

Le capitaine Amherst remonta le couloir, d'un pas énergique et assuré, mais son uniforme ne parvenait pas à dissimuler ses courbes séduisantes et sa silhouette élancée. Elle était très brune, coiffée d'une queue de cheval. Il se dégageait immédiatement de sa personne une impression d'autorité et de compétence. Une vraie professionnelle. Et le Guerrier comprit que ça n'allait pas être facile.

— Capitaine Rhonda Amherst, dit-elle en tendant la main.

— Mathieu Blisko, répondit-il.

— Nous n'attendions pas encore la visite d'un représentant des Stups.

— J' imagine que vous pensiez même ne jamais avoir notre visite. Ou peut-être espériez-vous ne pas nous voir ? fit-il avec un petit sourire en coin.

Elle inclina la tête sur le côté.

— Nous sommes tous concernés par cette affaire. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Bolan obtempéra. Elle le mena dans une salle de conférence. Puis elle l'invita à s'asseoir.

— Pour être absolument sûre de ne pas faire d'erreur, j'aimerais vous demander une preuve officielle de votre identité.

— Aucun problème.

Bolan sortit son portefeuille de sa poche et lui présenta une carte

et un badge.

Elle les étudia quelques instants avant de les lui rendre.

— Merci. On ne saurait être trop prudent de nos jours.

— On vous confirmera que tout est en ordre quand vous appellerez.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai vu que vos lèvres remuaient, expliqua Bolan. Vous étiez en train de mémoriser les numéros de ma carte.

Amherst ne put s'empêcher de rougir et le Guerrier devina qu'elle s'en rendait compte.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, capitaine. Je suis ici pour apprendre d'où vient ce chargement de drogue que vous avez saisi. C'est la seule chose qui m'intéresse. Les informations en provenance de Washington me disent qu'il s'agit d'héroïne d'excellente qualité. Ça ne se trouve pas si couramment en telle quantité. Vous saviez que ça attirerait l'attention.

— Je crains que ça ne soit encore plus grave que ça, agent Blisko.

— Dites-moi tout ce que vous savez, fit Bolan en s'adossant à sa chaise d'un air décontracté. Peut-être que je peux vous aider.

Il espérait que, s'il se montrait détendu, la conversation serait plus facile.

— Permettez-moi d'abord de vous présenter l'étendue et la nature de notre territoire.

L'Exécuteur se garda bien de lui faire remarquer qu'il possédait sans doute une meilleure connaissance de son territoire qu'elle-même.

Elle se leva et se dirigea vers une carte accrochée au mur.

— Les quartiers qui nous concernent sont représentés en bleu pâle sur ce plan. Nous avons trouvé plus d'héroïne dans ceux qui se trouvent sous notre responsabilité que dans n'importe quel autre. Depuis les luxueuses villas de Windsor Hill et Ladera Heights jusqu'aux bidonvilles de View Park. Ça, vous ne le lirez pas dans les journaux, j'ai reçu l'ordre très strict de garder cette information secrète. J'en ai parlé avec le shérif, j'ai risqué mon poste et mes galons en le menaçant d'aller m'en entretenir directement avec le procureur de district, il m'a juré qu'ils en étaient déjà informés. Et pourtant, rien, aucune mesure n'a été prise.

— Vous pensez qu'il vous ment ?

— Je ne sais plus quoi penser, dit-elle avec un profond soupir.

— Quelle est la quantité exacte d'héroïne dont nous parlons ?

Amherst s'assit sur une chaise juste à côté de la carte.

— En comptant la saisie de l'autre jour, je dirais qu'on avoisine les trois tonnes. On ne peut plus contrôler de telles cargaisons. Pour être très franche, je suis soulagée de voir que les Stups sont prêts à prendre le relais. Le shérif n'a plus le choix maintenant.

Bolan n'arrivait pas à voir la logique dans les informations qu'elle lui livrait.

— Vous voulez dire que vos supérieurs vous ont ordonné d'étouffer l'affaire ?

— Jusqu'à l'autre soir. C'est beaucoup moins facile à étouffer quand on a sept cadavres en prime sur les bras, et qu'on les retrouve sur un bateau appartenant à un des acteurs les plus célèbres d'Hollywood.

— Raul Montavo ?

Amherst hocha la tête avec une grimace de dégoût.

— Oui, mais je me demande pourquoi ils l'avaient surnommé l'Ange Latino, il était tout sauf ça, vous pouvez me croire. La seule raison pour laquelle nous avons effectué cette descente, c'est que nous avons eu un tuyau très sûr d'un juge qui nous est favorable. Un des rares juges de notre côté, devrais-je dire.

— Vous êtes trop jeune pour être aussi cynique, répliqua Bolan.

Elle fronça les sourcils.

— Mais vous pouvez être sûre que je vais regarder ça de près, ajouta-t-il. De votre côté, vous pourriez m'aider en restant discrète au sujet de ma participation.

Elle leva les bras au ciel et s'écria sans dissimuler son ironie :

— Formidable ! Encore un qui veut que rien ne se sache. Et à qui est-ce que j'en parlerais de toute manière ?

— Si je vous demande ça, ce n'est pas parce que j'ai des arrière-pensées, je voudrais seulement éviter d'attirer l'attention. Si le shérif a des raisons légitimes de vouloir taire certaines choses, très bien. Mais si c'est un problème de corruption, il vaudrait mieux qu'il ne soit pas au courant de mes agissements, jusqu'à ce que je puisse déterminer l'étendue du problème. Vous comprenez ?

Amherst hocha la tête.

— Je comprends et je vous dois des excuses, Blisko. Je suis fatiguée, c'est tout, et j'ai l'impression parfois que personne ne veut rien faire pour améliorer cette situation.

— Moi, si. Et vous pouvez me faire confiance, dit le Guerrier.

Bolan vit qu'il était suivi dès qu'il sortit du parking du bureau du

shérif. Ça n'avait pas de sens. Il était de retour à Los Angeles depuis moins de douze heures et personne en dehors de ses amis du Ranch n'était au courant de sa présence sur le territoire. De deux choses l'une. Amherst le faisait suivre pour savoir ce qu'il cachait, ou quelqu'un avait déjà mis le poste de police sous surveillance et l'arrivée soudaine de l'Exécuteur avait éveillé sa curiosité.

Bolan aurait parié gros que ce dernier scénario était le plus probable.

Au cours des prochaines minutes il allait faire en sorte de savoir si ses poursuivants étaient des amis ou des ennemis. Tout en se fondant dans la circulation, il gardait un œil sur le rétroviseur et énumérait les possibilités qui s'offraient à lui. Jack Grimaldi, son ami fidèle et pilote exceptionnel, attendait à l'aéroport avec l'avion dans lequel ils étaient venus. Bolan n'avait pas pris la peine de réserver une chambre d'hôtel, pensant qu'il ne resterait pas assez longtemps à Los Angeles.

Mais son poursuivant ne le savait sûrement pas. En bon soldat, Bolan établit son plan, il quitta l'autoroute à la première sortie et repéra l'enseigne d'un hôtel.

Il indiqua assez tôt avec son clignotant la direction qu'il allait prendre, puis alla se garer dans le parking. L'hôtel était en forme de L et divisé en deux parties, séparées par un couloir. Bolan entra dans le couloir et dès qu'il vit que les occupants de la voiture qui l'avait suivi ne pourraient plus le voir, il se mit à sprinter. Il ressortit à l'arrière du bâtiment, alla jeter un coup d'œil au coin du mur et vit que le chauffeur s'était garé dans le parking d'un fast-food situé en face de l'hôtel. De là, ils pouvaient surveiller l'ensemble de la structure. Visiblement, ils ne représentaient pas une menace physique pour l'Exécuteur. Pas pour le moment en tout cas. Et Bolan allait s'assurer que ça resterait ainsi.

Il tourna les talons et se dirigea vers le passage piéton au bout du pâté de maisons, traversa la rue puis revint sur ses pas, pour pouvoir prendre ses poursuivants à revers. Quand il arriva à hauteur de l'immeuble à côté du fast-food, il approcha de la voiture, une Sedan. Il parcourut les deux derniers mètres accroupi, et se dirigea vers le côté du passager. Deux hommes en chemisette, avec des coupes en brosse, étaient assis à l'avant.

Il décida d'y aller sans fioriture.

Passant les bras par la fenêtre ouverte, il saisit le passager au col, avec la main gauche, puis, de la main droite, il brandit son Beretta 93-R, et pointa le canon sur la tête du chauffeur.

— Vous êtes armés ? leur demanda-t-il.

Le passager poussa un cri comme le Guerrier lui appuyait son

poing sur la nuque, le chauffeur le regarda avec des yeux écarquillés. Les deux hommes étaient jeunes et inexpérimentés. Ils ne s'imaginaient pas que leur gibier pouvait soudain se transformer en prédateur, et Bolan les avait pris totalement par surprise.

— Je vous ai posé une question, les gars. Est-ce que vous êtes armé ?

— Oui, oui, répondit le chauffeur.

— T'es droitier ou gaucher ?

— Droitier. Pourquoi ?

— Alors ce sera toi en premier, sors ton arme avec la main gauche et jette-la dehors.

— Tu fais une grosse erreur, connard, fit le passager, furieux.

— Lui aussi, répliqua Bolan en pointant le canon du Beretta vers son acolyte. C'est ta dernière chance. Jette ton arme ou pour toi, c'est fini.

— Ça va, ça va !

Lorsque l'Exécuteur entendit le pistolet heurter le ciment de la route, de l'autre côté de la voiture, il ordonna au passager de lui tendre son arme. Le type obéit sans broncher. Bolan reconnut immédiatement un Glock 21. Il mit le pistolet dans sa ceinture, et ordonna aux deux hommes de poser les mains sur le tableau de bord. Il ouvrit la portière arrière et se glissa à l'intérieur de la voiture.

— Allez, maintenant on crache le morceau.

— Je crois que tu viens de te mettre dans la merde, mon pote, lui dit le passager. Tu vas te retrouver avant la fin de la journée sur la liste des pires ennemis de la Sécurité Nationale.

— Très franchement, ça m'étonnerait, répondit l'Exécuteur.

CHAPITRE II

— Je ne comprends pas, dit Hal Brognola lorsque Bolan lui rapporta son aventure avec les agents fédéraux. Pourquoi est-ce que la Sécurité Nationale s'intéresserait à ça ? Je me demande même comment ils peuvent être au courant.

— Aucune idée. Mais ils ont reconnu qu'ils avaient l'ordre des autorités supérieures de faire pression sur les autorités locales pour étouffer l'affaire, répondit le Guerrier. J'ai pu sauver mon identité bidon, mais ça ne va pas durer, je suis sûr qu'ils vont se renseigner. Et je ne veux pas avoir à m'inquiéter au cas où des alliés se trouveraient pris au milieu d'une fusillade.

— T'inquiète pour ta couverture, elle résisterait à plus futés que ces gugusses. Mais tu as raison, je vais faire en sorte qu'ils reçoivent l'ordre de garder leurs distances et que l'ordre vienne d'en haut. Désolé pour ce qui s'est passé, Striker.

— Ce n'est pas ta faute, Hal, moi-même, je n'avais rien détecté.

— Alors, comme ça, le capitaine Amherst t'a dit qu'ils avaient saisi trois tonnes d'héroïne de première qualité, ces derniers mois. Ça fait un sacré paquet !

— Oui, et visiblement ça a fini par attirer l'attention de beaucoup de monde, c'est pour cette raison qu'il faut que j'agisse avant que le coin ne soit envahi par de vrais agents des Stups.

— Si cette affaire arrive jusqu'aux oreilles de la presse, les Stups seront les derniers de tes soucis. Tous les grands journaux ont suivi l'histoire de la descente de police sur le yacht et tu sais bien que, tôt ou tard, il y aura des fuites. Les journalistes vont grouiller comme des mouches.

— Exactement, répondit l'Exécuteur, et je n'ai pas très envie de me voir au bulletin d'information.

— Tu as un plan ?

— Pas très précis. Mais c'est mieux que rien. Amherst m'a parlé des villes sous sa juridiction, où ils ont également saisi de vastes quantités d'héroïne pure. L'une d'elles s'appelle Ladera Heights. D'après mes contacts au sein de la police de Los Angeles, le clan Blood

contrôle tout ce qui a trait à la drogue dans ce secteur. J'ai besoin de savoir qui est à leur tête.

— Je vais demander à Herman et Aaron de se mettre au travail. Tu auras ton renseignement dans l'heure.

Bolan n'avait aucune peine à le croire. Aaron Kurtzman, dit l'Ours, portait bien son surnom. Non seulement parce qu'il avait un corps de lutteur, mais parce qu'il avait un cœur en proportion. Le chef de l'équipe spécialisée en cybernétique du Black Warriors Ranch dégageait une impression d'austérité, qui cachait mal sa profonde bonté. Bolan considérait Kurtzman comme un des hommes les plus intelligents dans sa partie. Mis à part Herman « Gadgets » Schwarz, aussi savant, aussi doué, mais, lui, totalement extraverti et joyeux, même dans les pires situations.

— Envoie le message par radio dans l'avion. C'est là que je serai, avec Jack.

Bolan interrompit la communication et se dirigea vers le hangar loué au nom d'une des compagnies fictives du Ranch. Car, si ce groupe agissait sous les ordres directs du Président, ses actions n'étaient pas toujours constitutionnelles, parfois même parfaitement illégales, notamment quand ils menaient des enquêtes antiterroristes ou des attaques frontales contre les diverses mafias de la planète.

Quant à l'Exécuteur, il pouvait obtenir tout ce qu'il voulait par d'autres moyens. Il n'aimait pas compter sur des alliés pour accomplir ses tâches. C'était un guerrier solitaire dont les combats n'étaient pas toujours en phase avec ses amis du Ranch. Simplement, complices pour le meilleur, les uns et les autres s'épaulaient à l'occasion.

Bolan arriva à l'aéroport au bout d'un quart d'heure.

— Alors, quoi de neuf, sergent ? demanda Grimaldi qui étudiait une carte du ciel.

Il continuait quelquefois à appeler Bolan par ce surnom qui faisait référence à l'époque où celui-ci était sniper dans l'armée américaine.

— On va attendre ici encore un petit moment, dit Bolan en s'asseyant en face de Grimaldi.

Le pilote hocha la tête et lui désigna du doigt une cafetière en aluminium.

— Si ça te dit..., proposa-t-il.

— Pas par cette chaleur, merci.

Puis le Guerrier alla chercher un Beretta et quelques grenades DM 51 pour le blitz qui se préparait.

Il traversa le hangar, et entra dans les douches, se déshabilla, s'autorisa deux minutes sous l'eau brûlante qui lui fouettait la peau,

puis il s'essuya, enfila sa sinistre combinaison noire et laça ses rangiers aux semelles de néoprène. Puis il retourna à l'avant de l'avion.

Grimaldi lui désigna un ordinateur et déclara :

— Le message de Kurtzman est arrivé.

Bolan hocha la tête et s'assit devant l'ordinateur. Il entra son code d'accès et l'information apparut immédiatement sur l'écran. Bolan secoua la tête et ne put s'empêcher de sourire en songeant au talent de Kurtzman pour pirater des informations auprès des agences gouvernementales. L'Exécuteur lut tout ce qui s'affichait sur l'écran et conclut à voix haute :

— Au moins, Amherst ne m'a pas menti.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Grimaldi.

— Cette Rhonda Amherst, expliqua Bolan, c'est le chef du bureau du shérif de Marina del Rey. Apparemment, elle m'a dit la vérité.

Grimaldi hocha la tête. Le Guerrier se tourna de nouveau vers l'écran pour lire le reste des informations : la banque de données de la police sur les gangs de Los Angeles indiquait que le chef des Bloods s'appelait Lavon Hayes, mais qu'on n'avait pas pu le localiser récemment.

Mais l'Exécuteur eut de la chance : il découvrit dans le dossier que le lieutenant de Hayes était un certain Antoine Pratt, et qu'il avait déjà passé la plupart de ses jours derrière les barreaux, en commençant par une maison d'arrêt pour mineurs. Les crimes qu'on lui reprochait allaient du vol à la tire jusqu'à la possession de drogues, et il était encore en attente d'une demi-douzaine de jugements pour toute une série de délits récents.

« Voilà un honnête citoyen », songea Bolan. Il se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son équipement et commença à se préparer après avoir éteint l'ordinateur.

— Où vas-tu ?

— Il est temps de se renseigner sur les destinataires de ces cargaisons.

— Tu vas frapper à quelques portes ?

— Il se pourrait surtout que j'en défonce quelques-unes.

La première de ces portes était celle du duplex d'Antoine Pratt à Ladera Heights. L'Exécuteur ressemblait à un spectre, sa silhouette noire se détachait contre les murs blanc cassé illuminés par des spots d'ambiance. Bolan couvrait l'ensemble de l'appartement avec le canon de son F.N.C. en le pointant sur toutes les cibles possibles.

Quand l'Exécuteur entra dans le salon, deux gardes du corps, vêtus de chemises à carreaux et portant des bandanas autour du front, se levèrent de leurs fauteuils et plongèrent la main vers leurs pistolets crochés dans leur ceinture, sous les pans de leur chemise. Ils ne semblaient pas se soucier du fait que Bolan les avait déjà dans sa ligne de mire.

Il appuya sur la détente et le F.N.C. se mit à cracher. À cette distance il ne pouvait pas les rater. Une pluie de balles de 5.56 s'abattit sur eux, leur faisant exploser l'estomac, projetant du sang et des tripes dans toutes les directions. Ils se tordirent dans tous les sens, et furent jetés l'un contre l'autre. Ils étaient morts avant même d'avoir touché le sol.

L'Exécuteur monta quatre à quatre les marches de l'escalier sur sa droite. Quand il arriva sur le palier, il perçut un mouvement, sur sa gauche. Deux autres gangsters ouvraient le feu. L'un d'eux eut le bon sens de se cacher derrière une sorte d'arche qui séparait les pièces, mais l'autre s'avança vers Bolan d'un air arrogant. Il brandissait son pistolet en appuyant sur la détente à tout-va.

Le Guerrier roula sur le côté, se retrouva à genou et lâcha une rafale. Les balles à haute vitesse criblèrent le corps du pourri et le projetèrent en arrière. Son complice tira encore deux ou trois fois avant d'aller se réfugier derrière l'arche.

Bolan prit une des grenades Diehl DM 51 accrochées à son harnais. Ces armes, de fabrication allemande, s'étaient révélées plus d'une fois d'une efficacité redoutable. Chacune contenait sous sa carapace hexagonale plus de six mille billes de métal.

Bolan dégoupilla et se jeta derrière une porte sur le côté pour évacuer le couloir. Il ne vit pas la grenade exploser mais le souffle d'air chaud parvint jusqu'à lui. Les hurlements de son adversaire lui en dirent assez long.

Il sentit une présence derrière lui et fit volte-face, le doigt sur la détente du F.N.C. Une femme, enveloppée d'une simple serviette, apparut dans l'embrasure d'une porte, dans un nuage de vapeur. Elle poussa un hurlement en le voyant.

Bolan secoua la tête, se redressa.

— Retournez à l'intérieur, ordonna-t-il.

Elle préféra ne pas discuter.

Bolan remonta lentement le couloir, sa proie était là, un peu plus loin. Depuis qu'il avait pénétré dans cette maison, son instinct ne l'avait pas quitté. C'était comme s'il arrivait à flairer la peur de son ennemi. Pratt n'avait aucune intention de s'enfuir. Bolan savait qu'il se battrait jusqu'au bout, là, sur son territoire, même s'il devait en

mourir, et c'était pour cela qu'il fallait absolument le capturer vivant. Pratt était le seul qui pouvait dire à l'Exécuteur pourquoi on avait fait entrer de telles quantités de drogue dans Los Angeles au cours des deux derniers mois.

L'Exécuteur inspecta toutes les pièces, l'une après l'autre, le F.N.C. était prêt à faire feu, mais il ne rencontra aucune résistance. Il ne trouva pas non plus Antoine Pratt. Après avoir fini ses recherches, il retourna vers l'escalier.

Il avait descendu la moitié des marches quand la porte d'entrée s'ouvrit violemment et trois voyous aux couleurs de leur gang firent irruption dans la maison, suivis d'un quatrième qui ressemblait aux photos de Pratt dans le dossier que lui avaient fourni les services de renseignement du Ranch. Deux des gangsters avaient les mains prises, ils portaient des packs de bière.

La même expression de surprise se dessina sur les quatre visages quand ils découvrirent l'Exécuteur. Aucun d'entre eux n'était à même d'affronter le danger. Bolan releva son F.N.C. et, avec une précision diabolique, fit des trous dans les packs de bière. L'homme qui se tenait immédiatement à côté de Pratt, et qui de toute évidence était le garde du corps du lieutenant des Bloods, était le seul prêt à l'action ; il plongea la main sous son ample T-shirt et en ressortit un pistolet semi-automatique.

Bolan lâcha une rafale de trois balles qui lui fit exploser le crâne et recouvrit ses petits camarades de bouts de matière grise. Les trois autres jeunes Noirs se figèrent sur place.

— Tous à plat ventre ! ordonna le Guerrier.

Ils obéirent immédiatement. Bolan descendit l'escalier et leur prit leurs armes, avant de leur attacher les mains dans le dos avec des menottes souples. Puis, il releva Pratt violemment et le projeta contre le mur. Il lui appuya le canon de son F.N.C. sur la nuque.

— Qu'est-ce que t'es, F.B.I. ? demanda le jeune voyou.

Il essayait de cacher sa peur, mais il n'était pas assez bon acteur pour tromper Bolan.

— Je veux un avocat, ajouta-t-il.

— Ta gueule, Pratt, rétorqua Bolan. Voilà comment ça marche : je pose les questions, et toi, tu donnes les réponses. Si j'ai le moindre soupçon que tu me mens, je te tue. Compris ?

Pratt se contenta de hocher la tête. Tout son visage exprimait la haine. Pour le moment, Bolan n'en avait rien à faire. S'il avait pu, il aurait éliminé les Bloods jusqu'au dernier. Mais c'eût été un obstacle à l'accomplissement de son blitz futur. Il fallait avant tout accéder à la source de ces importations d'héroïne. Ce serait seulement après qu'il

pourrait détruire le pipeline. Les Bloods ne pourraient plus bénéficier de la marchandise, s'il anéantissait le fournisseur.

— Il paraît que c'est toi le chef de cette petite affaire, maintenant que Lavon Hayes ne fait plus partie du paysage, dit Bolan. Je sais que c'est toi qui reçois les nouvelles cargaisons de drogue. Ce que je veux que tu me dises, c'est d'où elles viennent.

— Je ne sais même pas de quoi tu parles, fit Pratt. Toute cette marchandise ne nous a pas rapporté le moindre cent, ce qui veut dire qu'il va y avoir des morts parce que quelqu'un est en train d'empiéter sur notre territoire.

— Pour l'instant, le seul mort, ça va être toi, si tu t'obstines à ne pas répondre à mes questions.

Pratt comprenait au ton de Bolan qu'il ne plaisantait pas.

— Alors tu n'as qu'à me flinguer, mon pote, parce que je n'ai pas les réponses. Les types qui importent leur marchandise ici feraient bien de faire gaffe, Los Angeles appartient aux Bloods.

— Los Angeles appartient aux honnêtes citoyens, répondit Bolan. Voici un nouveau slogan pour vos artistes en graffitis : écarter-vous de mon chemin, sinon, je vais revenir vous régler votre compte, pigé ?

— Je croyais que t'allais me tuer.

— Pas aujourd'hui, répondit Bolan d'un ton glacial.

— Si tu me laisses la vie, c'est toi qui risques de crever assez rapidement.

— Ben voyons. Si, dans une semaine, j'apprends que tu fais toujours du business, c'est toi qui vas crever.

Bolan le prit par le col une fois de plus et le fit tomber par terre. Puis il tourna les talons et sortit. Il monta dans la voiture de location qu'il avait garée un peu plus loin.

Il n'avait pas appris grand-chose, mais il était maintenant convaincu que les Bloods n'avaient rien à voir avec ce trafic. Il avait espéré trouver quelques réponses, il se retrouvait désormais confronté à des questions supplémentaires. L'Exécuteur était arrivé à L.A. à peine six heures auparavant, et il ne savait toujours pas d'où venait l'héroïne, ni pourquoi on avait tué sept personnes, juste dans le but de mettre la main sur quelques centaines de kilos. D'autant plus qu'une cargaison cent fois plus importante avait été acheminée dans le pays au cours des deux derniers mois. Il espérait que les réseaux d'information du Ranch lui fourniraient des éléments plus solides.

En attendant, il devait encore aller frapper à quelques portes.

CHAPITRE III

En faisant couler son bain, Rhonda Amherst se laissa aller à une rêverie nostalgique. Elle se souvint que, dès sa plus tendre enfance, elle avait voulu entrer dans la police. Et, à l'âge de vingt-deux ans, elle était sortie de l'UCLA avec un diplôme de droit et un autre de criminologie.

C'est là que sa vie avait vraiment commencé. Elle avait suivi la formation nécessaire pour rejoindre le département du shérif et s'était retrouvée à patrouiller les rues dans lesquelles elle avait grandi.

La jeune femme se portait volontaire pour toutes les missions spéciales et les nouvelles formations et fut très vite remarquée par ses supérieurs, lui permettant ainsi d'atteindre le grade de sergent. Elle aimait tout particulièrement patrouiller en bateau, et l'officier immédiatement au-dessus d'elle demanda à ce qu'elle soit son lieutenant lorsqu'il fut nommé capitaine à Marina Del Rey.

Quatre ans plus tard, il fut victime d'un infarctus et Amherst fut nommée à sa place. Elle était devenue non seulement le plus jeune capitaine du département du shérif, mais la première femme à accéder à ce grade.

Tous ses succès lui venaient de ce profond désir de protéger les honnêtes citoyens avec honneur et intégrité.

La sonnerie du téléphone l'obligea à reposer son flacon de sels de bain sur le bord de la baignoire pour aller répondre.

— Oui ? fit-elle.

— C'est moi.

— Nesto ? Et que me vaut ce plaisir ? dit-elle en plaisantant. Ça faisait des semaines que je n'avais plus de nouvelles. Tu n'appelles pas, tu n'écris pas...

— Malheureusement, si je te téléphone maintenant, c'est pour raisons professionnelles.

Amherst connaissait Nesto Lareza depuis leurs années de lycée. Ils étaient les meilleurs amis du monde, en une seule occasion leur relation était allée plus loin. Ils l'avaient tous deux regretté et avaient

préféré se contenter de leur amitié. Elle entendait à sa voix que ça n'allait pas très bien.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis chez Antoine Pratt, répondit Lareza. Quelqu'un a appelé la police après avoir entendu des coups de feu et une explosion.

— Pratt vit à Ladera Heights, non ? dit-elle.

Elle s'en était souvenue immédiatement, car elle avait pris l'habitude de mémoriser les allées et venues de certains éléments dangereux.

— Est-ce qu'il s'est enfin fait flinguer par un gang rival ? Si c'est le cas, je fais une soirée pour fêter ça.

— Ce n'était pas un gang rival, répondit-il. Juste un tueur isolé.

Amherst sentit son sang se glacer. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, mais la nouvelle que lui apportait Lareza lui fit penser à Mathieu Blisko. Dès qu'il était parti, elle avait vérifié son identité auprès des Stups et on lui avait confirmé qu'il était bien un de leurs agents et qu'il avait une autorisation spéciale pour enquêter sur les récents arrivages massifs de drogue à Los Angeles. On lui avait également dit qu'on apprécierait beaucoup « au plus haut échelon de la hiérarchie » si le capitaine Amherst pouvait coopérer par tous les moyens à l'enquête de Blisko.

— Pourquoi est-ce que tu t'adresses à moi ? demanda-t-elle en essayant de cacher son trouble.

— Pratt refuse de parler mais son petit copain s'est mis à cracher le morceau dès notre arrivée. Il avait quelques informations intéressantes à nous donner, mais je ne veux pas trop en dire au téléphone, il vaudrait mieux qu'on se rencontre quelque part.

— Tu me disais que c'était officiel.

Lareza poussa un soupir.

— Oui et non. Tu ne peux pas venir me voir, Rhonda ?

— Si, bien sûr. Donne-moi un endroit et une heure.

— Tu te rappelles Chez Cappi ?

— Bien sûr.

C'était un restaurant dans lequel les anciens élèves de l'UCLA avaient pris l'habitude de se retrouver.

— Je finis à 11 heures, qu'est-ce que tu dirais d'un rendez-vous à minuit moins le quart ?

— J'y serai, répondit-elle avant de raccrocher.

C'était le coup de fil le plus étrange qu'elle ait reçu de Lareza, et aussi le plus intrigant. Elle n'arrivait pas à imaginer en quoi les

informations glanées chez Antoine Pratt pouvaient la concerner. Apparemment, Lareza voyait la situation autrement, et elle avait confiance en son jugement. Il avait dû entendre quelque chose qui, pensait-il, l'intéresserait, en même temps, c'était un sujet suffisamment délicat pour qu'il ne veuille pas attirer l'attention de témoins éventuels, quels qu'ils soient.

Amherst lui avait confié que le shérif préférerait ne pas pousser trop loin son enquête sur les récentes livraisons de drogues, mais maintenant que les Stups suivaient l'affaire, on ne pourrait plus l'étouffer.

Cependant, la position du shérif n'avait peut-être pas changé pour autant. Ce n'était plus une simple histoire de gangs et de petits trafiquants. Il fallait rester vigilant.

La salle de Chez Cappi était noyée dans un nuage de fumée.

Le restaurant était fréquenté par d'anciens élèves de l'UCLA et quelques collégiens bruyants qui jouaient au billard ou restaient attroupés près du bar. C'était l'endroit idéal pour un rendez-vous discret, car pas un flic n'y aurait mis les pieds. À moins d'être en mission secrète. Ainsi, ils étaient sûrs de ne pas faire de rencontre embarrassante.

Lareza étudiait Amherst par-dessus le rebord de son verre. Il ne l'avait pas quittée des yeux, tandis qu'elle avalait goulûment sa troisième portion de poisson. Il paraissait impassible, tout juste si, parfois, un petit sourire en coin se dessinait sur ses lèvres. Amherst ne comprenait pas pourquoi il la regardait fixement avec cette expression qu'elle trouvait particulièrement agaçante.

Finalement, elle reposa sa fourchette et son couteau, plia sa serviette et avala une longue gorgée d'eau glacée.

— J'ai horreur de manger seule, pourquoi est-ce que tu n'as rien commandé ?

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas faim.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'il y a de si secret que tu ne puisses rien me dire au téléphone ?

Lareza se pencha en avant, posa les coudes sur la table. Il baissa la voix, et la musique hurlante qui sortait des haut-parleurs rendait ses paroles d'autant plus difficiles à entendre. Ses yeux bruns brillaient à la lumière de la lampe juste au-dessus de leur table. Elle l'avait toujours trouvé plutôt beau, à la fois rugueux, avec sa peau sombre tannée par le soleil, et doux comme un nounours, avec ses fossettes rieuses. Il avait des cheveux bruns, courts, coiffés en arrière.

— Le type que j'ai interrogé hier soir est un garde du corps et un homme de main d'Antoine Pratt.

— Tu me l'as déjà dit, fit Amherst en hochant la tête. Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Il raconte que son mystérieux visiteur lui a foutu une trouille pas possible. Un costaud, il paraît, habillé comme un commando. Apparemment, il est entré, et il s'est mis à tirer dans tous les sens. Des armes automatiques et des explosifs. Peut-être même des grenades, si on en croit la police scientifique.

— Et t'as cru à son histoire ? demanda Amherst en haussant les sourcils.

— Et comment, oui !

Lareza remarqua qu'elle lançait un regard circulaire sur la salle et il baissa la voix en ajoutant :

— Désolé.

Amherst avait déjà compris où cette conversation allait les mener, mais elle ne pouvait pas ignorer ce que son interlocuteur venait de lui révéler.

— Des armes automatiques, on a déjà vu ça, mais des grenades de type militaire, c'est plus sérieux.

— Je ne te le fais pas dire, répondit Lareza. Et je vais te confier autre chose, ça ne ressemblait pas du tout à un règlement de comptes entre gangs. L'attaque menée par ce type sur la maison... Nous avons affaire à un professionnel.

— À quoi est-ce qu'il ressemble ?

— Grand, brun. L'homme de main de Pratt n'a pas pu voir son visage parce qu'il avait dû se grimer avec du cirage noir ou quelque chose de semblable. Mais il se souvenait de ses yeux bleus, ils étaient particulièrement frappants. Il a dit qu'il n'avait jamais croisé un regard aussi glacial.

Amherst sentit une même sensation de froid lui parcourir les veines. Mis à part la tenue de commando et le cirage sur le visage, cette description correspondait à Mathieu Blisko. Elle ne pouvait pas se le cacher. Elle devait aussi se rendre à cette autre évidence : elle se sentait trahie. Et elle se trouvait confrontée à un problème plus grave encore : il y avait de nombreuses années qu'elle connaissait Lareza, mais, en même temps, elle ne pouvait pas lui faire entièrement confiance. Pourtant, dans le passé, il avait su garder les secrets qu'elle lui avait confiés. Et, plus que jamais, elle avait besoin de s'appuyer sur un ami.

— À première vue, le type qui est venu dans mon bureau cet

après-midi et celui que tu me décris se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Tout d'un coup l'expression de Lareza changea.

— Quel type ?

— Très franchement, je ne devais en parler à personne, tu sais tenir ta langue, Nesto, alors je compte sur toi.

— Je te jure que je ne dirai rien, répondit Lareza en se signant et en embrassant le crucifix qui pendait à son cou. Mais pourquoi est-ce que tu es aussi mystérieuse ?

— Parce que je ne sais pas encore où tout cela va nous entraîner. Et je ne voudrais pas que des conclusions hâtives nous fassent commettre des erreurs.

— Je ne vois pas comment ce serait possible quand je ne sais même pas de quoi tu parles.

— Le type qui est venu me voir s'appelle Mathieu Blisko. C'est un agent des Stups... ou du moins c'est ce qu'il prétend.

— Le F.B.I. ? Pourquoi est-ce qu'ils s'intéresseraient à ça ? C'est une affaire locale.

— À cause de la quantité de drogue introduite dans la région de Los Angeles au cours des trois derniers mois.

Amherst regarda les gens tout autour d'eux, et but une gorgée de bière avant de continuer.

— Et il y en a beaucoup plus que tu ne crois, Nesto. Beaucoup plus. Je te parle de quantités considérables.

— Formidable ! Et comment se fait-il que je ne suis au courant de rien ?

— Parce que le shérif et les politiciens locaux ont voulu étouffer l'affaire. Ils ne m'ont pas seulement menacée de me renvoyer, comme je te l'ai expliqué, ils avaient l'intention de demander à un juge une décision de me donner très officiellement l'ordre de me taire.

— Et pourquoi est-ce qu'ils ne l'ont pas fait ?

— Sans doute parce que je les ai convaincus que je me tairais.

— Sauf que tu viens de m'en parler, répondit-il avec un sourire.

Elle sourit à son tour et hocha la tête.

— Oui, sauf que je viens de t'en parler.

— En même temps, on imagine que si ton Blisko est vraiment ce qu'il prétend être, il ne voudra pas que tu te taises, il espérera que cette affaire fasse du bruit.

— C'est possible, dit-elle, mais si le type que ton gangster nous a décrit est bel et bien Blisko, il y a sans doute une autre explication à

envisager.

— Comment ça ?

— Blisko est peut-être un agent des Stups et peut-être pas.

— Alors ce serait une sorte d'électron libre ou d'Agent spécial venu faire son enquête et qui ne veut pas que tu en parles à tes supérieurs au cas où ils seraient impliqués ?

— Peut-être même que ça n'a rien à voir avec la drogue. Qu'il est là pour une tout autre raison. Il a dit qu'il ne voulait pas empiéter sur notre territoire.

— Tu parles, ils disent tous ça !

— *Tu* dois avoir raison, mais je t'assure, Nesto, que ce type n'est pas n'importe qui... Je ne peux pas t'expliquer pourquoi.

Elle marqua une pause, se mordilla la lèvre inférieure avant d'ajouter :

— Il n'est pas comme les autres hommes.

Lareza haussa les sourcils.

— Arrête, on dirait que t'es tombée amoureuse de ce Blisko.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Ne sois pas bête. C'est juste une intuition. Le sentiment que c'est vraiment un mec particulier. Je dirais que, quoi qu'il ait fait, c'est un type bien.

— En tout cas, si c'est lui, il a déclenché une nouvelle guerre des gangs. Et ça veut dire de sérieux ennuis en perspective.

— Tu sais bien que, de toute manière, il ne peut pas y avoir de paix durable entre les gangs, surtout si la drogue continue à arriver en de telles quantités.

— J'ai l'impression que ça dépasse le cadre d'une simple affaire de drogues, dit Lareza en s'appuyant au dossier de sa chaise et en croisant les bras.

Amherst inclina la tête sur le côté.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu l'as toi-même suggéré : en supposant que ce Blisko fasse vraiment partie d'une agence gouvernementale, il se peut qu'il soit une sorte de franc-tireur officiel.

— Opérations Spéciales ?

— Exactement, c'est un secret de polichinelle que toutes les Agences travaillent maintenant main dans la main.

— Oui, mais dans ce cas, pourquoi serait-il venu seul ?

— Tu n'en sais rien, répliqua Lareza. C'est peut-être tout

simplement ce qu'il a voulu te faire croire.

C'était une possibilité, Amherst ne pouvait pas le nier. Elle préféra donc garder ses pensées sur Blisko pour elle-même et changer de sujet de conversation. Ils échangèrent quelques banalités pendant un moment.

Il était 1 h 42 du matin quand Amherst se remit au volant de sa voiture, pour rentrer chez elle. Pourquoi Blisko occupait-il ainsi ses pensées ? Elle ne savait plus ce qu'il fallait faire. C'était nouveau, elle n'avait encore jamais connu ça.

Tout d'un coup, des signes d'activité frénétique se firent entendre sur la radio. Elle écouta avec attention, et comprit ce que signifiait cette panique apparente. De graves événements venaient de se dérouler sur Lincoln Boulevard, à quelques pâtés de maisons de Fox Hill Mail dans Culver City.

Amherst comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Celui qui s'était attaqué à Pratt avait fait de même avec les gangs hispaniques, moins importants, dans le voisinage de Ladera Heights. Des gangs qui entretenaient des liens étroits avec la fameuse La Eme.

Amherst fit demi-tour et se dirigea tout droit vers Lincoln Boulevard.

CHAPITRE IV

Les derniers renseignements de Kurtzman et Schwarz avaient attiré son attention sur l'activité des gangs à Culver City. Comme l'enquête sur Antoine Pratt n'avait donné que de maigres résultats, l'Exécuteur avait décidé d'aller voir ailleurs. Les ennemis auxquels il devait désormais faire face appartenaient au gang de la Treizième Rue, un groupe en pleine expansion qui entretenait des liens avec La Eme, un acronyme pour La Muerta. La Eme était devenu le plus gros gang hispanique dans les prisons du pays avec des ramifications à Los Angeles, Chicago et Miami.

Il paraissait évident que seule une association de cette importance pouvait organiser la distribution de vastes quantités d'héroïne dans le pays. Mais les renseignements dont disposait Bolan ne lui avaient pas permis d'identifier un groupe spécifique comme étant mouillé dans ce trafic.

Le massacre des occupants du yacht, ainsi que l'attitude extrêmement réticente des membres les plus hauts placés du gouvernement local, indiquaient clairement que les trafiquants disposaient de complicités au plus haut niveau. Les gangs de Los Angeles régnaient par la violence et l'intimidation et les Américains n'appréciaient pas beaucoup l'idée que les honnêtes citoyens puissent devenir des proies faciles. Ça n'avait pas marché pour les terroristes, ça ne marcherait pas non plus pour les mafieux.

Le chef du gang avait assez d'hommes et de matériel pour asseoir son pouvoir sur le territoire de Culver City. C'était sans importance. Bolan n'admettait pas le règne de Nuñez sur Culver City, de même qu'il refusait de reconnaître la légitimité de Pratt à Ladera Heights. Los Angeles appartenait aux honnêtes citoyens.

Donc Bolan avait décidé dans un premier temps d'aborder le petit caïd de front et sur son terrain, mais sans l'agresser, pour essayer d'obtenir les réponses dont il avait besoin et laisser au petit chef une chance de jouer cartes sur table. Mais Nuñez avait réagi de façon plutôt inattendue, semblant ne pas comprendre du tout de quoi l'Exécuteur lui parlait. À la fin d'une conversation très tendue, il ne restait plus à Bolan qu'à conseiller au boss de se retirer de la partie

avant qu'il ne soit trop tard. Ensuite il avait quitté le bar où ils s'étaient rencontrés, persuadé que son conseil ne serait pas suivi.

S'il fallait faire un bilan, il était arrivé depuis six heures et n'avait toujours pas découvert la source du trafic. Il n'avait rencontré que des voyous et des tueurs. Mais il n'avait pas entièrement perdu son temps. Il était maintenant certain que les gangs de L.A. n'avaient pas commandité ces livraisons de drogue.

La bataille s'était engagée à peine quelques minutes après le départ de Bolan du café où traînait habituellement Javier Nuñez et qui lui servait de quartier général.

Comme prévu, les hommes de son gang avaient suivi l'Exécuteur aussitôt que celui-ci avait tourné les talons, y compris au-delà de leur quartier, le long de Lincoln Boulevard jusque dans le parking d'un important centre commercial. Bolan avait retenu un certain nombre d'enseignements au cours de ses années dans l'armée. Notamment qu'il fallait se retrancher le plus vite possible sur une position stratégique pour résister aux assauts d'un ennemi supérieur en nombre.

Ce soir-là ne faisait pas exception.

À l'abri derrière son véhicule, l'Exécuteur mit en joue un des gangsters et appuya sur la détente du F.N.C. L'arme se mit à hoqueter et une volée de balles de 5.56 vint se loger dans la poitrine du jeune voyou, et lui déchirer le dos en sortie. Il fut soulevé par la force de l'impact et son corps inerte alla s'écraser contre la carrosserie de la Lincoln garée derrière lui. Il cassa le rétroviseur et laissa une grosse trace rouge en travers de la vitre.

Bolan se tourna vers la cible suivante, un jeune délinquant tatoué avec un pistolet dans chaque main. Le Guerrier ne put s'empêcher de grimacer, ce gamin n'avait sans doute pas plus de seize ans, et il détestait l'idée de tuer des adolescents. Mais il n'avait pas vraiment le choix : les deux .45 semi-automatiques étaient bien réels et chargés de balles tout aussi réelles. Bolan lâcha une seconde rafale, les tripes du gamin volèrent dans tous les sens et il s'effondra sur le trottoir.

Une deuxième voiture pleine de pourris approchait. Bolan avait garé son véhicule dans un endroit stratégique qui lui permettrait de s'occuper sereinement de ce second problème. Il entendait son propre sang battre dans ses tempes, il remonta en courant le trottoir sinueux à l'extérieur du centre commercial.

Un témoin ordinaire aurait pu croire que les tueurs pourchassaient une proie démunie, mais Bolan avait un plan. Il allait les attirer dans une embuscade, et retourner la situation au moment où ils s'y

attendraient le moins. Il repéra très rapidement un endroit près de l'entrée du centre commercial où il pourrait se mettre à couvert et prendre ses poursuivants par surprise. Il n'eut pas à attendre longtemps, ils arrivèrent tous les quatre au coin du bâtiment et Bolan fit parler son F.N.C.

Le premier prit deux rafales. Il tomba à la renverse sur son complice. Les deux autres observèrent la scène, abasourdis. Même à la faible lumière des réverbères, on voyait qu'ils étaient devenus d'une pâleur spectrale. Bolan les atteignit d'une pluie de balles. Les pourris hurlèrent en se tordant dans tous les sens, chaque fois qu'une balle leur entraît dans la chair.

L'Exécuteur enleva le chargeur presque vide et le remplaça par un plein. Il entendit alors des pas précipités derrière lui. Il fit un demi-tour sur lui-même à la vitesse de l'éclair, le F.N.C. pointé devant lui, le doigt sur la détente. Il scruta l'obscurité, allait tirer mais se retint juste au dernier instant. Il avait devant lui le capitaine Rhonda Amherst.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? demanda-t-elle.

Bolan remarqua qu'elle n'avait pas baissé le canon de son arme.

— Je pourrais vous poser la même question.

— Je réponds à un appel. C'est pour vous qu'on a appelé ? fit-elle en inclinant légèrement la tête sur le côté.

— Sans doute, répondit-il sombrement.

Elle hocha la tête, baissa son revolver et conclut :

— Je crois que nous devrions avoir une petite conversation.

— Volontiers, mais je suis plutôt occupé pour le moment.

Elle désigna son SUV du doigt.

— J'ai envoyé un message, vos ennuis sont finis pour ce soir, deux de nos unités viennent d'intercepter une voiture venant dans cette direction, les renforts du gang de la Treizième Rue.

Bolan baissa son arme à son tour.

— Parfait. Ma voiture est un peu plus loin, dit-il.

— Il vaut mieux la laisser là, cet endroit va bientôt grouiller de policiers et de représentants du bureau du shérif.

— Et alors ?

— Ils vont poser des questions. Vous voulez y répondre ? Moi pas. Et je ne peux pas faire semblant de ne pas vous avoir vu quand vous attirez autant l'attention. Donc, je vous prends sous mon aile.

— Mon intention n'était pas de vous créer des problèmes.

— Peut-être, mais maintenant, c'est fait.

Il n'y avait rien à redire.

— Allons-y, fit-il.

Il suivit Amherst jusqu'à son SUV. Ils sortaient du parking quand ils entendirent sur la radio que les premières unités se présentaient sur le lieu où l'Exécuteur venait de livrer son blitz éclair.

Amherst se gratta la gorge.

— Est-ce que vous pourriez me dire ce qu'il se passe exactement ?

— Je vous ai déjà expliqué aujourd'hui les raisons de ma présence, répliqua Bolan prudemment.

Il aimait bien cette jeune femme, mais il était encore trop tôt pour lui faire confiance.

— Oui, oui, vous m'avez donné le petit refrain habituel, Blisko, mais si vous voulez vraiment ma coopération, il va falloir être honnête avec moi. Est-ce que vous travaillez vraiment pour les Stups ?

Bolan sourit.

— En supposant que je vous réponde par la négative, vous savez que je ne pourrais pas vous dire la vérité.

— Vous le pourriez si vous m'accordiez votre confiance.

— Je n'ai jamais dit que je n'avais pas confiance en vous.

— Vous n'avez jamais dit le contraire non plus.

L'Exécuteur poussa un soupir. Visiblement, on ne pouvait pas facilement se jouer d'elle, et il n'avait pas le temps de se livrer à ces petits jeux. Son instinct lui disait qu'il pouvait se confier et qu'elle n'agirait pas derrière son dos.

— Bon, voilà l'essentiel, dit Bolan. Je travaille en solo, mais, sur cette affaire, je suis envoyé par des gens dont vous ne savez rien, et, croyez-moi, il vaut mieux que ça reste ainsi. Quant à la raison de ma présence ici, c'est très simple : devant l'importance des livraisons de drogue auxquelles nous avons affaire, on comprend que l'on est face à de gros poissons. Je sais qu'une des victimes sur ce bateau était Kara Lipinski, et je sais aussi que tout le monde, ici, croit que cette affaire ne concerne qu'une rivalité entre gangs ethniques. Vu les récents succès que vous avez rencontrés pour limiter l'activité des gangs, il n'est pas étonnant que vos supérieurs hiérarchiques ne veuillent pas trop attirer l'attention des médias sur ce qui s'est passé. Mais, après ce que j'ai appris ce soir, je pense que vous vous trompez complètement.

— Comment ça ?

— Ce ne sont pas des histoires de bagarres de rues, pas non plus une histoire d'un petit clan mafieux local ou de politiciens locaux. Ça va plus loin, beaucoup plus loin.

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ?

— Je ne sais pas encore. Mais je suis certain que les gangs ethniques de Los Angeles ne sont pas concernés.

— Et comment pouvez-vous en être sûr ?

— Très simple, répondit Bolan avec un haussement d'épaules. Aucun des deux chefs que j'ai interrogés n'était au courant de l'existence de la drogue. Ils étaient sincèrement étonnés quand je leur ai parlé d'héroïne.

— Et comment pouvez-vous avoir la certitude qu'ils ne jouaient pas la comédie ?

— Je ne suis pas vraiment un débutant, jeune fille. Vous me trouverez peut-être prétentieux, mais je sais analyser les gens et mon expérience me permet de détecter immédiatement un type qui ment.

— Alors c'est vous qui étiez chez Antoine Pratt, n'est-ce pas ?

Bolan hocha la tête d'un air sombre.

— Je n'avais pas l'intention de semer le chaos dans cette ville.

— Ah bon ? J'aurais juré le contraire, fit Amherst avant d'ajouter sur un ton plus conciliant : de toute façon, cette partie de Ladera Heights n'est pas sous ma juridiction, ça ne me fait donc aucun tort.

— Comment avez-vous appris ce qui s'est passé chez Pratt ?

Elle éclata de rire.

— Je suis capitaine dans la police de Los Angeles, vous vous souvenez ? Maintenant, dites-moi franchement ce que vous venez faire. Je crois que vous me devez une réponse.

— Pas vraiment, mais, pour tout vous dire, je viens enquêter sur l'origine réelle des arrivages de drogue.

— Vous m'avez déjà dit ça. Mais j'ai assez de souci sans qu'un mystérieux agent venu des Stups ou de la Lune vienne jouer au petit soldat chez moi.

— Vous vous trompez, ce n'est pas un jeu.

— Ne comptez pas sur moi pour vous sortir du pétrin à chaque fois, Blisko.

— Il ne me semble pas vous avoir demandé de protection, répondit sèchement l'Exécuteur. J'ai un boulot à faire et c'est tout ce qui compte.

— Écoutez...

— Nous sommes suivis ! s'exclama Bolan en l'interrompant.

L'Exécuteur vit qu'elle regardait dans ses rétroviseurs sans bouger la tête.

— Comment le savez-vous ?

— C'est mon boulot de savoir. Ça vous étonne ?

— Qui est-ce à votre avis ?

— Je ne peux pas en être sûr à cent pour cent, mais j'ai mon idée.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Tournez à droite au prochain carrefour, nous devons prendre nos distances.

*

* *

— Merde, Bart ! s'exclama Howard Starkey. Ils nous ont dit de laisser ce type tranquille. On devrait rentrer chacun chez soi et regarder la télé ou quelque chose dans le genre.

Bart Wikert s'essuya le visage et poussa un juron. La chaleur était étouffante. L'air conditionné ne marchait plus dans la voiture, et il était maintenant obligé de rester dans ce sauna de métal à écouter son partenaire qui râlait sans cesse.

— Quel temps magnifique... pour les plantes grasses.

Starkey ne put s'empêcher de ricaner en entendant cette dernière remarque.

— On ne peut pas dire que tu es très résistant à la chaleur, mon pote.

— Ça t'étonne ? Je suis du Vermont, pauvre type !

Starkey ne répondit pas et se concentra sur la route devant lui. Sa rencontre avec les grands pontes des Stups un peu plus tôt ne l'avait pas vraiment mis de bonne humeur. Il s'était fait copieusement engueuler. Et qui était ce Blisko de toute façon, pour qu'on lui foute la paix comme ça ? Le policier était tellement énervé qu'il aurait pu flinguer le premier emmerdeur venu.

— Tu sais quoi, mon pote, tout ça, c'est complètement ridicule, fit Starkey.

— Peut-être, mais je ne vais pas rester là à me tourner les pouces. Je me fous pas mal de ce que pensent les chefs. J'ai le droit de comprendre ce qui se passe sur mon secteur, merde !

Le directeur adjoint de la sécurité du territoire leur avait dit de ne pas se mêler de ce qui ne les regardait pas, et sans mâcher ses mots.

— Ne faites pas de vagues ! avait-il ordonné, sans donner d'explications supplémentaires.

Et tout ça parce qu'une grosse huile à la Maison Blanche l'avait appelé à peine une heure après son apparition dans les bureaux de la police de L.A., et l'avait prévenu qu'il lui botterait le derrière s'il

recevait un deuxième coup de fil. Bart Wikert était au F.B.I. depuis quinze ans et reniflait tout de suite une affaire qui sentait mauvais. Comme celle-là.

— Écoute, Bart, on suit Blisko depuis maintenant six heures et on l'a vu commettre toutes les infractions possibles et imaginables. Je ne vais pas rester là à rien faire. Si ce type est un des nôtres, il n'a qu'à agir légalement.

Ils suivirent le SUV qui avait tourné au coin de la rue, et Starkey dut appuyer à fond sur la pédale de frein pour ne pas heurter l'arrière du véhicule qu'ils poursuivaient. Wikert faillit passer à travers le pare-brise.

À cet instant, le nommé Blisko sortit de l'entrée d'un magasin plongée dans l'obscurité. Il était armé d'un pistolet. Il rangea son arme dès qu'il reconnut les deux hommes qu'il avait croisés le matin même dans le bureau de police. Wikert baissa sa vitre quand il vit Blisko lui faire signe d'ouvrir.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda Blisko.

— À ton avis, pauvre con ? On te file.

— Je croyais qu'on en avait parlé ce matin tous les trois et que le problème était réglé.

— C'est peut-être réglé pour toi, mais pas pour moi.

— Tu ne sais pas à quoi tu t'attaques, mon pote. Si tu cherches les ennuis, tu frappes à la bonne porte. Je sais que vous avez l'ordre de me foutre la paix et vous feriez bien de vous y tenir.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

— Je ne le répéterai pas. Dégagez de ma route !

Le Guerrier tourna les talons et monta dans le SUV puis démarra.

S'il devait avoir toutes les polices du coin sur les talons, la situation allait drôlement se compliquer...

— On continue à le suivre ? demanda Starkey. Wikert fit non de la tête. Ça ne voulait pas dire qu'il laissait tomber l'affaire.

CHAPITRE V

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Amherst.

— Des copains du F.B.I., répliqua Bolan. Je croyais avoir été clair ce matin, mais, visiblement, ils avaient besoin d'une piqure de rappel.

Il remarqua qu'elle jetait de nouveau un coup d'œil dans ses rétroviseurs.

— Ne vous inquiétez pas, ils ne nous suivront plus.

Amherst hocha la tête.

— Bon, et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

— Je voudrais effectuer une dernière vérification.

— Mais...

— Non, il n'y a pas de mais, répondit l'Exécuteur, je voudrais seulement que vous me permettiez de faire une visite sur ce bateau.

— Tout simplement ! s'exclama-t-elle. Eh bien, figurez-vous que je ne peux pas vous faire monter sur ce bateau. La police scientifique a gelé le lieu. Il faudrait une autorisation du tribunal pour y avoir accès.

— Écoutez, vous avez sûrement compris maintenant qu'il me suffirait de passer un coup de fil pour obtenir dans les dix minutes une autorisation de monter à bord. Mais vos supérieurs se retrouveraient impliqués, cela mettrait ma mission en danger, et vous dans une position compromettante. Alors faisons les choses à ma façon.

— D'accord, mais ça ne va pas être facile. Le bateau est surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même s'ils me laissent monter sur le yacht, ce ne sera pas la même chose en ce qui vous concerne.

Un large sourire se dessina sur le visage de Mack Bolan.

— Je n'ai jamais parlé de leur demander la permission.

Les chiffres vert fluorescent sur l'horloge électronique accrochée au mur indiquaient qu'il était 3 h 23 du matin.

Herman « Gadgets » Schwarz s'était penché quatre fois de suite sur les renseignements fournis par Kurtzman, pour briefer Hal Brognola, mais le sens de ces informations continuait à lui échapper. Il secoua la

tête en regardant l'énorme écran d'ordinateur devant lui. Il était sûr pourtant que les réponses étaient là. Il savait que Bolan, et l'équipe du Ranch sur le terrain, comptaient sur son jugement. En tant que contrôleur de cette mission, c'était à lui de donner les infos.

— Comment ça se passe ? demanda une grosse voix derrière lui.

Gadgets sursauta puis tourna sur sa chaise. Il se sentit rougir.

— Non, mais, ça va pas ! Tu m'as fait une de ces peurs.

Aaron Kurtzman battit en retraite en levant les mains. Schwarz comprit que sa réaction avait été inhabituelle et recouvra son calme puis lui sourit d'un air gêné. Depuis le temps, Kurtzman était devenu un ami, ce qui n'était pas très étonnant compte tenu de toutes les heures qu'ils passaient ensemble au Black Warriors Ranch.

— Je te trouve bien nerveux, dit celui-ci.

— C'est plutôt que je suis furieux de ne pas comprendre tout ça, expliqua-t-il en se tournant de nouveau vers l'ordinateur.

— Je venais te dire qu'Hal est de retour et qu'il meurt d'impatience.

Ils se dirigèrent tous les deux vers la salle de réunion.

— On a des nouvelles de Striker ? demanda Kurtzman.

— Pas depuis que je lui ai parlé ce matin.

— J'imagine que les informations que je t'ai envoyées n'étaient pas vraiment utiles.

— Ce n'est pas tellement ça, mais plutôt que je n'arrive pas à les interpréter. Ça n'a pas de sens.

Puis ils gardèrent le silence pendant les cinq minutes qui suivirent jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la Salle de Guerre. Gadgets se sentait mieux dans cette atmosphère, toutefois, il se rendit compte tout d'un coup qu'il était épuisé. Il n'avait plus dormi depuis vingt-quatre heures.

Le numéro Un du *Justice Department* les accueillit avec un sourire, mais Herman sentit qu'il était préoccupé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de spécial, ou disons plutôt qu'on en reparlera plus tard. Et toi, quoi de neuf ?

— Je crois que je ne peux rien ajouter aux informations fournies par les services de renseignement d'Aaron.

— Expose-moi les faits et on verra ce qu'il faut en déduire.

— Bien. Pour commencer, il semblerait que Striker avait raison à propos du Triangle d'Or, c'est de là que vient la majeure partie de l'héroïne. Comme tu sais, la production d'héroïne y excède les quatre

mille tonnes chaque année. Myanmar pourrait satisfaire presque toute la demande mondiale en héroïne. C'est-à-dire deux cents tonnes de pure.

Kurtzman ne put retenir un sifflement.

— Ça, c'est du sérieux !

— La production d'héroïne était limitée géographiquement. Depuis dix ans, les choses ont changé.

— Dans quel sens ? demanda Brognola.

— Les pays du Tiers Monde peuvent cultiver le pavot régionalement, sans être inquiétés par les autorités. L'Amérique centrale et du sud ne tiennent plus le haut du pavé en ce qui concerne la production d'héroïne, contrairement à ce que l'on croit généralement. Le Viêtnam par exemple cultive trois mille hectares de pavot. C'est seulement parce qu'ils n'ont pas de système de distribution adéquat qu'ils doivent faire passer la majorité de leur production par Taiwan et la Chine.

— On peut donc dire que Striker a raison en ce qui concerne l'origine de ces livraisons de drogue.

— À cent pour cent, répondit Gadgets avec un hochement de tête.

— On a une idée de qui se cache derrière tout ça ?

— Tout un tas de barons de la drogue planqués dans le Triangle d'Or. Tous de grosses huiles et apparemment aucun d'entre eux ne fait l'objet de la moindre enquête des autorités locales.

— Nous sommes donc d'accord que la drogue vient de Myanmar. Il ne reste plus qu'à transmettre cette information à Striker, et le laisser passer à l'action.

— Le problème, rétorqua Gadgets, c'est que nous n'avons pas de noms à lui donner. Il y a encore un an, l'homme à la tête du réseau était Sung Suun, mais il a été tué au cours d'une descente de police à Pyinmana.

— D'accord, et quelles sont les alternatives ?

— C'est là que ça coince. Normalement nous aurions dû apprendre qui a pris la place de Suun, mais, avec les troubles dans le pays au cours des deux dernières années, nos opérations ont été reléguées au second plan, et il est devenu extrêmement difficile de savoir ce qui se passe exactement à Myanmar.

— Quelles sont les autres possibilités ?

Gadgets se gratta la gorge.

— J'hésitais à en parler. Mais une des explications serait que Myanmar n'est plus le centre de la production et de la distribution.

— Explique-toi.

— D'après les statistiques des Stups, les États-Unis comptent plus de deux millions d'héroïnomanes. Cette demande a entraîné une augmentation conséquente des importations. La répression s'est toujours abattue sur l'Amérique du Sud, ce qui a permis au marché de l'héroïne dans le Sud-Est asiatique de se développer. La plupart des drogues en provenance du Triangle d'Or sont acheminées par voies maritimes, par la poste ou par des transporteurs privés, à travers des circuits mafieux très variés.

— Nous savons tout ça. Où faut-il concentrer nos efforts ?

— Bon nombre de ces transports maritimes viennent de Bornéo, Sumatra, etc. Presque rien ne vient de Myanmar. En raison du manque de preuves dont nous disposons, je pense que nous devrions nous pencher sur l'Indonésie et en particulier Jakarta.

— Très bien, vois ce qu'on peut faire pour trouver un contact là-bas pour Striker.

Il se tourna vers Kurtzman avant d'ajouter :

— Essaye de voir avec Jack Grimaldi s'il a encore des amis dans cette région du monde. Je préfère ne pas passer par les voies officielles tant que c'est possible.

— Compris, fit Kurtzman, et il quitta la pièce immédiatement.

Gadgets et Brognola gardèrent le silence quelques instants avant que l'informaticien ne demande :

— Alors tu ne veux rien me dire ?

— À quel propos ?

— Allez ! Pas avec moi. Qu'est-ce qui se passe, Hal ?

— Rien de particulier, je me suis encore fait engueuler par le Président, expliqua Brognola en haussant les épaules. J'imagine que Striker fait trop de bruit et que le Président trouve que je ne tiens pas assez bien mes troupes. De temps en temps, j'imagine sa tronche s'il savait que ce n'est pas nous mais Mack qui gère ses dossiers les plus pourris ! En plus, je ne me suis pas fait des amis avec la Sécurité Nationale concernant ses deux agents.

— Striker sait ce qu'il fait, répondit Gadgets. Je ne pense pas qu'il les considère vraiment comme un danger.

— Non, mais le Président est impliqué d'un peu trop près dans cette affaire, parce que la fille de Simon Lipinski a été tuée. Il exige des résultats, et vite ! Et il ne veut surtout pas avoir à en parler. Et je ne tiens absolument pas à me faire remettre à ma place à cause de nos méthodes explosives.

— À ta place, je ne m'inquiétera pas trop, Hal. Striker est là pour

faire le boulot et il va y arriver. Et peu importe si ça plaît ou non au Président. C'est toujours la même chose de toute manière. Ce qui m'étonne, c'est que tu n'as jamais été aussi perturbé par toutes ces petites complications. Est-ce qu'il y a autre chose ?

— Il y a... Et puis, merde !

Brognola était devenu blême tout d'un coup. C'était comme si, en l'espace d'une seconde, il avait vieilli de vingt ans. On aurait dit un homme abattu, découragé.

— Mon Dieu, Hal ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Plusieurs membres de l'équipe des proches et des conseillers du Président lui ont recommandé encore une fois de mettre fin à toute activité qui ne serait pas menée par les services officiels.

— Il ne ferait jamais une chose pareille. On ne peut même pas compter sur les doigts de la main les gens qui sont au courant de l'existence du Black Warriors Ranch. Même la C.I.A. ne sait pas vraiment ce qui se passe ici. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé ! Comment est-ce que de simples conseillers pourraient en savoir plus ?

— Ils ne savent pas grand-chose. Mais ils devinent. Une intuition. À mon avis, il s'agit d'une équipe de larbins qui voudrait asseoir leur position à la Maison Blanche avant les prochaines élections.

— Ça ressemble aux habituelles magouilles politiciennes de Washington. Rien de plus. Je ne vois pas pourquoi tu t'inquiètes tellement.

— Simplement parce que le Président m'a lui-même affirmé qu'il réfléchissait très sérieusement à la question. Et très officiellement.

— Quoi !

— Absolument, j'ai vérifié auprès de mes sources les plus sûres.

— Tu as des informateurs à la Maison Blanche ?

— Évidemment ! L'espionnage est un mal nécessaire dans notre métier. Tu devrais savoir ça mieux que quiconque, ajouta-t-il en ricanant. À notre époque, il est indispensable de savoir où peuvent se trouver nos ennemis. La sécurité du Ranch a déjà été de nombreuses fois compromise. La vie de nos hommes est alors en danger et je ne peux pas permettre ça. Nous avons subi de terribles pertes par le passé, précisément pour cette raison. Je ferai tout ce qui est mon pouvoir pour que ça ne se reproduise pas.

— Mais pourquoi ? demanda Gadgets. Nous ne lui avons donné aucune raison de vouloir supprimer notre équipe, bien au contraire !

— Il est le Président. Il n'a pas besoin d'avoir une raison.

— Ça n'a pas de sens, Hal.

— Non, ça n'a pas de sens, renchérit Brognola. Pour le moment, je veux que tu n'en parles à personne. Cette conversation reste strictement entre nous. Même Striker ne doit pas être mis au courant. Pas pour le moment en tout cas. Compris ?

— Compris. Il vaut mieux que je me mette au travail, conclut Gadgets. Il nous faut des informations supplémentaires, et Striker devrait nous contacter bientôt.

Il allait tourner les talons, hésita. Puis, regardant le numéro Un droit dans les yeux, il s'exclama :

— Ce n'est pas la première fois qu'il y a le feu, Hal ! En tout cas, tu peux compter sur l'équipe... et sur moi, bien entendu.

Il s'éloigna rapidement. C'était bien la première fois qu'il parlait sur ce ton au Patron...

CHAPITRE VI

— Ça ne va pas marcher ! s'exclama Rhonda Amherst.

— Bien sûr que si.

Bolan était assis au bord du quai à une centaine de mètres du yacht de Raul Montavo. À travers ses jumelles, il observait les quatre agents de la police de Los Angeles qui montaient la garde. L'Exécuteur avait chronométré leurs allées et venues et repéré une partie de la barrière métallique. À moins qu'un des policiers n'aille voir de très près, il ne remarquerait jamais le fil de fer coupé avec une pince, juste à côté du poteau de coin.

— Ils vont nous entendre, fit Amherst, visiblement tendue.

— Seulement si vous continuez à hurler. Chut !

Avant de se rendre au port de plaisance, Bolan était retourné à l'aéroport pour prendre des munitions dans son arsenal. Il avait échangé le F.N.C. contre le Magnum 44 Desert Eagle. Il avait aussi échangé le Beretta 93-R dont il s'était servi contre un autre de même calibre. Si les fédéraux faisaient des analyses de balistique, ils auraient ainsi l'impression d'avoir affaire à des tireurs différents... Il avait également emporté la combinaison de nageur récupérée dans le jet de l'ami Jack. Puis Amherst l'avait conduit jusqu'au port.

— Quand je vois ce que vous avez sur vous, je me sens toute nue avec mon Glock.

— J'espère toujours que je n'en aurais pas besoin, même si c'est le cas, la plupart du temps.

L'Exécuteur aurait préféré trouver un autre moyen de monter à bord de ce bateau, mais il ne voulait plus attirer l'attention. Il avait déjà fait assez de bruit en enfonçant des portes chez les chefs de gang et il ne tenait pas à se retrouver nez à nez avec des agents de la police de Los Angeles. Il devait faire confiance à Amherst pour s'acquitter du rôle qu'il lui avait demandé de jouer. Si tout se passait comme prévu, il aurait fini son inspection du yacht en quelques minutes.

— Je suis prêt, dit-il en remontant la fermeture Eclair de sa tenue de plongeur. Commencez à vous diriger vers le bateau, je vous retrouve de l'autre côté.

Amherst se mit en route.

Bolan se laissa glisser dans l'eau. Les vaguelettes noires de l'océan venaient lécher le quai. Le Guerrier attendit de s'être habitué à la température un peu fraîche. C'était un réconfort après la chaleur étouffante de la journée.

Puis, se sentant prêt, il glissa sur l'eau avec l'agilité d'un requin. Quand il arriva à la hauteur du yacht de Montavo, il entendit des voix et reconnut distinctement celle d'Amherst. Même si le bateau était maintenant une scène de crime qu'il ne fallait pas polluer, les hommes en bleu n'étaient pas prêts à discuter deux heures avec leur supérieur hiérarchique.

Bolan essaya d'apercevoir Amherst, mais sa position ne le lui permettait pas. Au bout d'une minute, il n'entendit plus rien et en déduisit qu'elle était passée. Il trouva la chaîne de l'ancre, et se hissa lentement hors de l'eau à la force des bras, remonta toute la chaîne, les muscles tendus en un effort rendu facile par son entraînement. Enfin, il passa une jambe par-dessus le bastingage, puis une autre, dans le plus grand silence, et se retrouva sur le pont.

Il regarda de droite et de gauche puis se dirigea vers la proue, rencontra quelques marches menant à la cabine sous le pont, descendit puis tourna lentement la poignée de la porte. Il eut soudain le pressentiment que quelque chose n'allait pas, sans pouvoir dire quoi exactement. Son sixième sens lui intimait l'ordre de rester en état d'alerte.

Normalement, le yacht aurait dû être désert, hormis les policiers là-haut sur le quai ; pourtant, l'Exécuteur sentait une présence. Il ne comprenait pas non plus ce qui était arrivé à Amherst, elle aurait déjà dû le rejoindre. Bolan consulta sa montre et les aiguilles lumineuses lui indiquèrent que cinq minutes s'étaient écoulées.

Impossible d'attendre plus longtemps.

Il tourna la poignée de la porte et l'entrouvrait à peine, quand il perçut une présence hostile derrière lui. Mais il réagit une micro seconde trop tard et l'adversaire l'avait déjà pris à la gorge. Dans un mouvement réflexe il porta la main gauche à sa gorge et tendit l'autre main vers le poignard attaché à sa combinaison. Il sentit la poignée dans son poing, se tourna vers la droite en repoussant le garrot qui enserrait sa gorge et, simultanément, porta violemment le poignard vers le haut. Un cri de douleur vint récompenser ses efforts.

Le Guerrier tourna sur lui-même et se retrouva face à un petit homme mince mais puissant, avec une coupe en brosse, des yeux bridés et des pommettes saillantes. Il lui assena un direct en plein visage, suivi d'un coup de pied entre les jambes. La force du coup de

pied souleva l'attaquant qui retomba en arrière, sa tête heurtant les marches en fibre de verre.

Bolan perçut un mouvement au-dessus de lui sur le haut de l'escalier ouvrant sur le pont, et découvrit un deuxième homme, du même modèle que le premier. Il lui tournait le dos et tenait Amherst par la taille, la bâillonnant avec sa main gauche. En deux bonds le Guerrier fut à sa hauteur et lui enfonça le poignard jusqu'à la garde au bas de l'épaule droite. Le tueur ne l'avait même pas entendu venir et, sous la douleur, ouvrit la bouche pour crier, mais l'Exécuteur l'en empêcha en lui écrasant son poing sur le visage. Le coup brisa les dents de l'Asiatique et les envoya au fond de sa gorge. Le tueur relâcha son emprise sur Amherst, qui en profita aussitôt pour lui enfoncer le coude dans l'estomac. Il se plia en deux sous la douleur. Une manchette derrière la nuque le mit K.O. pour le compte.

Bolan haussa les sourcils.

— C'est à l'école de police qu'on vous a appris ça ?

— Je suis ceinture noire de tae kwon do, répondit-elle. Désolée pour tout ça, ils m'ont pris par surprise, je n'ai pas eu le moyen de vous prévenir. Je ne m'attendais vraiment pas à trouver quiconque à l'intérieur du bateau.

— C'est sans importance, fit Bolan. On dirait que les gardes ne nous ont pas entendus, ajouta-t-il en désignant le quai d'un signe de tête.

— C'est déjà ça, fit-elle sur un ton sarcastique.

Bolan fouilla les deux hommes dans l'espoir de les identifier, mais ils n'avaient pas de papiers sur eux. Rien d'étonnant. Tous deux étaient armés de pistolets semi-automatiques équipés de silencieux. Les armes avaient des numéros de série. Ça, c'était plus surprenant. Il mémorisa les numéros pour effectuer une vérification ultérieurement.

Enfin, il enfonça la main dans une des poches de sa combinaison, il en ressortit des menottes en plastique souple et une bande de ruban adhésif. Il attacha et bâillonna les deux hommes. Amherst observait ses gestes avec intérêt.

— Donnez-moi trois minutes avant d'appeler les gardes, dit-il.

— Trois minutes, ça va suffire ?

— Si je ne trouve pas ce que je cherche dans les deux minutes qui suivent, je ne trouverai rien du tout. Faites enfermer ces gars en sorte que le moins de personnes possible ne les voie. Il ne faut pas qu'on puisse les interroger pour l'instant. Quand ils seront isolés, conseillez-leur de voir un avocat. Je ne les ai pas tués, car ils seront plus encombrants vivants pour leurs commanditaires.

— Mais pourquoi les garder au chaud ?

— Pour me faire gagner du temps, répliqua l'Exécuteur.

Bolan redescendit les marches qui menaient à la cabine, il entra, referma la porte derrière lui, puis alluma la torche électrique étanche accrochée à côté de son poignard. Il distingua les taches de sang par terre, là où les cadavres avaient été trouvés par la police scientifique. Il chassa cette image de son esprit et se mit à fouiller dans les tiroirs et sous les meubles. Ce qui fut vite fait étant donné l'espace restreint du lieu.

Il était dans la pièce depuis une minute trente quand il trouva le coffre-fort caché derrière un petit tableau. Il plongea la main dans son sac de ceinture et en sortit un gadget créé par Herman Schwarz, le sorcier en électronique, jamais en peine d'inventions qu'il faisait tester *in situ* par son vieil ami Mack. Bolan plaça l'engin sur la molette de fermeture du coffre-fort et entra un code alphanumérique sur le clavier. Presque immédiatement les chiffres rouges se mirent à tourner, en dix-huit secondes le code fut déchiffré et la porte du coffre s'ouvrit lentement avec un léger déclic.

Bolan prit tout le contenu, le mit dans sa sacoche étanche, et referma le coffre.

Puis il quitta le yacht de Raul Montavo comme il était venu. Il fendit les vagues de l'océan Pacifique avec, pour la première fois depuis qu'il était arrivé à Los Angeles, l'espoir d'avoir fait de réels progrès. Si Montavo s'était servi de son coffre-fort pour les raisons que Bolan suspectait, il trouverait enfin dans quelle direction remonter la piste de la drogue jusqu'à sa source. Alors, le Guerrier saurait vers quels ennemis se tourner.

— Tu en conclus que la drogue vient de Jakarta ? fit Hal Brognola à l'autre bout du fil.

— J'en ai maintenant la preuve formelle.

L'Exécuteur était installé dans la cabine du jet piloté par Jack Grimaldi en stand-by sur l'aéroport militaire de L.A. et communiquait avec Washington par satellitaire sécurisé.

Le contenu du coffre-fort avait confirmé les soupçons de Bolan quant à l'origine de l'héroïne. Et il n'avait plus aucun doute non plus sur sa prochaine destination : Jakarta. Le Guerrier aurait préféré un adversaire moins coriace, les cartels de la drogue asiatiques étant sans doute les plus redoutables de la planète. Mais, vu les circonstances, il n'avait pas vraiment le choix. Il s'était promis de mener ce blitz jusqu'au bout, d'élucider le meurtre de la fille du sénateur Lipinski, et d'enrayer l'arrivée des produits mortels qui inondaient le pays. Il

tiendrait cette promesse.

— Nous sommes sur la même piste que toi, confirma le numéro Un du *Justice Department*.

— Vraiment ?

— Au début, ce n'était qu'une théorie, mais avec les éléments que tu nous as apportés, c'est maintenant clair et net.

— Il ne s'agit donc plus de Myanmar.

— Si Sung Suun avait été encore en vie, on aurait pu l'envisager, répondit Brognola. Mais il a été tué il y a plus d'un an, et il avait précédemment exécuté lui-même un certain nombre de rivaux qui auraient pu prendre sa place. En conséquence, les exportations vers les États-Unis par voie maritime en provenance de Myanmar ont considérablement diminué. C'est pour cette raison que nos spécialistes ont tourné leurs recherches sur Jakarta, ce que tes documents ont confirmé.

— Tu as des contacts à Jakarta ? demanda Bolan.

— J'ai demandé à Herman et Aaron d'étudier ça avec ton pilote préféré, pour voir s'ils ne pouvaient pas bénéficier de ses connaissances occultes. Tu connais l'ami Jack, il est capable de sortir de son chapeau toutes sortes de relations inattendues. Peut-être qu'il a quelques amis là-bas.

— Ce serait un avantage d'avoir un allié dans la place. Jakarta, c'est grand, et j'y vais déjà un peu à l'aveuglette. J'ai Jack sous la main, je vais lui en parler.

— Compris.

Bolan sentit alors que Brognola ne lui disait pas tout.

— Quelque chose ne va pas ?

— Pas du tout.

— Ne te fous pas de moi, je te connais depuis trop longtemps.

— Ne t'inquiète pas, ça n'en vaut pas la peine.

Le Guerrier ne se laissa pas prendre par ces paroles rassurantes, il savait que le numéro Un du *Justice Department* ne voulait pas l'encombrer avec des détails qui ne concernaient pas directement ses blitz, mais il n'en sentait pas moins qu'il était préoccupé. Il finirait bien par apprendre ce qui le tracassait. Un coup de fil à Gadgets ou à Kurtzman... Il nota mentalement de leur demander de plus amples renseignements quand il en aurait le temps.

À cet instant, il entendit la voix de Grimaldi derrière lui.

— Sergent, on a de la compagnie.

— Il faut que j'y aille, Hal.

Bolan coupa la communication, se retourna et vit Grimaldi qui plongeait depuis la porte de l'avion. Le fracas d'armes semi-automatiques et le tintement des balles contre le fuselage de l'appareil lui firent comprendre de quoi il s'agissait.

L'Exécuteur se précipita vers l'armurerie du jet, prit le M-4 sur le râtelier et enclencha un chargeur. Il fit de même avec le M-16, puis se dirigea vers la porte en courant. Grimaldi s'était réfugié derrière la roue du train d'atterrissage. Bolan lança le M-4 au pilote, sauta de l'avion, se retrouva sur la piste, fit une roulade avant de se relever, prêt à faire feu. La crosse de son arme contre sa joue, il balaya le hangar du regard à la recherche d'une cible.

Il remarqua alors la silhouette élancée de Rhonda Amherst qui courait tête baissée pour rejoindre le jet tandis que les balles sifflaient sur ses talons. Une camionnette était garée à côté de son SUV, la porte coulissante sur le côté était ouverte et on distinguait une demi-douzaine d'hommes à l'intérieur, armés de pistolets et de P-M. Il n'en fallut pas plus à Bolan pour passer à l'action. Il les mit en joue et envoya une courte rafale.

Le canon de son M-16 cracha des flammes comme les premières balles de 5.56 percutaient un soldat agenouillé qui visait le dos d'Amherst. Elles lui traversèrent la gorge et la poitrine et le projetèrent violemment contre la carrosserie de la camionnette.

La violente riposte du Guerrier fit réfléchir les attaquants. La situation avait changé, ce n'était plus six hommes armés contre une femme seule en détresse. Bolan profita de cet instant de répit pour crier à Amherst de se mettre à couvert derrière un petit avion d'affaires tandis que Grimaldi lâchait à son tour une rafale de P-M., arrosant la camionnette d'un feu nourri. Tandis que les attaquants essayaient tant bien que mal de se protéger derrière le véhicule, une des balles de Grimaldi atteignit un deuxième homme en pleine tête et lui fit exploser le crâne. Le pilote eut juste le temps de voir un geyser de sang avant que la portière ne se referme. La dernière rafale de Grimaldi alla ricocher sur la carrosserie sous une pluie d'étincelles.

Le moteur du véhicule se mit à vrombir et Bolan prit un instant pour ajuster le M-203. Il voyait devant lui le rebord de la grenade de 40 mm HE M-383. Il releva le viseur et appuya sur la détente.

Moins de deux secondes s'écoulèrent avant que le véhicule n'explose en une boule de feu orange. D'autres explosions suivirent comme l'embrasement atteignait le réservoir.

Bolan se précipita vers Amherst qui se relevait lentement.

— Ça va ?

Elle s'épousseta, remit ses cheveux en place et répondit sur un ton

sarcastique.

— Très bien, ça ne pourrait pas aller mieux.

Grimaldi les rejoignit une seconde plus tard.

— Vous pouvez m'expliquer ce que tout cela signifie ? demanda-t-il.

— Plus tard, répondit Bolan.

Il se tourna vers Amherst :

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que vous faites là.

— À votre avis ? J'ai eu droit à une douzaine de types, depuis l'aube, qui se sont succédé dans mon bureau, et leurs questions m'ont mise plutôt mal à l'aise.

— Nos amis du yacht ?

— Vos amis, vous voulez dire. Évidemment, j'ai pu convaincre tout le monde que j'avais fait le travail toute seule ! Mais je pensais que vous alliez prendre contact avec vos amis à Washington pour m'apporter de l'aide. Ce que j'ai pu être naïve.

— Désolé, mais j'étais un peu occupé, répondit Bolan.

— Ah bon ? fit-elle. C'était la pause café ?

— Écoutez, ma petite dame..., intervint Grimaldi.

— On n'a pas le temps de se pencher sur tout ça pour le moment, dit l'Exécuteur en l'interrompant. Vous n'avez pas répondu à ma question, Rhonda.

— Écoutez, l'ami ! Beaucoup de mes supérieurs me posent des tonnes de questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse.

— Je vois. De toute évidence on a empiété sur les plate-bandes de tout un tas de gros bonnets, fit Bolan. Mais pour le moment, nous avons plus urgent à faire. J'ai trouvé la preuve sur le bateau de Montavo qu'il est passé par l'Indonésie.

— Il y a combien de temps ? s'exclama Amherst.

— Trois semaines et j'en suis arrivé à la conclusion que c'est lui qui a rapporté la drogue.

— C'est impossible ! Les douanes n'ont pas inspecté le bateau ?

Le Guerrier secoua la tête.

— Je crois même que personne ne savait qu'il avait quitté les eaux territoriales américaines. Le journal de bord du capitaine indique qu'il partait en balade tous les matins pour revenir le soir même.

— Et personne ne l'a mis en doute ? demanda Amherst, totalement incrédule.

— Et qui donc aurait pu, ma petite dame ? Raul Montavo était une

célébrité, très respectée dans la communauté latino, qui soit dit en passant est largement représentée en Californie. Qui pouvait mettre sa parole en doute ? Surtout s'il avait quelques fonctionnaires haut placés dans sa poche !

— Je n'y comprends plus rien ! s'exclama Amherst. De toute façon, depuis que vous êtes dans le coin, les événements vont trop vite pour moi. On fait quoi, maintenant ?

— Vous, vous n'allez pas plus loin, dit Bolan.

— Ah non ! s'écria-t-elle en secouant la tête. Vous ne pouvez pas me laisser là, au milieu de toute cette pagaille.

L'Exécuteur fronça les sourcils.

— Inutile de discuter. Vous êtes une grande fille, vous saurez très bien vous débrouiller. Moi, je disparaîs pour toujours de votre horizon. Pour vous, je n'ai jamais existé.

— Quoi ?

— Ne me demandez pas non plus où je vais, je ne pourrais pas vous le dire. Mais je vous suggère de faire courir le bruit auprès de tous les politiciens locaux et flics plus ou moins ripoux qui vous entourent que les tenants et aboutissants du trafic de drogue ont été découverts par les Stups et le F.B.I. Avec un peu de chance, les plus mouillés quitteront le secteur sans demander leurs restes et les petits poissons feront profil bas, ça vous donnera un peu de répit. Et maintenant filez, je ne voudrais pas que les services de sécurité de l'aéroport vous trouvent ici quand ils débarqueront.

CHAPITRE VII

L'aube était sale quand Grimaldi se posa sur le petit aéroport de Soekarno-Hatta à Jakarta. Le Ranch n'avait trouvé aucun moyen de faire atterrir l'avion de façon plus ou moins officielle, ce qui n'allait pas faciliter la tâche de l'Exécuteur. Grimaldi et Bolan allaient devoir passer la douane comme n'importe quel autre visiteur.

Ils avaient fait en sorte d'avoir l'air crédible. Bolan avait échangé son attirail de commando contre un costume d'homme d'affaires, Grimaldi était attifé d'un short kaki d'une chemise à fleurs et de sandales, le parfait touriste.

— Quelles sont les raisons de votre séjour à Jakarta ? demanda le douanier vêtu d'un uniforme fripé.

— Je suis ici pour affaires, répondit Bolan.

— Et pour les filles, ajouta Grimaldi. Je suis son pilote, ajouta-t-il en désignant Bolan d'un hochement de tête.

L'homme les regarda, impassible, tandis que Bolan feignait l'indignation après avoir entendu la remarque de Grimaldi. Heureusement que l'arsenal et les équipements électroniques étaient camouflés derrière une fausse paroi dans l'avion qui, de toute manière, resterait à l'aéroport dans un hangar. Si on les laissait passer la douane, il n'y aurait aucune raison de fouiller l'avion.

— Bienvenue à Jakarta, fit le douanier.

Il tamponna leurs superbes vrais/faux passeports avant de les leur rendre.

Dès qu'ils eurent récupéré leurs bagages pour se diriger vers la sortie, le pilote remarqua :

— C'est bizarre, mais il y a quelque chose qui cloche.

— Oui, j'ai eu le même sentiment, dit Bolan. Restons vigilant.

Il aurait été pratique de louer une voiture, mais Bolan préféra les transports en commun, il était plus facile, de cette façon, de voir s'ils étaient suivis. Il n'y avait personne dans le bus, à part un vieil ivrogne, et quarante minutes plus tard ils se retrouvèrent dans le centre-ville.

— Et maintenant ? demanda Grimaldi.

— Il faut trouver un hôtel.

Le pilote ne fut pas déçu par le choix de son compagnon qui réserva deux chambres dans l'établissement le plus luxueux de Jakarta.

Aussitôt dans leurs chambres communicantes, Grimaldi se laissa tomber sur son lit et enleva ses chaussures.

— La vraie vie ! s'exclama-t-il. Je suis crevé.

— Alors repose-toi, dit Bolan qui se dirigeait vers la porte après avoir posé sa valise dans une des chambres.

— Où vas-tu ? demanda Grimaldi.

— Comme tu sais, j'ai besoin de m'équiper et je vais essayer de rencontrer l'un des types que tes contacts t'ont donnés et qui auront sans doute ce qu'il me faut.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, on ne met pas tous nos œufs dans le même panier. Il vaut mieux que j'y aille seul, répondit Bolan. Je serai de retour dans moins de deux heures.

— Et sinon ?

— Sinon je ne reviendrai pas du tout.

Malgré l'atmosphère plutôt détendue qui régnait à Jakarta, les autorités indonésiennes ne toléraient aucune activité criminelle et agissaient en conséquence. Bolan n'y voyait aucun inconvénient, si ce n'était la difficulté à trouver des armes à feu. Celles qu'on pouvait acquérir en passant par le marché noir ou la contrebande étaient en général de mauvaises imitations. On ne pouvait jamais savoir si le Colt ou le Beretta qu'on achetait était opérationnel. De plus une arme non identifiable coûtait extrêmement cher. Pour toutes ces raisons, l'Exécuteur se servait autant que possible de contacts recommandés. En l'occurrence, des amis d'amis d'amis de Jack Grimaldi, ce qui n'était pas pour autant d'une totale fiabilité. Ihza Neechop était l'un d'eux. Il avait joué le rôle d'informateur auprès d'un copain du pilote des années auparavant.

Hal Brognola avait également fourni à Bolan le nom de l'homme qui lui permettrait d'infiltrer l'empire de la drogue à Jakarta, Sonny Tan, mais cette rencontre ne devait avoir lieu que quelques heures plus tard. Le plus important pour le moment était de s'équiper.

L'Exécuteur décida de prendre le bus encore une fois pour se rendre à l'atelier de Neechop, une petite maison dans un quartier tranquille et quelque peu délabré de Jakarta. Bolan observa les signes de pauvreté partout apparents comme il frappait à la porte. Il attendit

une bonne minute avant qu'on ne lui ouvre. La barbe grise de son hôte se fendit en deux, comme s'il reconnaissait un vieux copain de régiment et qu'un sourire édenté se dessinait sur ses lèvres. Ses petits yeux bruns observèrent l'Exécuteur, avec le regard d'une souris qui décide finalement qu'il n'y a aucun danger à aller grignoter le biscuit couvert de beurre de cacahuète qu'elle vient de repérer.

— C'est sans doute Bob Kiss qui vous envoie, dit-il dans un anglais irréprochable.

— Exact, répondit Bolan sans plus de détail, et vous vous êtes Ihza ?

— Entrez, entrez, fit le petit homme avec un geste de la main, sans prendre la peine de confirmer ou de contredire la dernière remarque de l'Exécuteur.

Bolan haussa les épaules et passa le seuil de la maison. Neechop referma la porte derrière eux.

— Et comment va notre ami Bob ?

— Bien, répondit Bolan, qui n'avait jamais rencontré le Bob en question, et légèrement étonné de voir son interlocuteur aussi familier. On vous a dit ce dont j'avais besoin ?

— Oui, oui, bien sûr. J'ai tout ce qu'il vous faut. Ce n'était pas très difficile à obtenir, mais il y a hum...

Il ne finit pas sa phrase et se lécha la paume de la main. Bolan comprit tout de suite où il voulait en venir : il s'inquiétait pour son paiement. L'Exécuteur ne pouvait pas vraiment se vexer, il savait que le commerce des armes exigeait la prudence. Ce type avait dû croiser bon nombre de salauds, de menteurs et de criminels à la recherche d'une proie facile.

Il plongea donc la main dans sa poche et en ressortit un rouleau de billets.

— Dix mille dollars en petites coupures.

— Parfait, répondit Neechop avec un large sourire.

Il lui arracha le rouleau et l'empocha sans prendre la peine de compter. Puis il fit signe à Bolan de le suivre.

Le marchand d'armes mena l'Exécuteur jusqu'à l'arrière de son taudis et ouvrit une porte de placard. Il se retourna pour s'assurer que Bolan était bien là, puis porta un doigt à ses lèvres et, avec un sourire, repoussa les vêtements accrochés à des cintres dans l'armoire. Il plongea ensuite dans l'obscurité. Bolan aperçut alors un rai de lumière, qui s'élargit pour révéler un escalier.

Quelques secondes plus tard, il se retrouvait dans un sous-sol encombré et sec où il devait se baisser pour ne pas se cogner aux

poutres du plafond. La pièce n'était pas vraiment hi-tech, mais c'était suffisamment bien équipé pour ce qu'on y faisait. L'air empestait l'huile pour arme à feu et, sur les murs, s'alignaient des S.M.G. et des fusils d'assaut de toutes sortes. Neechop enleva une toile cirée qui recouvrait une table au centre de la pièce, puis appuya sur un interrupteur. Immédiatement, la pénombre fit place à une clarté aveuglante. Tout un arsenal de revolvers, de pistolets semi-automatiques et de pistolets-mitrailleurs renvoyaient la lumière avec violence.

— Bob m'a dit que vous aviez un faible pour les Beretta, fit Neechop avec un sourire complice.

Il prit un des pistolets posés sur la table et le tendit à Bolan. Celui-ci inspecta avec soin le 96 Brigadier Inox qui différait du 93-R en cela qu'il n'envoyait pas de rafales de trois balles. Mais l'Exécuteur savait que cette arme pouvait se révéler fatale entre les mains d'un tireur expérimenté et il hocha la tête pour marquer son approbation. Neechop lui donna alors deux chargeurs pleins, un holster et une boîte de cinquante balles supplémentaires.

— J'aurai aussi besoin d'un SIG, dit Bolan.

Celui-là serait pour l'ami Jack.

— Pas de problème.

Neechop prit un sac de toile et y mit un Sig Sauer P-239, un chargeur Galco Jackass Rig et une grande quantité de balles de 9 mm parabellum.

Bolan choisit également un MP-5 SD-6, et un SPAS-12. Habituellement, Bolan aurait laissé de côté ce pistolet, mais dans un environnement urbain, il était toujours utile d'avoir plusieurs armes de poing, et l'Exécuteur n'était pas encore sûr de ce qu'il allait rencontrer à Jakarta. Il savait en tout cas que les barons de la drogue ne le recevraient pas à bras ouverts.

Son vendeur emballa toutes ses emplettes, puis ils remontèrent au rez-de-chaussée, ils se serrèrent la main et Bolan prit congé.

Il avait parcouru une trentaine de mètres quand il entendit un crissement de pneus sur le côté. Il se retourna juste à temps pour voir un véhicule au coin d'une rue adjacente qui fonçait droit sur lui. La voiture ne faisait pas mine de ralentir, et quand Bolan vit le passager de devant se pencher à l'extérieur en pointant un pistolet sur lui, il comprit qu'ils ne venaient pas pour faire des mondanités.

L'Exécuteur eut juste le temps de plonger sur le côté pour éviter les trois balles qui passèrent au-dessus de sa tête en vrombissant comme des frelons furieux. Il roula sur lui-même pour saisir le 96 Brigadier dans le holster, puis se mit sur un genou. Il visa le véhicule

puis envoya une rafale. Il rata le tireur, mais c'était assez pour l'obliger à rentrer la tête dans la voiture. Les pneus crissèrent comme le conducteur appuyait à fond sur les freins pour faire tourner le véhicule sur lui-même. Il repartit vers Bolan en faisant rugir le moteur. Les occupants de la voiture voulaient forcer Bolan au combat. C'était une erreur.

Bolan releva son pistolet et vida le chargeur sur le pare-brise. S'il avait tiré des balles de 9 mm, il n'aurait pas pu pénétrer à travers ce verre renforcé. Avec le 96 Brigadier, il n'eut aucun problème, les balles de 40 S & W entrèrent tout droit dans l'habitacle. Il atteignit le chauffeur au cou et à la tête. Le véhicule désormais conduit par un mort continua sa route vers Bolan. Le Guerrier fit un bond sur le côté et le laissa continuer son chemin jusqu'à ce qu'il heurte un mur de béton.

Il rechargeait quand il vit deux hommes sortir de l'arrière de la voiture, armés de pistolets. Le radiateur du moteur laissait s'échapper un sifflement aigu et un jet de vapeur. Le passager à l'avant n'arrivait pas à ouvrir sa portière, ce qui donna un peu plus de temps à Bolan. Il mit en joue et appuya sur la détente. La balle entra dans la poitrine du premier assaillant qui s'effondra dans la poussière. L'autre malfrat riposta tout en essayant de se mettre à couvert. Il tirait tellement mal que Bolan décida de l'ignorer pour le moment et se concentra sur la cible mobile. Il appuya deux fois sur la détente. L'homme fut atteint deux fois. À l'abdomen et à la hanche droite. Son cri de douleur et de surprise déchira le silence matinal et il tomba face contre terre.

L'autre avait finalement réussi à s'extirper du véhicule et tentait de s'échapper en courant à toutes jambes. Bolan n'eut aucun mal à le rattraper. L'Exécuteur le fit trébucher en lui donnant un coup de pied derrière le genou. Le tueur poussa un hurlement quand il s'écorcha les mains et les genoux sur le sol.

Bolan s'arrêta, se pencha et souleva le bonhomme par le col. Le pourri essaya de lui donner un coup de coude, mais le Guerrier esquiva et bloqua avec le poing. Il entendit alors le déclic immédiatement reconnaissable d'un couteau à cran d'arrêt. Il fit un pas en arrière et attendit que son adversaire fasse le premier mouvement. Il n'eut pas à patienter longtemps : l'homme plongeait en avant sans songer une seconde à se protéger, et Bolan en profita immédiatement. Il fit un pas de côté pour éviter la lame acérée et saisit l'homme au poignet. Se servant de l'élan de son assaillant, il le fit tourner sur lui-même, puis, avec tout le poids de son corps, il l'obligea à changer de direction. Le coude et le poignet du pourri se brisèrent simultanément, il poussa un hurlement avant de lâcher le couteau et se retrouva sur le dos. Bolan l'acheva en se laissant tomber,

les genoux joints, sur son sternum. Les os de la cage thoracique s'enfoncèrent dans les poumons et le cœur du malfrat.

L'Exécuteur se remit sur pied et reprit son souffle. Il avait atterri dans ce pays à peine quelques heures auparavant. Il n'arrivait pas à croire que l'on puisse déjà avoir été informé de sa présence. Les réseaux de la drogue à Jakarta étaient efficaces, mais pas autant que ça. Il ne s'agissait pourtant pas là d'attaques menées n'importe comment par des petits voyous. Ces hommes étaient venus accomplir une mission : le supprimer.

Il quitta le quartier sans attendre l'arrivée de la police de Jakarta. Il ne tenait pas tellement à se retrouver nez à nez avec eux, surtout avec toutes les armes qu'il trimballait. Il regagna immédiatement son hôtel. Il espérait que le contact de Hal Brognola pourrait lui apporter quelques réponses à ses questions.

— Nos hommes ont échoué, monsieur, déclara très calmement Jarot Pane.

— Comment se sont-ils débrouillés ?

— Nous ne le savons pas encore exactement.

— Vous en aviez envoyé combien ?

— Quatre, répondit Pane.

— Et combien en avez-vous perdu ?

— Quatre.

— Lamentable. J'espère que vous aurez appris une leçon.

— Laquelle ?

— Qu'il est fou de sous-estimer son ennemi.

— Vous voulez dire que j'aurais dû envoyer plus d'hommes ?

— Non, je veux dire que vous auriez dû envoyer des hommes plus compétents. Vous avez cru qu'un homme seul serait une proie facile. Ne vous avais-je pas mis en garde contre lui avant de vous confier cette mission ?

— Si.

— Et ne vous ai-je pas dit que c'était le gouvernement américain qui l'envoyait ? Et qu'il avait à lui tout seul perturbé bon nombre de nos activités à Los Angeles ?

— Si.

— Alors pourquoi avez-vous douté de moi, Jarot ? Vous ai-je donné des raisons de douter de moi ?

— Non, Maître. Bien sûr que non.

Jarot Pane baissa la tête devant son maître, le chef tout-puissant qui leur avait apporté richesse et prospérité. Il n'osait pas le regarder dans les yeux. Il n'avait pas écouté et il avait échoué dans sa tâche, il méritait donc la punition qui l'attendait. Dieu merci, son maître à penser avait souvent fait preuve de clémence. Pane attendait de connaître le sort qu'on lui réservait.

Le Maître se leva et lui posa une main sur l'épaule.

— Je sais que l'un de ces hommes était votre neveu. Je comprends la douleur que vous ressentez. Votre frère, déjà, est mort au service de la même cause, et vous avez juré de protéger votre neveu. C'est là une punition presque insupportable. Je ne vais pas ajouter à votre tourment.

Jarot Pane essaya de dissimuler son soulagement, mais il savait qu'il ne pourrait pas tromper son maître. Il le servait depuis maintenant deux ans, il connaissait ses limites, il savait qu'un jour son maître ne lui pardonnerait plus ses erreurs, mais on n'y était pas encore.

— Il nous faut maintenant faire comprendre à cet Américain qu'il ne peut pas venir ici et opérer en toute impunité. Je ne le tolérerai pas. Nous avons fait des promesses à des gens très puissants, ils ne nous permettront pas d'ignorer le problème.

— Qu'attendez-vous de moi, Maître ?

— Rien, je vais m'occuper de cet homme personnellement. Vous continuerez à diriger nos opérations ici. L'héroïne doit arriver à Los Angeles comme prévu. Nos partenaires ne pourraient pas mener à bien leurs affaires si nous leur faisions faux bond. Ce serait un coup très dur pour ma réputation et nous risquerions d'en souffrir, financièrement. Vous comprenez ?

— Je comprends.

— Excellent.

Le maître de Pane tapa deux fois dans ses mains.

— Et maintenant, au travail ! ajouta-t-il. Je ne veux plus avoir à m'inquiéter de ce Mathieu Blisko. Il apprendra ce qu'il en coûte de verser notre sang avant que j'en finisse avec lui.

Le Dragon d'Or venait de faire un serment.

CHAPITRE VIII

— Vous devez être Blisko, dit Sonny Tan en entrant dans la chambre d'hôtel.

Bolan referma la porte derrière lui et ils se serrèrent la main. À première vue, Tan n'était pas très impressionnant, ce qui avait été un avantage par le passé. Il était de taille moyenne, ses yeux sombres, en amande, révélaient ses origines asiatiques. Il portait un pantalon beige, des mocassins marron foncé et un polo jaune.

L'Exécuteur le présenta à Jack Grimaldi, et ils s'installèrent tous trois autour d'une table près des portes coulissantes du patio.

— Dites-moi ce qu'il faut savoir sur le commerce de la drogue à Jakarta.

Tan poussa un long soupir et se passa la main dans les cheveux.

— Par où voulez-vous que je commence ?

— Qui dirige les réseaux ?

— Ça dépend. Tout le monde a une réponse différente à cette question. Si vous demandez aux autorités, ils vous diront que plusieurs barons de la drogue se partagent le marché. Et qu'aucun d'entre eux ne tient vraiment le haut du pavé. C'est comme ça qu'ils justifient leur incapacité ou leur mauvaise volonté, quand il s'agit de mettre fin au trafic dans le Triangle d'Or.

— Dans la mesure où il serait plus difficile de s'attaquer à plusieurs petits malfrats qu'à un seul gros poisson ?

— Exactement.

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Washington nous a envoyé, moi et mon équipe, pour essayer de pousser les autorités du pays à plus de volontarisme. Nous sommes certains qu'un homme domine les opérations dans cette partie du monde. Nous n'avons jamais pu l'identifier par son nom ou voir son visage, il se fait appeler le Dragon d'Or. Comme il a su rester anonyme si longtemps, les policiers indonésiens ont fini par convaincre leurs supérieurs qu'il n'est rien d'autre qu'une légende.

— Mais vous ne partagez pas cette opinion ?

— Bien sûr que non. Seulement comment les en convaincre, malgré toutes les preuves, ils ne veulent rien savoir...

— L'ignorance est la première pierre de tout édifice utopique, remarqua Grimaldi d'un air songeur.

— Qui a dit ça ? demanda Tan.

— Moi, répliqua Grimaldi avec un sourire.

— Pour reprendre, fit Bolan en les interrompant, quelles preuves de l'existence du Dragon d'Or avez-vous pu rassembler ?

— Seulement quelques informations récoltées dans la rue. Plusieurs fois, nous avons essayé d'indiquer aux officiels l'endroit où se trouvaient les labos ou les lieux de stockage de la drogue. Chaque fois qu'ils font une descente, ils ne trouvent rien.

— Ça doit être frustrant, remarqua Grimaldi.

— Ça prouve surtout que la police est infiltrée.

— Les Stups, vous voulez dire ?

— Je ne pense pas. Quant à nous, la sécurité est trop resserrée pour qu'on puisse nous infiltrer.

— La police de Jakarta, alors ?

— Ça paraît plus probable. Nous-mêmes, nous n'avons eu aucun mal à nous infiltrer à l'intérieur du pays.

— Ouais, ajouta Grimaldi, les douaniers ont presque été... polis avec nous.

— Je suis allé voir un de nos contacts, expliqua Bolan, et j'ai rencontré des ennuis en quittant le quartier. Ce n'était pas par accident. Ils ne me sont pas tombés dessus par hasard.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ? demanda Tan.

— Mettre fin à mon séjour ici.

— Personne au sein de mon équipe n'est au courant de votre présence dans le pays. Ça ne pouvait pas venir d'un des nôtres.

— On finira bien par élucider ce mystère. En attendant, que pouvez-vous me dire sur ce Dragon d'Or et ses activités à Jakarta ?

— Apparemment, il dispose de tous les contacts possibles et imaginables. Il connaît de nombreux avocats, des hommes d'affaires importants, des professeurs et même des politiciens. Il a tout un réseau de revendeurs dans la poche, et des informateurs partout, parmi les prostituées, les ouvriers d'usine, les employés des hôtels et des restaurants. Et, bien sûr, un aréopage de petits chefs de quartiers.

— Alors, peut-être qu'un des employés de l'hôtel nous aura repérés, suggéra Grimaldi en se tournant vers l'Exécuteur et en espérant avoir son opinion.

— Ce n'est pas impossible, répondit Tan.

— Continuez, dit l'Exécuteur.

— Il semblerait que le Dragon n'ait guère de vices, et il est en conséquence plus difficile d'établir son profil. On dit qu'il ne fume pas, ne boit pas et ne recherche pas la compagnie des femmes. Il est très exigeant quand il s'agit de sa nourriture, et ses goûts sont très éclectiques. Il paraît que les hommes et les femmes sous ses ordres l'appellent « Maître ». Ce qui signifie professeur en malais. Et à part le fait qu'il soit un des plus grands criminels de l'histoire de l'Indonésie, on ne sait pas grand-chose de lui.

— Rien d'utile en tout cas, commenta Grimaldi.

— Ce n'est pas si sûr, objecta Bolan.

— Oh, oh, je t'ai déjà vu faire cette tête, sergent ! Je sais que tu as trouvé quelque chose.

— Peut-être, fit Bolan en regardant Tan droit dans les yeux. Vous avez dit qu'il n'était pas un grand séducteur.

— Oui, répondit Tan en haussant les épaules. Et alors ?

— Ça peut signifier qu'il préfère les hommes, voire les petits garçons.

Tan garda le silence un long moment, on voyait à son visage qu'il réfléchissait à cette dernière suggestion.

— Nous y avons pensé, répondit-il finalement, mais nous avons renoncé à cette idée, à cause de sa famille. Pour ce que nous en savons, il a été élevé de façon très stricte et très traditionnelle, et un tel penchant n'aurait jamais été toléré dans son milieu. De plus, il a la réputation d'être très sévère sur le comportement de ses troupes.

— Oui, mais les gens changent, et qui pourrait l'en empêcher aujourd'hui ? Vous disiez qu'il a une terrible réputation dans tout le pays ?

— Oui, c'est une possibilité qu'il ne faut pas négliger. Je vais voir si je peux en apprendre plus.

Bolan hocha la tête.

— Bien, pour le moment, parlez-moi des zones d'activités des trafiquants. Vous disiez que les autorités indonésiennes avaient essuyé des échecs à chaque descente de police.

— Ils ont arrêté des tas de consommateurs d'héroïne, mais ce n'étaient que des junkies sans importance. En général, ils ne connaissent même pas le nom de leur dealer et, même si c'était le cas, ils ne le révéleraient jamais. Vous pénétrez dans une société très secrète, mes amis, et je vous conseille d'être toujours accompagné par un de mes hommes, sinon vous n'irez pas très loin.

— Et comment se fait-il qu'ils acceptent de vous parler ? demanda Bolan.

— Bonne question. La réponse est simple : ils me font confiance.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils savent que je ne cherche pas à les arrêter.

— Ou parce qu'ils savent que vous n'avez pas l'autorité pour les arrêter, suggéra Grimaldi.

Tan haussa les épaules.

— Je pourrais les dénoncer aux autorités locales. Vous savez, vous pouvez être condamné à cinq ans de prison si on trouve ne serait-ce que quelques grammes d'héroïne sur vous. Sans parler des passages à tabac quand il n'y a pas de témoin. Vous devriez les voir trembler de trouille quand ils se sont fait casser la gueule, soi-disant parce qu'ils ont résisté aux autorités.

— Pas étonnant.

— À la campagne, ils se foutent de savoir qui se drogue. Ici à Jakarta, c'est très différent. Quand les rues sont envahies de junkies, c'est mauvais pour le tourisme et le commerce. Mais je ne dénonce jamais mes indics, parce que je sais qu'un jour ou l'autre, ils finiront par me dire la vérité. Si je les trahis, ils ne me parleront plus et j'aurai perdu toute chance d'attraper le Dragon.

— Malheureusement votre présente tactique n'a pas vraiment donné des résultats éblouissants, fit Grimaldi.

Tan fut visiblement blessé par cette remarque.

— Vous n'avez pas à me critiquer comme ça, mon vieux. Ça fait un moment que je m'emmerde ici et je mérite un peu de respect. Je voudrais bien vous y voir, vous !

— Calmons-nous, intervint Bolan. Il n'était pas dans son intention de vous manquer de respect. Il voulait seulement dire que les méthodes utilisées à l'heure actuelle ne marchent pas. Comprenez que mon temps est limité, Tan, et je crois que je peux vous aider à résoudre vos problèmes. Tout le mérite vous reviendra, mon seul souci est d'arrêter les livraisons de drogue à Los Angeles.

Les paroles de Bolan semblèrent calmer son interlocuteur.

— Désolé, je suis un peu nerveux ces temps-ci. Le travail est de plus en plus dur, et je risque d'être rappelé à Washington parce que mes supérieurs ne sont pas satisfaits des résultats. Je risque ma carrière... et ma peau.

— Inutile de s'affoler, je crois que le sergent a un plan.

— Formidable. Comment puis-je vous aider ?

— Dites-moi ce que vous savez de la visite de Raul Montavo ici, il y a quelques semaines. Vous savez qu'il est mort depuis ?

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Est-ce qu'il était en compagnie d'une jeune femme ? Une Blanche ?

— Ouais, je me suis dit à l'époque que c'était juste une autre de ses conquêtes.

— C'était la fille d'un sénateur, expliqua Bolan.

— Simon Lipinski. Sénateur de Californie, ajouta Grimaldi.

— Merde, si c'est vrai, vous n'allez pas croire ce que je vais vous raconter, dit Tan.

— Essayez toujours, répliqua l'Exécuteur.

Sonny Tan ne se trompait pas. Le récit qu'il fit à Bolan et Grimaldi paraissait totalement incroyable. Et pourtant c'était cohérent.

Raul Montavo avait peut-être un statut de star internationale, il n'en était pas moins un junkie. Le public ne le savait pas, même la presse à scandale n'avait pas réussi à s'emparer de cette information, et seuls quelques proches étaient au courant. Au cours des années, il s'était brouillé avec bon nombre de ses fournisseurs, la plupart du temps parce qu'il ne les payait pas, à cause de ses dettes de jeu.

— La jeune femme qui l'accompagnait souffrait du même problème, expliqua Tan, la différence c'est qu'elle jouait avec l'argent des autres. Elle pariait sur les hommes. Et Montavo n'avait pas l'air d'y voir d'inconvénients. Ils menaient une vie de luxe, on les voyait dîner et déjeuner dans les meilleurs restaurants, ils séjournaient dans les plus beaux hôtels et passaient leurs nuits dans les boîtes les plus sélects.

— Comment est-ce possible ? demanda Grimaldi. Comment est-ce qu'une charmante jeune femme peut se retrouver avec un tordu pareil, sans que personne ne dise rien, même pas son père qui a pourtant le bras long ?

Le plus étonnant, c'était qu'une jeune femme comme elle puisse rester auprès d'un homme abruti par la drogue. Si, aux yeux de tous, il était le Latin Lover de Hollywood, il lui arrivait d'être incapable de se nourrir, de boire ou d'avoir une activité sexuelle. Lorsque des scènes éclataient entre eux à ce sujet, elle pouvait devenir très violente, d'après ce que l'on avait dit à Tan.

— Elle jetait les meubles à travers la pièce, elle le giflait, expliqua Tan, et on m'a aussi rapporté qu'elle pouvait employer un langage particulièrement ordurier.

Bolan ne savait pas ce qu'il fallait croire jusqu'à ce que Tan lui

fasse un tableau complet de la situation.

C'était la drogue qui avait attiré Montavo à Jakarta, puisqu'il ne pouvait plus s'en procurer à Los Angeles, les revendeurs ne lui faisant plus confiance, et il s'était mis en tête d'en acheter en grande quantité. Il avait proposé à Lipinski de l'accompagner, et ils étaient partis sur son yacht.

— Pourquoi les a-t-on assassinés, à votre avis ?

Tan poussa un soupir.

— Par où commencer ? Nous pensons depuis quelque temps que le Dragon a augmenté ses exportations. Mais comme je vous le disais, personne ne sait où il manufacture sa marchandise. À Jakarta, les gens ont plus peur du Dragon d'Or que de la police. Ce qui n'est pas peu dire.

— Et si ça venait d'ailleurs ?

— Je ne comprends pas.

— Est-ce que le produit pourrait être importé à Jakarta, est-ce qu'il pourrait venir d'ailleurs ? Peut-être que ce Dragon d'Or n'a rien à voir avec la fabrication de la drogue, et qu'il sert de pipeline pour tous les autres.

— Nous l'avons envisagé, mais ça paraît peu probable. Il perdrait de l'argent au profit de la compétition s'il acceptait d'être un simple intermédiaire. Ça ne vaudrait plus la peine de prendre de tels risques. Il ne lui resterait que quinze peut-être vingt pour cent à la fin.

— C'est vrai que ça ne représente pas des profits assez importants, commenta Grimaldi.

Tan hocha la tête.

— Mais rien de tout cela n'explique ce qui liait Montavo à Lipinski, dit Bolan. Ni pourquoi la police de Los Angeles a découvert un bateau plein de cadavres dans le club de Montavo à Marina del Rey.

— Montavo est venu ici acheter de la drogue. Quand on l'a compris, il était déjà reparti.

— Avec la drogue, fit Grimaldi.

Bolan secoua la tête.

— Non, ça cloche. Ils ont sûrement laissé la drogue derrière eux. Quelqu'un est allé à Los Angeles spécifiquement pour les tuer. Et d'après ce que j'ai appris, je pense que c'est parce qu'il avait rencontré le Dragon.

— Personne n'a jamais rencontré le Dragon d'Or, marmonna Tan.

L'Exécuteur se leva.

— Quelqu'un a bien dû le rencontrer, puisqu'on sait qu'il existe. Il exerce son pouvoir sur cette ville, et je suis venu mettre fin à ses activités avant que quelqu'un d'autre ne meure.

Tan émit un sifflement.

— Projet ambitieux !

— Oui, mais réalisable. Cependant j'ai besoin de votre aide. Je voudrais la liste de tous les endroits qu'on vous a désignés comme des labos ou des lieux de stockage et où les descentes de la police indonésienne n'ont rien donné.

— Qu'est-ce que tu veux faire, sergent ?

— Je vais passer les informations à Kurtzman et Gadgets. Ce sera un point de départ. Ensuite je vais suivre une piste que je crois avoir détectée.

Les petits génies du Ranch ne mirent que deux heures à rassembler les renseignements que leur avait demandés Bolan. Ce dernier avait fait plusieurs voyages à Jakarta dans le passé et l'endroit lui était plus ou moins familier. Il savait qu'il faudrait frapper fort pour éliminer le Dragon d'Or.

Il commença ses recherches dans les quartiers Est, près des quais. Il s'attaquerait d'abord aux quartiers où se trouvaient les réseaux de distribution. Par-là, il pourrait peut-être remonter à la source des opérations.

Il comprenait le fonctionnement du mythe du Dragon. Lui-même était un mythe depuis qu'il menait ses opérations contre la mafia. Le début de sa guerre semblait si lointain... Il repensait parfois à tous ceux qui étaient tombés. Tous ceux qui étaient morts dans sa guerre contre le Crime Organisé.

Mais le Dragon d'Or représentait un mythe opposé : la dégradation de la société, l'humiliation des faibles pour servir des intérêts et des désirs égoïstes. Il fallait agir le plus rapidement possible. Pour l'Exécuteur, le règne du Dragon devait s'achever.

Quoi qu'il en coûte !

CHAPITRE IX

Rhonda Amherst essayait de trouver une explication crédible aux événements des deux derniers jours ; il fallait que ses supérieurs comprennent pourquoi elle avait agi en leur cachant la vérité. Malheureusement, elle était plutôt à court d'idées. D'autant plus qu'elle avait été temporairement mise à pied et attendait de passer devant une commission disciplinaire.

Elle gara son SUV devant sa petite maison et rentra chez elle. Elle jeta les clefs sur la table, se déshabilla et se dirigea tout droit vers la cabine de douche. Elle en ressortit dix minutes plus tard, enveloppée d'une serviette. Elle alla vérifier ses messages sur le répondeur.

Rien.

Il ne fallait pas céder au découragement. Mais il ne fallait pas non plus se faire d'illusions. Ses supérieurs hiérarchiques avaient déjà réussi à l'isoler. Ce qui la perturbait le plus, c'était que Blisko ne l'avait pas rappelée. Elle se disait qu'il était occupé ou qu'il se trouvait dans un endroit depuis lequel il aurait été impossible de la contacter. Quant à la troisième possibilité, elle ne voulait même pas y penser. Elle savait qu'il était capable de se défendre depuis qu'elle l'avait vu combattre ses agresseurs à l'aéroport.

Amherst alla s'asseoir devant son miroir, s'essuya les cheveux avec une serviette et se coiffa. Elle étudia longuement son visage et songea qu'elle avait l'air épuisée.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle laissa tomber sa brosse sur la table et se précipita vers le combiné.

— Allô ?

— Capitaine Amherst ?

C'était une voix très officielle, presque hostile.

— Elle-même.

— Je m'appelle Harold Brognola, vous ne me connaissez pas, mais je me dirige en ce moment même vers Los Angeles à bord de mon avion. J'ai besoin de vous voir le plus rapidement possible.

— À quel sujet ?

— Mathieu Blisko.

— Je suis désolée, monsieur Brognola, mais je ne connais personne de...

— Je *sais* que vous ne le connaissez pas, mais je n'ignore pas non plus les ennuis que vous avez encourus depuis que vous l'avez rencontré. Je suis ici pour rectifier la situation, mais je dois d'abord vous voir en personne.

— Écoutez, je vous ai déjà dit que je ne connaissais pas de Blisko, répondit Amherst, se souvenant que l'Exécuteur lui avait conseillé de se méfier de tout le monde. Et il y a vingt-quatre heures que je n'ai pas dormi, ajouta-t-elle, alors si ça ne vous dérange pas...

— Amherst, je vais atterrir dans une heure. Vous me trouverez dans le même hangar que celui où se trouvait Blisko. Je sais qu'il ne vous a jamais parlé de moi et qu'il vous a mise en garde contre tout le monde. Mais j'ai besoin de vous et lui aussi. Je vous donne une chance d'agir. Blisko m'a dit que c'était ce que vous vouliez, vrai ou faux ?

— Vrai, répondit-elle, presque à voix basse.

— Alors, acceptez-vous de me rencontrer ?

— Oui, mais pas au même endroit. Je suis devenue un peu trop célèbre ces temps-ci.

— D'accord, donnez-moi le lieu du rendez-vous.

Le numéro Un du *Justice Department* ne pensait pas qu'elle accepterait aussi facilement. En conséquence son esprit était en alerte quand il entra dans ce restaurant qui aurait pu ressembler à un club d'étudiant. Il essayait de se rassurer à la pensée du Colt Combat Commander, calibre 45. dans son holster, sur la hanche, caché par les pans de sa veste.

En regardant les clients de ce bar, il eut l'impression d'avoir cent ans. On lui avait donné une description d'Amherst, mais il lui fallut bien cinq minutes avant de la repérer. Quand il vit qu'elle occupait la table du fond, dans le coin, il comprit qu'elle l'avait tout de suite vu mais qu'elle avait préféré attendre qu'il la trouve tout seul.

Brognola s'assit et lui tendit la main, mais Amherst se contenta de lui lancer un regard noir.

— C'est comme vous voulez. Merci en tout cas d'avoir accepté de me rencontrer.

— Je n'ai pas encore accepté de prolonger notre entretien.

— Vous changerez d'avis quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire.

— Je ne voudrais pas paraître trop méfiante, mais pourriez-vous me présenter des papiers d'identité officiels, monsieur Brognola ?

Ce dernier ne put s'empêcher de sourire en sortant le badge du ministère de la Justice qu'il posa sur la table.

— Blisko m'avait bien dit que vous étiez à la hauteur.

— Ministère de la Justice..., fit Amherst en inspectant le badge. Impressionnant. Washington m'étonnera toujours, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Brognola fut tenté de lui rappeler qu'il était son supérieur hiérarchique et qu'il pouvait exiger sa coopération, mais il songea qu'on lui avait déjà fait assez de tort comme ça. Bolan lui avait dit qu'elle était un flic hors pair et une chic fille.

Amherst croisa les bras sur la table et se pencha en avant pour ne pas avoir à crier.

— J'imagine que vous voulez que j'obéisse au doigt et à l'œil, fit-elle, que je fasse preuve de respect.

— Je me suis habitué depuis longtemps à ce qu'on me manque de respect, répondit Brognola avec un sourire. Mais cette mission m'est aussi importante qu'elle l'est à Blisko.

— Vous n'êtes pas venu pour me sanctionner ?

— Non.

— Bon, alors de quoi s'agit-il ? Vous disiez que c'était important. Je suis fatiguée et je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes.

— Pour commencer, je vais faire preuve de bonne volonté en vous informant que non seulement je travaille pour le ministère de la Justice, mais que j'en suis le patron. Je réponds à des gens extrêmement importants et puissants.

— Vous essayez de m'intimider ?

— J'essaye de vous secouer, répondit le grand fédéral. Ce n'est pas un jeu, ma petite. Les gens qui inondent le marché avec leur drogue sont les boss de ceux que vous avez enfermés. Et ils n'hésiteraient pas une seule seconde à mettre une balle entre vos beaux yeux bruns. Alors ouvrez grand vos oreilles. J'ai besoin de votre aide et vous allez me la donner, sinon je vous jette derrière les barreaux. C'est d'accord ?

— En somme, je n'ai pas à me demander si ça me plaît, il faut que j'agisse, c'est ça ?

— C'est ça.

— Et comment est-ce que je peux être sûre que vous n'êtes pas encore un vautour à la recherche d'un bouc émissaire ?

— Vous ne pouvez avoir aucune garantie. Mais vous ne pensez pas que votre situation ne pourrait pas être pire ? Je suis ici pour l'améliorer. Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est bon, je marche, répondit Amherst sans réfléchir plus longtemps.

— Bien, fit Brognola.

Il sortit deux photos de sa poche et les tendit à Amherst.

— Vous reconnaissez ces hommes ?

— Oui, répondit-elle aussitôt, ce sont les deux malfrats que j'ai mis à l'ombre. Blisko m'a dit qu'il fallait trouver tous les chefs d'accusation possibles et imaginables pour qu'ils ne puissent pas sortir de prison.

— Il a raison. Le plus gros, là, s'appelle Maki Santoso. C'est une brute et un lâche, recherché par la police de Jakarta. Pour trafic et meurtre. C'est un Indonésien. Vous savez ce qu'on risque quand on deal dans le Triangle d'Or.

La femme policier hochait lentement la tête.

— Une balle dans la cervelle. L'autre s'appelle Shihab Hamzah, terroriste musulman, membre du Jihad Islamique. Vous avez entendu parler d'eux ?

— Un peu, je crois savoir au moins que les gens du Jihad Islamique sont une bande de sacrés emmerdeurs.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Il ne faut pas s'étonner si un tel groupe terroriste peut agir impunément en Indonésie, le pays possède la plus grosse concentration de fondamentalistes musulmans au monde. Le gouvernement est corrompu et les frontières maritimes sont de vraies passoires. Vous voyez donc à qui nous avons affaire.

— Et quel rôle puis-je jouer dans tout ça ?

— Ça me fait de la peine de devoir vous le dire, mais on avait besoin de faire tomber une tête et, vu les circonstances, vous étiez la candidate idéale.

— Pourquoi ?

— Vous aviez des soupçons à l'égard de vos supérieurs et vous ne faisiez rien pour le cacher. Pas même aux intéressés. Il était normal qu'ils vous aient dans le collimateur, quand ils se sont rendu compte que vous étiez retournée sur le yacht de Montavo pour arrêter Santoso et Hamzah. Et, à propos, personne ne croit à votre histoire.

Amherst poussa un soupir.

— C'était bien mon impression, fit-elle en levant les yeux au ciel.

— Mais il ne faut pas vous inquiéter, toute l'affaire a été planifiée.

Tout devait se dérouler de cette façon et c'est pour ça que Blisko vous a donné ces instructions.

Amherst se gratta la gorge.

— J'imagine qu'il vous est impossible de me dire pour qui ce type travaille exactement.

— Non, je ne peux pas. Contentons-nous de dire pour le moment qu'il se bat du bon côté... et moi aussi. Nous avons besoin que vous vous fassiez mettre à pied pour que vous nous aidiez à savoir qui entretient des liens ici avec les marchands de drogue du Triangle d'Or.

— De quoi me parlez-vous exactement ?

— Écoutez, ce n'est pas par accident si vous êtes tombée sur ces deux types à bord du bateau. Nous étions convaincus depuis longtemps que cette affaire était bien plus grave qu'une simple histoire de contrebande de drogue. L'importance des livraisons et la qualité de la marchandise ne laissaient aucun doute là-dessus.

— On dirait que ça devient intéressant.

— Exact. Il semblerait que quelqu'un veuille inonder le marché américain d'héroïne comme jamais auparavant.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Il faudrait infiltrer les réseaux pour savoir précisément d'où vient le danger.

— Vous pensez monter une équipe ?

— Oui, fit Brognola. Vous et moi.

Amherst écarquilla les yeux, elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous êtes cinglé, je suis un flic mis à pied et vous, euh...

— Quoi ? Je suis trop vieux ?

Brognola ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Écoutez, mon enfant, dit-il, vous n'étiez pas encore née que je cassais la gueule aux petits voyous dans la rue. Il y a de très nombreuses années que je suis flic, et beaucoup de flics ont travaillé sous mes ordres. Alors accordez-moi le bénéfice du doute, d'accord ?

— Désolée, répondit-elle. Mais nos chances ne paraissent pas énormes.

— Non, mais elles sont réelles. Alors finissons-en avec les mondanités. Vous êtes de la partie ?

— Euh... Oui.

— Par où commence-t-on ?

Nesto Lareza observa Amherst qui quittait le bar en compagnie de cet inconnu à l'allure élégante. Ils montèrent dans son SUV et Amherst, qui était au volant, se dirigea vers Pacific Avenue. Lareza songea qu'elle devait rentrer chez elle. Puis il changea d'avis.

Il n'arrivait pas à croire ce que le shérif lui avait dit : le capitaine Amherst aurait été impliqué avec le tueur anonyme qui avait flingué tout un tas d'ordures et de criminels cette dernière semaine à L.A.

Non pas que la mort de tous ces pourris lui ait fait de la peine. C'était les accusations de ses supérieurs à l'encontre d'Amherst qui l'inquiétaient. Il n'arrivait pas à en croire ses oreilles quand on lui parlait d'arrestations arbitraires, de rétention de preuves et de complicité avec la personne responsable des violences entre gangs à Ladera Heights et Culver City. Mais, maintenant qu'il la voyait agir aussi subrepticement, il commençait à se poser des questions. Ses doutes l'exaspéraient lui-même. Il connaissait cette nana depuis des années, et il n'avait jamais rencontré de meilleur officier de police. Il avait du mal à s'imaginer qu'elle se mettrait à jouer un petit jeu avec les agents fédéraux sans en parler au shérif. Et il était convaincu qu'elle n'avait rien à voir avec la drogue. Il ne pourrait jamais avaler un mensonge pareil.

Il devait se passer quelque chose d'autre, et Lareza avait décidé d'élucider ce mystère. En tout cas, il surveillerait Amherst, prêt à intervenir si elle rencontrait le moindre ennui. La jeune femme avait toujours eu de l'instinct et elle n'aurait pas accepté d'emmener cet inconnu dans sa voiture si elle avait eu le moindre soupçon.

Lareza n'avait jamais osé reconnaître la vraie nature de ses sentiments pour Amherst. Et, de toute manière, il craignait trop d'être rejeté pour lui avouer ce qu'il ressentait. Il avait déjà essayé dans le passé d'être un peu plus qu'un ami, mais sans succès.

Amherst ne tourna pas au carrefour et continua vers le nord. Elle ne rentrait donc pas chez elle. Mais où se rendait-elle donc ? Ils continuèrent sur Wiltshire Boulevard, en direction de Lincoln. Peut-être ramenait-elle cet homme à l'aéroport.

Il quitta la route des yeux pour ouvrir son portable et composer le numéro du quartier général de la police de Los Angeles. Au bout de quelques secondes il entendit la Voix de son patron.

— Shérif, Lareza à l'appareil. J'ai décidé de filer le capitaine Amherst pour voir si vos soupçons étaient justifiés. Et je commence à penser que vous aviez raison. Elle a retrouvé un type en costume à dix mille dollars qui m'a tout l'air d'un agent fédéral un peu trop bien sapé. Et maintenant, ils vont Dieu sait où. Est-ce que vous voulez que je continue à la suivre ?

— Et comment ! s'exclama le shérif. Ne la quittez pas des yeux. J'enverrai quelqu'un pour vous relever d'ici une heure ou deux quand vous connaîtrez leur destination.

— Je continue à avoir des doutes, shérif.

— Je sais que c'était votre copine, Lareza. Mais je ne suis pas sûr qu'on puisse lui faire confiance. Vous, vous savez ce qu'est le devoir, et le dévouement. Et ça, c'est formidable, je voudrais qu'il y ait plus de flics comme vous.

— Merci, shérif.

— Continuez à la surveiller, Lareza. Ne vous découragez pas.

— À vos ordres, shérif.

Lareza raccrocha. Il avait comme un goût amer dans la bouche. Ce qu'il faisait ne lui plaisait pas et il était tenté de se manifester à Amherst ou de laisser tomber sa filature. Puis il se ressaisit, il fallait rester fort jusqu'à ce qu'il découvre la vérité. Il n'arrivait pas à croire qu'elle était coupable. Il prouverait le contraire. Il s'en fit la promesse.

CHAPITRE X

Bolan observa la jetée à travers ses jumelles. Il voyait clairement sa première cible. Le hangar paraissait petit à côté des bâtiments environnants. Aucune activité à l'extérieur. Tout devait se passer à l'intérieur.

Bolan était là cette nuit pour une seule chose : détruire.

Les informations de Tan sur le Dragon avaient fait croître sa colère. Cet homme était une sorte de *capo di tutti capi* asiatique, chapeautant le commerce de la drogue dans le Triangle d'Or. Et toute cette marchandise allait droit en Amérique. Il était grand temps d'y mettre fin.

Bolan actionna le micro rattaché à sa ceinture et positionné à hauteur de sa gorge.

— Jack ? Quelle est la situation ?

— Tout est calme, répondit Grimaldi.

Il était posté dans une voiture de location de l'autre côté de la grande avenue destinée à la circulation des poids lourds dans cette zone industrielle. Le pilote pouvait ainsi surveiller l'objectif et prêter main-forte à Bolan si nécessaire.

— Rien ne bouge ?

— Sauf les rats. Mais je te passe le détail, plaisanta Grimaldi.

— Merci. J'espère que les renseignements de Gadgets donneront quelque chose, parce que je ne peux malheureusement pas croire totalement ce que me raconte Tan.

— Et pourquoi donc ?

— Il nous a menti, Jack. Quand j'ai évoqué la possibilité que certaines drogues viennent d'ailleurs, il n'a même pas voulu envisager cette possibilité. En prétendant que cela serait une concurrence intolérable pour le Dragon. Or, nous savons que de la marchandise en provenance du Pakistan, de l'Afghanistan et de dizaines d'autres pays, transite par ici.

— Je vois, répondit Grimaldi. Et n'importe quel agent des Stups qui se respecte serait au courant d'une telle situation.

— Exactement. Je ne pense pas que Tan soit stupide, alors pourquoi mentir à ce sujet ?

— Peut-être que c'est une histoire de concurrence entre les Agences ?

— Peut-être. En attendant, nous lui en dirons le minimum sur nos opérations, jusqu'à ce que j'en sache plus sur lui.

— Compris.

— Et maintenant, c'est le moment de passer à Faction.

— Je te reçois fort et clair.

Bolan éteignit la radio, consulta sa montre et sortit un long tube d'une des poches extérieures de sa combinaison noire. Il déplia le tube pour le rallonger, il faisait maintenant deux fois sa taille initiale. Le point rouge d'un rayon laser apparut et Bolan le pointa vers le toit du hangar, puis il frappa du plat de la main sur le tube. Une flèche de métal décrivit une courbe élégante dans l'air et alla se planter dans le toit, traînant derrière elle un long filin d'acier. Bolan, l'ayant fixé de son côté, se balança bientôt le long de cette liane artificielle pour atterrir sans bruit sur le hangar. Il ralluma la radio et murmura : « J'y suis ! »

Ce serait là son dernier message avant qu'il ne demande à être évacué. Il ne voulait pas que Grimaldi soit trop près du théâtre des opérations cette fois. Il savait que le pilote serait parfaitement capable de se débrouiller, mais lui-même avait besoin d'une possibilité de battre en retraite si la situation devenait intenable.

L'Exécuteur inspecta son Brigadier et son MP5 avant de soulever la trappe sur le toit. Comme il le pensait, elle était verrouillée, mais, en quelques secondes, son passe électronique vint à bout de la serrure. Bolan attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Il voulait pour l'instant se contenter d'une reconnaissance, il ne pouvait pas être certain des renseignements dont il disposait. Et il n'avait pas l'intention de s'attirer l'hostilité de la population locale en commettant une erreur ou, pire, en tuant des innocents.

Quand sa vue lui permit enfin de percer l'obscurité, il descendit silencieusement un escalier métallique, le dos appuyé contre le mur et l'arme au poing.

Il arriva en bas de l'escalier fermé par une porte. Il tourna la poignée, elle s'ouvrit sans poser de problème. Il la poussa de quelques centimètres pour s'assurer qu'elle ne se mettrait pas à grincer.

Il se glissa à travers l'entrebâillement de la porte et la laissa se refermer derrière lui avec un bruit métallique à peine audible. Il s'accroupit pour observer l'endroit. Le hangar était mal éclairé. Il essaya avant tout de repérer tous les coins dans lesquels il pourrait

tomber dans une embuscade, puis il étudia les divers axes pour battre en retraite. Le ronronnement d'une machine étouffait tous les sons, pour le grand soulagement de Bolan.

Il se releva et avança le long de boîtes en carton empilées les unes sur les autres, se faufilant dans les allées sans voir ni entendre personne. Il arriva enfin devant une ouverture très large et sans porte, découvrit les machines devant lui : une chaîne d'emballage. Visiblement, on empilait ensuite les boîtes à l'arrière du hangar.

L'Exécuteur s'avança prudemment. Il avait parcouru quelques mètres, quand il sentit une présence humaine sur sa gauche. Un Indonésien était assis sur un tabouret au bout du long alignement des machines et, avec son pied, appuyait en rythme sur une sorte de pompe. De temps à autre, il se penchait sur le côté et inspectait les boîtes qui défilaient sur le tapis roulant.

Bolan l'observa quelques minutes, jusqu'à ce qu'il voie apparaître un autre individu monté sur un lève-palettes qui se plaça derrière une pile de boîtes et les souleva avec la fourche de son engin et la glissa au-dessus de la palette précédente. Puis il fit demi-tour et disparut. À première vue, tout paraissait parfaitement en ordre. C'était ce qui éveillait la méfiance du Guerrier. Tout était un peu trop propre et net.

L'Exécuteur resta caché, il rentra son pistolet dans son holster et passa en revue les possibilités qui s'offraient à lui. Certains employés du hangar devaient ne pas se rendre compte qu'ils participaient à une opération de camouflage. Bolan n'arrivait pas à en croire ses yeux. S'il n'avait pas de preuve absolue qu'on était là devant une façade servant à dissimuler les opérations du Dragon d'Or, il n'y aurait pas pensé une seconde. Il comprenait maintenant pourquoi les hommes de Tan avaient échoué. On avait fourni à Tan de fausses informations.

Ce moment de réflexion faillit lui coûter la vie. L'Exécuteur n'avait pas entendu venir son assaillant, et son sixième sens le prévint in extremis. Il roula sur le côté pour éviter un fil de fer tranchant comme une lame de rasoir qui, sans cela, lui aurait tranché la tête. Il lança les deux pieds en avant et atteignit son agresseur aux jambes. Il l'avait à peine entrevu mais c'était assez pour en prendre la mesure.

L'homme était trapu, musclé, entièrement vêtu de noir, à l'exception des bandes rouge et or autour de ses poignets, de ses chevilles et de sa taille. Son front était ceint d'une corde multicolore qui contrastait violemment avec le masque noir dissimulant son visage. Le tueur n'avait pas émis le moindre son quand Bolan lui avait donné un coup de talon dans le genou avec ses rangers.

Le Guerrier en profita pour se relever. Son adversaire lança un coup de poing, mais l'Exécuteur le bloqua avec l'avant-bras et contre-attaqua, l'atteignant en pleine poitrine. Il enchaîna immédiatement

avec un balayage. L'homme fit un bond pour y échapper et retomba sur Bolan. Mais celui-ci roula sur le côté et retrouva son équilibre.

Quand son agresseur fou de rage se rua vers lui, le Guerrier était prêt. Il esquiva, mais faillit perdre l'équilibre comme il bloquait un coup de coude avec la paume de sa main. Il lâcha alors un uppercut qui prit son adversaire par surprise. Les pieds du pourri quittèrent le sol et il alla s'écraser contre une pile de cartons. Il glissa à terre et secoua la tête pour recouvrer ses esprits. Mais Bolan ne lui laissa pas le temps de se remettre. Il sortit le Brigadier 96 de son holster et le pointa vers l'inconnu.

Au moment où il croyait la partie gagnée, il sentit qu'on le saisissait à la gorge. Un bras puissant coupait l'arrivée d'oxygène à son cerveau, tandis qu'une main saisissait son arme. Bolan connaissait ce mouvement pour l'avoir lui-même exécuté de nombreuses fois. Il savait aussi qu'il avait moins d'une seconde avant de sombrer dans un trou noir. Il s'accroupit à moitié, poussa sur ses jambes, fit un bond en l'air et partit en arrière. Puis il se laissa tomber à genoux et se plia. Dans le mouvement, son agresseur passa par-dessus sa tête et atterrit devant lui, les bras en croix.

L'Exécuteur prit son pistolet à deux mains et appuya sur la détente. La première balle atteignit le deuxième assaillant juste en dessous du cou, heurta la colonne vertébrale et remonta jusque dans le cerveau. Le premier agresseur s'était tout juste remis sur pied. Bolan lui envoya deux balles dans la poitrine.

« Au temps pour la petite reconnaissance sans violence que j'avais prévu de faire », songea-t-il.

Jack Grimaldi était assis au volant de la voiture de location et observait distraitemment le hangar.

Il repensait à Sonny Tan. Tout comme Bolan, il avait appris à se faire rapidement une idée des gens qu'il avait en face de lui, pourtant il n'arrivait toujours pas à croire que l'agent infiltré avait essayé de les tromper. Il lui semblait au contraire qu'il avait fait preuve de bonne volonté. Mais il savait que Bolan s'en tiendrait à ce que lui dictait son instinct.

Le pilote était épuisé, il avait les paupières lourdes, mais il luttait contre la tentation du sommeil. Bolan comptait sur lui, il ne l'avait jamais déçu et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait commencer. Il regarda la radio, songea à l'allumer mais renonça très rapidement à cette idée. Il fallait rester concentré, et il n'arrivait pas à savoir pourquoi il était aussi nerveux. Sans doute parce qu'il était resté enfermé trop longtemps. Il aurait aimé se dégourdir les jambes,

profiter du calme de la nuit. En réalité, il aurait bien mérité des vacances.

Soudain, son regard prit en chasse une demi-douzaine de silhouettes se détachant contre le mur du bâtiment de l'autre côté de la route. Ils étaient vêtus de noir, comme des ninjas, mais leurs mouvements étaient différents. Même à cette distance, le pilote voyait qu'ils étaient équipés de SMG. Il attendit qu'ils aient traversé la route avant d'agir.

Il démarra et attendit que son véhicule ne soit plus qu'à une vingtaine de mètres du bâtiment avant d'allumer les phares. Les hommes furent visiblement surpris, ils n'avaient pas prêté attention au bruit du moteur. Grimaldi ne ralentit pas. Il tourna le volant à droite puis à gauche, accrocha deux des hommes en noir et les écrasa contre la tôle ondulée du hangar. Puis il saisit son SIG Sauer P-239, et sortit de la voiture sans prendre la peine d'arrêter le moteur ou de refermer la portière. Il partit en courant jusqu'au coin du bâtiment, jeta un coup d'œil de l'autre côté et aperçut trois hommes qui entraient tandis qu'un quatrième faisait le guet.

Grimaldi releva son revolver, et appuya deux fois sur la détente. La première balle rata sa cible, mais la deuxième atteignit le tueur en pleine tête, éparpillant des bouts de cervelle sur le trottoir. Grimaldi serra les dents, hocha la tête puis alluma sa radio.

— Attention, sergent, murmura-t-il, on a de la compagnie !

Mais seul le silence lui répondit.

Au moment où il recevait le message de Grimaldi, l'Exécuteur était beaucoup trop occupé.

Un autre des tueurs vêtus de noir était sorti de nulle part et avait essayé de lui arracher son pistolet. Il reçut une balle à bout portant en plein visage, pour tout paiement de ses efforts. Bolan entendit un hurlement et releva la tête juste à temps pour en voir un autre sauter depuis le sommet d'une pile de boîtes. Le Guerrier n'avait d'autre choix pour le moment que de rouler sur le côté, étonné par la violence de cette attaque.

Bolan pointa le pistolet vers ce dernier agresseur, mais il le manqua car un autre homme en noir était parvenu à lui donner un coup de pied dans la main, lui faisant lâcher son arme. Le même essaya alors de faire une clef d'étranglement à l'Exécuteur, mais reçut un coup de poignard en pleine poitrine. L'Exécuteur avait pu sortir la lame de sa gaine avant que son adversaire n'ait le temps de réagir.

Bolan attendait l'attaque suivante. L'adversaire l'approcha avec prudence. Bolan sentit que ses affaires se compliquaient. Trois autres

hommes étaient venus le rejoindre. Bolan se retrouvait face à quatre assassins entraînés au combat. Ils ressemblaient à des ninjas mais leurs mouvements n'avaient rien à voir. Bolan avait déjà affronté des experts en arts martiaux japonais, le style de ces hommes était très différent.

L'un d'eux poussa un cri inintelligible.

— Tu penses pouvoir me tuer par des paroles ? lui demanda Bolan en ricanant.

L'homme cria de nouveau dans le langage universel de la rage, et ses trois complices se lancèrent à l'assaut. Bolan bloqua les deux premières droites, mais un coup de pied à la tempe le fit tituber. Il sentit la douleur jusqu'à la base du cou et vit des étoiles danser devant lui. Il leva les mains en l'air en croisant les poignets pour bloquer encore un direct qui aurait mis fin au combat s'il l'avait atteint.

Deux d'entre les tueurs parvinrent à le contourner et à lui saisir les bras, il sentit alors un coup violent en plein ventre, puis un autre. Il n'avait plus d'air dans les poumons, sa poitrine brûlait et il vit de nouveau des étoiles. Le monde lui apparut comme le négatif d'une photo et il eut l'impression d'être submergé par l'obscurité.

Il attendit le coup de grâce et la mort, elle ne vint pas. Il s'efforçait de rester debout, mais il avait un mal fou à trouver son équilibre. Il tenta de se libérer des bras qui le retenaient, en vain.

Il espérait encore se sortir de sa situation calamiteuse, quand il sentit comme une piqure d'insecte sur la nuque.

Les muscles de son visage se contractèrent. Était-il en train de sourire ? Peut-être, puisqu'il lui semblait entendre la voix de Grimaldi. Enfin une bonne chose. Il savait que son ami serait venu à la rescousse. Mais sa joie fut de courte durée. C'était impossible. Il entendait maintenant la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz et le rire tonitruant d'Aaron Kurtzman.

Mack Bolan sentit ses pieds traîner par terre, il était incapable de contrôler les mouvements de son corps. Son cerveau voulait résister, mais il n'avait plus de réflexes. Puis il éprouva une telle euphorie qu'il comprit enfin qu'on l'avait drogué.

Même les embruns et les rugissements d'un bateau à moteur ne parvinrent pas à le réveiller.

CHAPITRE XI

Brognola et Amherst se rendirent compte à peu près en même temps qu'ils étaient suivis, mais Amherst fut la première à en faire part à son compagnon.

— C'était ce qui me semblait, à moi aussi, répondit Brognola.

— C'est vous l'officier supérieur ici, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?

— Ça dépend. Où est-ce que vous nous emmenez ?

— Chez ce type que je connais, un indic. Il jouait un rôle important dans le trafic de drogue au profit des gangs. Maintenant c'est fini, mais il sait encore pas mal de choses et il est prêt à livrer des informations.

— Contre monnaie sonnante et trébuchante ? demanda Brognola en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Pas du tout. Ses connaissances lui servent d'assurance tous risques. Il se tait sur certaines opérations, et, en échange, il bénéficie de la protection des gros bras.

— De la mafia, vous voulez dire ?

— Exactement, répondit Amherst en faisant claquer sa langue. Tout le monde bénéficie directement ou indirectement du marché de l'héroïne à Los Angeles, même certains juges et politiciens touchent leur part. Le problème, ce n'est pas de savoir qui est dans le coup, mais de trouver quelqu'un qui est prêt à leur barrer la route. Ils disposent d'un pouvoir et d'une influence bien supérieurs aux autres criminels. Vous ne pouvez même pas imaginer.

« Je suis sûr que si », songea Brognola. Mais il se contenta de répondre :

— Je suis justement venu remédier à cette situation.

Elle se tourna vers lui et ne put s'empêcher de rire.

— Vous allez vous attaquer à tout Los Angeles ?

— S'il le faut.

— Bon, c'est pas tout ça, mais on est presque arrivés. Il vous

faudrait envisager un certain nombre d'options.

— D'abord..., commença Brognola, mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase.

Un déluge de bris de verre s'abattit sur le SUV, suivi par un bruit sec et un sifflement. La voiture s'emplit immédiatement de fumée. Des gaz lacrymogènes ! On avait tiré à travers une des vitres arrière. Brognola luttait de toutes ses forces pour ne pas succomber aux effets du gaz toxique. Le numéro Un du *Justice Department* essaya de baisser ses vitres blindées, en vain. Amherst les avait peut-être verrouillées par accident.

Pendant ce temps, la jeune femme essayait de contrôler le véhicule. Impossible. Elle ralentit pour pouvoir quitter la route, le véhicule heurta un trottoir, traversa une pelouse privée en écrasant des jouets d'enfant, avant de s'arrêter contre un poteau téléphonique.

Les deux occupants sortirent immédiatement. Brognola sentait ses yeux brûler, il avait du mal à respirer, mais il eut la présence d'esprit de sortir son revolver. Il chercha Amherst du regard, craignant de la confondre avec un ennemi, mais il ne pouvait rien voir, ses yeux étaient embués de larmes. Il résista à la tentation de les frotter, ce qui aurait aggravé encore son état. Il lui fallait du temps et de l'air frais.

Il entendit d'abord un crissement de pneus sur la chaussée. Il se réfugia derrière un tronc d'arbre et cligna des yeux pour recouvrer la vue. Des portières de voiture s'ouvrirent, suivies de détonations d'armes automatiques. Il ne voyait pas l'ennemi, mais il entendit que quelqu'un ripostait. Ce qui l'intriguait, c'était la direction d'où venaient ces coups de feu. Il aurait pensé qu'Amherst aurait été la seule à tirer, mais il s'agissait maintenant de deux armes différentes.

Finalement, il recouvra sa vision, même si le tableau était encore très flou. Amherst s'était barricadée à l'avant du SUV, à proximité de Brognola, elle était à genoux et tenait son pistolet à deux mains. Le véhicule qui les avait suivis était juste derrière le SUV et un Latino musclé avait pris position derrière. Les ennemis, eux, étaient arrivés dans une camionnette. Brognola en dénombra six, tous vêtus de pantalons camouflage et de T-shirts noirs. Ils étaient équipés de masques à gaz. Ils n'étaient pas noirs, mais avaient la peau mate, il en déduisit que c'était probablement des Hispaniques ou des Arabes.

Le SMG cracha des flammes et Brognola voyait maintenant assez clairement pour pouvoir riposter. Il craignait toutefois d'atteindre des passants innocents. Il brandit son revolver à deux mains, appuya sur la détente en orientant l'arme vers un des tueurs à découvert. Il l'atteignit en pleine poitrine et une brume rougeâtre attesta de sa qualité de tireur d'élite. La deuxième balle traversa la gorge du pourri et le projeta contre la camionnette.

Brognola recherchait une autre cible, mais les tueurs avaient pris conscience du danger et s'étaient mis à couvert. Le grand fédéral découvrit alors que l'homme qui les filait précédemment était en fait un allié et n'appartenait pas à la troupe des tueurs. Il fut encore plus étonné quand l'intéressé quitta sa position protégée et vint vers lui en courant. Les balles soulevaient des mottes de terre sur ses talons. Il arriva un peu essoufflé, mais indemne.

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous dire que je suis de votre côté, expliqua-t-il.

— C'est ce que je viens de comprendre, répliqua Brognola en haussant les sourcils.

Il jeta un coup d'œil vers l'ennemi mais baissa immédiatement la tête, quand il faillit se faire décapiter par une nouvelle volée de plomb.

— Pourquoi est-ce que vous nous suiviez ? demanda-t-il.

— J'avais des ordres.

— De qui ?

— Du shérif du comté de Los Angeles. Écoutez, si on en reparlait plus tard ?

— Pas de problème, répondit Brognola sans pouvoir réprimer un sourire.

Son compagnon était beaucoup plus jeune que lui, il devait avoir approximativement le même âge qu'Amherst. Il était très brun avec des traits taillés à la hache. Peut-être était-ce son intuition de flic, mais Brognola eut immédiatement envie de lui faire confiance.

— Comment vous appelez-vous ?

— Nesto Lareza et vous ?

— Hal.

— Vous êtes un agent fédéral ?

Brognola hocha la tête.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu à votre costume, c'est toujours à ça que ça se remarque, fit l'autre avec un sourire en coin.

— Formidable ! Et vous avez une idée de la meilleure façon de se sortir de notre situation.

— Les renforts ne vont pas tarder, j'ai fait passer un message radio dès que je les ai vus se mettre à côté de votre voiture.

— Ils ont envoyé des gaz lacrymogènes par la vitre arrière ?

— Exact, je suis désolé, mais quand je me suis rendu compte de ce qui se passait, il était trop tard pour faire quoi que ce soit.

Ils entendirent alors une rafale de mitraillette et un cri qui s'échappait de l'endroit où Amherst était postée. Elle venait d'être touchée, impossible de s'y tromper. Brognola jeta un regard vers Lareza puis quitta sa planque pour ouvrir un feu nourri sur l'ennemi, tout en se précipitant vers l'arrière du SUV. Lareza le suivit immédiatement et ils arrivèrent auprès d'Amherst. Elle était appuyée contre le pare-chocs et son avant-bras saignait abondamment.

— Juste une égratignure, leur dit-elle en serrant les dents.

Lareza plonge la main dans sa poche et en ressortit un bandana rouge. Il en entoura immédiatement le bras d'Amherst et fit un nœud serré.

— Ça devrait arrêter le saignement, dit-il. Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On va devoir attendre les renforts encore longtemps ? demanda Brognola.

Les hurlements de sirènes de police répondirent à sa question. Il suffisait de contenir les assauts de leurs agresseurs encore une ou deux minutes. Compte tenu de leur puissance de feu, ils savaient que ces minutes s'écouleraient comme des heures. Il fallait d'abord retourner sous le couvert des arbres. Brognola le suggéra à Lareza qui accepta immédiatement, jusqu'à ce que le grand fédéral ajoute que le jeune flic devait partir en premier en emmenant Amherst.

— Pas question, rétorqua Lareza, on y va tous ensemble ou pas du tout.

— Écoutez, fit Brognola, nous n'avons pas beaucoup de temps, c'est moi le plus gradé et c'est moi qui donne les ordres, compris ?

Lareza se mordilla la lèvre inférieure, puis répondit :

— Cinq sur cinq !

Lareza et Amherst comptèrent jusqu'à trois et partirent se mettre à couvert. Leur mouvement fut accueilli par une volée de balles que Brognola stoppa par une riposte immédiate. Le Fédéral atteignit un deuxième assaillant, par chance cette fois. Une des balles de 45 ricocha sur la camionnette et entra dans l'œil du tueur qui s'écroula dans une explosion de sang.

Les unités de la police s'étaient présentées au coin de la rue et se dirigeaient vers la camionnette. Les hors-la-loi cessèrent de faire feu et se ruèrent dans leur véhicule. Ils prirent la fuite dans des grincements de pneus. Amherst, Brognola et Lareza quittèrent leurs abris pour faire pleuvoir un déluge de balles sur les fuyards. La camionnette fit un écart sur la gauche, puis sur la droite, et les roues finirent par heurter le trottoir, la force du choc renversa le véhicule sur le côté. Brognola sortit le chargeur de son Colt et le remplaça par un autre, puis tira

sans relâche sur le réservoir jusqu'à ce que ses efforts soient récompensés par une explosion d'hydrocarbures. Des flammes s'élevèrent accompagnées d'une épaisse fumée noire.

Les voitures de police s'arrêtèrent dans un crissement de freins et une armée de policiers apparut. Ils encerclèrent Brognola, Amherst et Lareza et leur ordonnèrent en hurlant de lâcher leurs armes. Brognola s'exécuta et fit signe à ses camarades de l'imiter. Ils auraient largement le temps de s'expliquer le moment venu.

D'abord il avait certaines questions à régler avec le shérif du comté de Los Angeles.

CHAPITRE XII

L'Exécuteur avait déjà été drogué, mais jamais avec une substance aussi puissante que celle que lui avaient injectés les pourris. Il avait l'impression que des aiguilles chauffées à blanc lui transperçaient la peau sur tout le corps et lui crevaient les yeux. La douleur partait de la tête et se prolongeait jusqu'au bout de chaque doigt. C'était comme si on lui avait déversé de l'essence dans la bouche. Les muscles de ses bras et de ses jambes brûlaient comme s'il avait soulevé de la fonte pendant des heures. Il n'y avait pas un centimètre de son corps qui ne lui infligeait une douleur atroce.

— Il se réveille, Maître ! fit une voix douce, presque mélancolique.

L'inconnu parlait normalement, mais ses paroles résonnaient dans la tête de Bolan comme s'il hurlait.

Le Guerrier ne savait pas qui avait parlé, ni à qui il s'était adressé. Avait-il vraiment dit « Maître » ?

Quand Bolan se réveilla pour la deuxième fois, il lui sembla qu'il avait les idées plus claires, et que la douleur était moins intense. Il sentit qu'il était assis sur une chaise de métal rivée au sol et il avait les mains attachées dans le dos. Il remua les doigts pour faire circuler le sang, mais ses avant-bras engourdis et ses poignets restaient endoloris.

Il releva légèrement la tête et distingua des ombres qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Sa vue demeurait trouble et il n'arrivait pas à savoir si c'était à cause des drogues qu'il avait ingurgitées ou de l'obscurité. Il se rendait compte en tout cas qu'on avait étudié de près sa façon de faire et qu'on en était venu à la conclusion que la seule façon de le prendre vivant était de le droguer. Était-ce là l'œuvre du Dragon d'Or ? Si c'était le cas, pourquoi vouloir le prendre vivant ?

Bolan se mit à réfléchir à un moyen d'évasion. Il savait que c'était son devoir en tant que soldat et l'heure de l'action avait sonné.

Il fit une lente gymnastique mentale pour recouvrer sa lucidité et se faire une idée de son environnement. Il ferma les yeux, respira lentement. En même temps, il s'efforça d'écouter pour repérer une présence dans la pièce. Au bout de quelques minutes, il eut la certitude d'être seul et il ouvrit les yeux.

Il essaya de bouger les poignets. Impossible. Ses liens étaient trop serrés. Visiblement, il avait été attaché par un expert. Il avait les jambes tendues et écartées, ce qui rendait tout mouvement impossible. Il essaya de passer en revue les possibilités qui lui restaient et conclut que l'ennemi ne lui en avait pas laissé beaucoup.

Ses sens étaient complètement éveillés quand il entendit une porte qui s'ouvrait. Puis il perçut la voix d'un homme.

— Ah, vous êtes revenu à vous. Dommage que le Maître soit parti, il ne voulait pourtant pas rater ce moment.

Bolan aurait pu répliquer, mais il préféra se taire.

Son geôlier allait peut-être continuer à bavarder pour ne rien dire jusqu'à ce qu'il lui révèle un petit détail dont il pourrait se servir.

— Je vois... Vous êtes du genre peu bavard, fit l'homme. Excellent. Ce n'en sera que plus intéressant pour moi. Et pour le Maître bien sûr. Car nous devons maintenant attendre son retour.

Soudain, des lumières s'allumèrent partout, aveuglant Bolan qui ne s'y attendait pas. Avant qu'il ait pu s'habituer à cet éclat, il sentit une main s'abattre à toute force sur son visage. Sous la violence du coup, il se mordit la joue et crut que ses dents allaient se déchausser. Il sentit immédiatement le goût métallique de son propre sang qui s'écoulait dans sa gorge et au coin de la lèvre.

Il cracha et fusilla son geôlier du regard. Il devait mesurer à peine un mètre soixante. Ses cheveux se dressaient sur sa tête comme des stalagmites. C'était comme si on lui avait collé des mèches sur le crâne. Son teint pâle contrastait avec la couleur de ses yeux et de ses cheveux. Mais sa caractéristique la plus frappante était ce parfum de mort qui se dégageait de toute sa personne. Bolan ne connaissait cette odeur que trop bien, et elle émanait de ce personnage comme un champ énergétique.

— Je m'appelle Jarot Pane. Vous vous demandez sûrement pourquoi je vous ai frappé.

Il contourna son prisonnier et vint se pencher derrière lui. Le Guerrier sentait son souffle contre son oreille.

— C'est pour vous rappeler que c'est moi qui commande ici. Je serai responsable de toutes les horreurs qui vont vous arriver. De même, tous les bienfaits que vous recevrez, tous les moments de soulagement, dépendront entièrement de mon humeur.

L'homme revint se placer en face de Bolan.

— Il en est ainsi, il ne peut pas y avoir d'obscurité sans lumière, ni de bien sans mal.

Bolan ne fit pas attention à ces paroles, il se concentrait sur la

terrible douleur qu'il venait de ressentir dans la main. Quelques secondes s'écoulèrent, un filet de sang ruissela le long de son pouce. Une pointe d'acier acérée sortait du dossier de la chaise et était entrée dans les mains pourtant endurcies de Bolan.

— N'êtes-vous pas d'accord ? demanda Pane.

L'Exécuteur n'offrit qu'un silence indifférent à son tortionnaire.

Pane croisa les bras et sourit, il ressemblait à un squelette blanchi par la lumière du soleil.

— Je vois que vous êtes têtue. Le Maître nous avait prévenus. Très bien, notre euh... enquête n'en sera que plus intéressante.

En entendant sa façon de s'exprimer, Bolan songea que Pane avait sûrement bénéficié d'une éducation d'élite et il s'étonna de ce que le Dragon d'Or prenne pour laquais quelqu'un d'aussi raffiné. La description que lui en avait donnée Sonny Tan lui avait laissé l'impression que le Dragon n'était pas d'un intellect très puissant. Il y avait autre chose.

Cette fois, Bolan vit venir le coup et il eut le temps de tourner la tête pour en atténuer la violence.

Pane gloussa tandis qu'il saisissait les cheveux de Bolan à pleines mains et le tirait vers le haut.

— Vos réflexes sont excellents. Je sens que je vais prendre beaucoup de plaisir à vous interroger. Mais je ne veux pas épuiser immédiatement toutes les possibilités.

Son tortionnaire relâcha Bolan et se retourna, déçu de n'avoir obtenu aucune réaction.

Le Guerrier voulait savoir où on l'avait emmené exactement et quel type de résistance il rencontrerait lorsqu'il tenterait de s'échapper. Mais une chose était certaine : avant la fin de son blitz, l'Exécuteur allait tuer Jarot Pane.

Grimaldi sentit la colère et la peur s'emparer de lui. Il était furieux de ne pas avoir secouru Bolan à temps et craignait le sort que ses ravisseurs lui réservaient. Le fait qu'ils l'avaient emmené plutôt que de le laisser mort sur le carreau lui permettait d'espérer qu'il soit encore en vie. Il n'hésita pas une seconde à informer le Ranch de la situation en passant par le téléphone par satellite.

— Tu as une idée de qui l'a emmené et pourquoi ?

— Vous en savez autant que moi, répondit Grimaldi. Les informations dont disposait Striker étaient celles que vous lui aviez données.

— C'est vrai, commenta Kurtzman.

— Et Tan ? demanda Gadgets. Tū crois qu'il pourrait nous aider ?

— Je crois que Mack ne lui fait pas vraiment confiance et j'ai appris à me fier à son instinct. Mais pour l'instant, je ne vais rien laisser paraître et je vais lui demander son aide. On aura besoin de tout le soutien possible pour sauver Striker, si vous voulez mon avis.

— Je peux demander à Hal de mobiliser une équipe d'ici une heure, si nécessaire, intervint Gadgets.

— Merci, mais vous savez que Mack n'aime pas faire appel à vous à moins que ce ne soit absolument indispensable. Et, le temps qu'ils arrivent ici, il ne sera peut-être plus en vie. Les douze prochaines heures seront critiques. De plus, je ne suis pas sûr que le numéro Un du *Justice Department* puisse se permettre ce genre d'intervention dans la période actuelle.

— C'est bon, répondit l'ami Herman avec un soupir, c'est toi qui décides puisque Striker n'est plus opérationnel et que Hal est à Los Angeles.

— Qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

— Il reprend l'enquête aux côtés d'Amherst.

— Il fait ça lui-même, vraiment ? Très intéressant, répondit Grimaldi, songeur.

— Il semblerait que ce ne soit pas une simple histoire de drogues.

— Je crois que c'est ce que Mack a reniflé depuis le début.

— Hal a commencé à avoir des soupçons quand Striker lui a dit qu'il n'y avait aucun lien entre la drogue et les gangs locaux. Et si les principaux dealers ne savaient même pas que la drogue était distribuée sur leurs territoires, alors, il fallait savoir qui est derrière cette opération. Et pourquoi est-ce que les gangs n'ont pas réagi.

— Je comprends, fit Grimaldi. On dirait qu'il y a quelqu'un d'autre derrière toute cette affaire. Quand Mack a suggéré que le Dragon d'Or n'était peut-être qu'un distributeur, Tan a rejeté cette idée d'un air méprisant en rétorquant qu'un type aussi important ne prendrait pas de tels risques pour des bénéfices aussi médiocres.

— Mais tu penses que ce serait différent si les gains étaient plus alléchants ?

— Exact.

— Supposons que tu aies raison. Comment est-ce que quelqu'un pourrait vouloir inonder le marché avec de la drogue sans se soucier de sa propre marge bénéficiaire ? demanda Kurtzman.

Un long silence lui répondit. Personne n'avait encore la solution de ce mystère. Au mieux, ils pourraient exposer cette théorie à

Brogna et voir ce qu'il en conclurait. Ce fut Grimaldi qui le suggéra, Schwarz et Kurtzman n'eurent pas d'autre choix que d'être d'accord.

— Je vous recontacte dès que j'ai parlé avec Tan.

— Fais bien attention à toi, dit Kurtzman.

— Promis.

Grimaldi coupa la communication et tourna son attention vers la rue. La circulation était devenue plus dense. Une seule artère permettait de sortir de Jakarta, et pour le moment elle était encombrée de camions, de bus et de voitures. Grimaldi mit une demi-heure à se rendre au quartier général de Tan.

C'était un appartement exigu au premier étage d'un immeuble qui en comptait six. À l'intérieur, régnait une odeur de poussière et de renfermé. Des posters de voyage ornaient les murs et deux bureaux occupaient le centre de la pièce. Une indigène gracile observait Grimaldi de ses petits yeux marron. Elle paraissait plutôt innocente mais Grimaldi avait perçu une intelligence mêlée de méfiance qui se dissimulait derrière son regard.

— Vous désirez, monsieur ?

Grimaldi n'arrivait pas à placer son accent.

— Je suis venu voir M. Tan, répondit-il.

— Qui ?

Elle secoua la tête en souriant :

— Je suis désolée, mais...

— C'est bon, fit une voix reconnaissable en l'interrompant.

Grimaldi se retourna pour voir Sonny Tan entrer dans la pièce. Il portait des pantalons blancs, une chemise bleu roi moulante et une veste aux reflets argentés. Grimaldi remarqua aussi la présence discrète d'un pistolet dans un holster sous son aisselle.

— J'ai besoin de vous parler tout de suite, dit Grimaldi.

Tan lui désigna une porte d'un hochement de tête et le pilote le suivit dans une pièce voisine.

Elle était deux fois plus grande que le premier bureau.

Les murs étaient doublés d'acajou, un réfrigérateur et une cuisinière occupaient un coin, et à l'opposé une porte s'ouvrait sur une salle de bains. Une autre partie, meublée de deux lits en métal, faisait office de chambre à coucher. Une télévision et un lecteur de DVD étaient accrochés au mur. Un homme brun dans une chemise à fleurs était allongé sur un des lits, il avait un Glock dans son holster et dormait en ronflant légèrement.

— C'est charmant chez vous, commenta Grimaldi en lançant un

regard de côté vers Tan.

— C'est plutôt Spartiate, mais c'est chez nous, répondit-il en désignant le dormeur.

Tan donna un coup de pied sur la semelle de l'homme qui se réveilla en poussant un grognement.

— Hé, la Belle au Bois Dormant ! Debout ! cria Tan.

Son compagnon se frotta les yeux, s'assit sur le bord de la couchette, puis fit claquer sa langue.

— Pourquoi tu me réveilles ?

Tan désigna Grimaldi d'un geste de la main.

— Voilà le gars dont je t'ai parlé. Jack. Il travaille avec Blisko.

Puis Tan fit volte-face tout d'un coup et demanda à Grimaldi :

— Et où il est, Blisko ?

— Il a été enlevé, répondit Grimaldi. C'est pour ça que je suis ici. J'ai besoin d'aide.

— Quoi ! Qui l'a enlevé ? s'exclama le partenaire de Tan avec un fort accent écossais.

Tan décida alors de faire les présentations :

— C'est mon associé, Félix Tobridge.

— Enchanté, fit Grimaldi avec un hochement de tête.

Puis il expliqua :

— Je ne sais pas, on aurait dit des ninjas. Ils n'avaient pas des têtes de Japonais mais ils étaient certainement habillés à la mode japonaise. Ils portaient des kimonos noirs avec des bandes rouge et or, et ils avaient des cagoules. Ils étaient rapides et très forts, mais, heureusement, ils ne résistaient pas aux balles. Ils ont tendu une embuscade à Blisko. On avait presque l'impression qu'ils l'attendaient. Est-ce que vous savez qui c'est et est-ce que vous connaissez leur façon d'opérer ? Tout ce que vous pourrez me dire me sera utile.

Grimaldi se tut pour reprendre sa respiration.

— Merde ! s'exclama Tobridge. On dirait que c'était des *pechin*.

— Pardon ? demanda Grimaldi.

— Des *pechin*, répéta Tan, confirmant que Grimaldi avait bien entendu. Ils appartiennent à un ordre ancien des samourais Ryukyu d'Okinawa.

— C'est pour cette raison qu'ils s'habillent comme des ninjas, ajouta Tobridge.

— Et où est-ce qu'on peut les trouver ? demanda Grimaldi.

— Ce n'est pas si simple, répondit Tan avec un soupir. On dit

qu'ils travaillent pour le Dragon d'Or. Et à moins de trouver le Dragon, on ne les trouvera pas.

— Peut-être que ce seront eux qui nous trouveront, fit remarquer Tobridge en quittant sa couchette. S'ils vous ont vu et s'ils savent que vous êtes associé à Blisko, ça veut dire que, quand ils en auront fini avec lui, ils se lanceront à votre poursuite et vous tueront.

— Ou du moins, ils essayeront.

Grimaldi songeait que la proposition de Gadgets de faire intervenir une équipe du Ranch était de plus en plus tentante.

— J'ai une idée, dit-il, je me demande s'il n'y aurait pas un moyen de les attirer hors de leur cachette.

Tan sourit.

— Vous pensez qu'on pourrait les attirer à découvert avec un appât, et qu'on pourrait ensuite les suivre jusque dans leur repaire.

— Exactement, et qu'ils nous mèneraient peut-être jusqu'à Blisko et au Dragon d'Or.

— Ça pourrait marcher, commenta Tonbridge en se tournant vers Grimaldi. La question est de savoir comment les attirer. Parce que nous n'avons pas affaire à des imbéciles.

— Il a raison, ajouta Tan. On sait que le Dragon est extrêmement subtil. Vous avez un plan ?

— J'y ai réfléchi, mais pour être honnête, ce genre de truc, c'était plutôt la partie de Bo... euh, Blisko : vous disiez que le Dragon d'Or contrôle tout le marché dans cette ville, c'est bien ça ?

— Absolument.

— Est-ce que vous sauriez comment vous procurer de la came en quantité suffisante ?

— Qu'est-ce que vous appelez une quantité suffisante ?

— Il faut qu'il y en ait assez pour attirer l'attention du Dragon si ça disparaissait.

— Peut-être, répondit Tan avec un haussement d'épaules. Mais pourquoi cela ferait-il sortir les *pechin* de leur repaire ?

— Parce qu'ils n'apprécieront pas qu'on leur prenne ce qui leur appartient.

CHAPITRE XIII

Hal Brognola bouillait d'impatience en attendant devant une porte ornée d'une plaque en cuivre sur laquelle on pouvait lire : Juge Dominic Hanford.

Il mâchait son cigare en arpentant le couloir quand, tout d'un coup, il se dirigea droit vers la porte et entra en trombe. Il vit l'expression de la surprise se dessiner sur le visage du juge qui, à ce moment-là, était entouré de deux hommes en costume sombre. Brognola comprit immédiatement qu'il s'agissait d'agents fédéraux. Puis il reconnut Howard Starkey et Bart Wikert.

Le numéro Un du *Justice Department* ôta son mégot humide de sa bouche et cria :

— Vous deux ! Dehors !

Les trois hommes se levèrent d'un bond, Wikert ouvrit la bouche pour protester mais Brognola ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne sais pas ce que vous foutez là, cria-t-il, on vous avait donné l'ordre de ne pas vous mêler de cette affaire, vous devez être un peu durs d'oreille. Alors foutez-moi le camp !

— Un instant, monsieur Brognola, intervint le juge, nous n'avions pas fini.

— Je vous assure que si, monsieur le juge. Désolé de vous interrompre comme ça, mais le temps manque et je suis hiérarchiquement très supérieur à ces deux-là. Ils n'ont aucune autorité ici.

Le juge n'avait pas vraiment les moyens d'imposer une quelconque autorité avec son mètre soixante, ses quatre-vingt-dix kilos et son visage de vieux bulldog chauve.

Brognola songea qu'il était totalement insignifiant. Mais le petit gros essaya pourtant de s'imposer. Il mit les mains sur les hanches pour dire :

— Et j'imagine que vous, vous bénéficiez d'une autorité légitime, ici ?

— Comme dans l'ensemble des États-Unis, rétorqua Brognola.

Vous ne pouvez pas l'ignorer.

Hanford regarda Brognola quelques instants avant de se tourner vers les deux autres.

— Est-il vrai qu'il vous a ordonné de vous tenir à l'écart de cette affaire ? demanda-t-il.

Un long silence s'ensuivit, puis les deux hommes firent leur sortie sans répondre à la question posée autrement que par leur silence. Brognola referma la porte du bureau derrière eux, s'efforça de recouvrer son calme et de reprendre sa respiration avant de s'exprimer.

— Excusez mes manières un peu brusques, monsieur le juge, mais il s'agit là d'une affaire trop importante pour me permettre d'attendre plus longtemps. Ces deux clowns ont déjà désobéi à mes ordres mettant ainsi en danger la vie d'un autre agent fédéral. Sans parler d'un capitaine de la police locale.

Le juge l'observa quelques instants puis lui désigna un fauteuil en disant :

— La prochaine fois, monsieur Brognola, vous pourriez essayer de frapper avant d'entrer.

— Promis, répondit Brognola. Pour le moment, j'ai besoin de votre aide, monsieur le juge, il me faut l'autorisation de prendre en charge des criminels détenus par une autorité locale.

— Laquelle ?

— Le bureau du shérif.

Brognola exposa au magistrat les événements des dernières quarante-huit heures. Il lui révéla les détails de l'arrestation de Maki Santoso et de Shihab Hamzah.

— Vous êtes très convaincant, Brognola, conclut le juge en sortant un stylo de sa poche pour signer le document que lui demandait son visiteur. Ces deux hommes sont maintenant vos prisonniers, vous avez soixante-douze heures pour prouver leur complicité dans les actions criminelles que vous venez d'évoquer. Sinon vous devrez les rendre à la police de L.A.

Puis, avec un sourire, il ajouta :

— J'espère que vous allez coincer ces salauds.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur le juge.

Hal Brognola se rendit ensuite chez Amherst. Elle lui parut reposée quand elle monta dans la voiture, et ils se dirigèrent vers le centre de détention de Castaic.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle.

— Impeccable.

— Je peux vous demander quelque chose ?

— Allez-y.

— Pourquoi toutes ces complications ? J'ai l'impression que vous auriez pu obtenir un mandat en passant un simple coup de fil.

— Vraiment ? fit-il avec un haussement d'épaules. Le problème, c'est que l'agence que je dirige connaît un moment un peu délicat. Certaines personnes haut placées se sont mises à penser que nous ne servons plus à rien.

— Ça paraît incroyable quand on voit le travail que vous êtes capable d'accomplir.

— Merci.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

— On va commencer par cuisiner Hamzah et Santoso.

— Vu qu'ils ont déjà essayé de nous tuer deux fois, je pense qu'on est sur la bonne voie.

— Ces deux-là ne sont que des porte-flingues, rectifia Brognola. Ce qui m'intéresse, c'est de trouver qui se cache derrière tout ça. Ce n'est pas une simple affaire de drogues, capitaine, je crois même que ça ne l'a jamais été. Nous sommes face à des crimes beaucoup plus graves, à nous de les découvrir et d'en évaluer l'importance.

— C'est pour ça que votre ami Blisko est parti Dieu sait où ?

— Exactement.

Ils arrivèrent devant la prison vingt minutes plus tard et retrouvèrent Nesto Lareza, en uniforme cette fois, qui les attendait dans le parking.

Il serra la main de Brognola, puis d'Amherst. On voyait à l'expression de son visage qu'il avait de mauvaises nouvelles.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Amherst.

— Ils n'ont pas voulu attendre, ils les ont relâchés.

— Qui ? Les prisonniers ?

Il répondit par un hochement de tête.

— Et qui les a relâchés ?

— Le shérif.

— Il commence à m'énerver celui-là. Il est temps qu'on s'occupe de lui. Allons-y.

Il traversa le parking d'un pas énergique et entra dans le Centre de détention, un bâtiment deux fois plus large que haut, avec une grande baie vitrée au-dessus de la porte.

Le numéro Un du *Justice Department* demanda où il pourrait trouver le shérif et un gardien en uniforme le mena jusqu'à son bureau. Visiblement le patron de la police de L.A. ne voudrait pas parler devant ses subalternes. Il pouvait aussi décider de ne rien dire, et le grand fédéral ne pourrait pas l'y obliger.

La porte s'ouvrit, révélant un homme d'allure distinguée avec une petite moustache grise et des cheveux poivre et sel. Il se dégageait de sa personne un air d'autorité qui faisait penser à Mack Bolan.

— Brognola ? Je suis le shérif Maxwell Garner, merci d'avoir pris la peine de venir, je suis complètement débordé par le travail aujourd'hui.

— Pas de problème, répondit Brognola qui voulait à tout prix éviter une confrontation immédiate.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Garner.

— J'essayerai d'être bref puisque je sais que votre temps est compté. Vous avez laissé partir deux hommes ce matin, or ils sont soupçonnés d'avoir participé à des actions terroristes.

— Je vois de quoi vous vous voulez parler, mais je ne peux malheureusement pas être d'accord avec vous. Je crois, voyez-vous, que vous avez fait une grosse erreur.

— Vraiment ?

— Vraiment, répondit Garner sans se départir de son sourire. M. Santoso est un employé de Léonard Weste, si ce nom vous dit quelque chose...

— Le magnat du cinéma ?

— On peut le dire comme ça. M. Weste est un producteur de premier ordre et un agent à Hollywood. Un homme qui jouit d'une énorme influence. C'est un proche du maire et il côtoie nombre de politiciens importants dans cet État. De plus, c'est un ami, et je peux garantir l'honnêteté de M. Weste et de ses employés.

— Santoso y compris ?

— Parfaitement.

Brognola sourit.

— Savez-vous, shérif, que Maki Santoso est un ressortissant indonésien recherché dans son pays pour une demi-douzaine de crimes ?

— Encore une fois, vous faites erreur, monsieur Brognola.

— Tiens donc ! Et comment expliquez-vous qu'on a retrouvé Santoso sur le yacht de Raul Montavo ?

— C'est très facile, rétorqua Garner en sortant un paquet de

cigarettes de la poche de sa chemise.

Il en tendit une à Brognola qui refusa.

— C'est une sale habitude, je sais. Ma femme me persécute pour que j'arrête. D'ailleurs je n'ai pas vraiment le droit de fumer ici, mais tout le monde le tolère.

Il adressa un clin d'œil à Brognola avant d'ajouter :

— Il y a quelques petits avantages à être le patron.

— Sans doute, fit Brognola avec un sourire glacial, mais j'aimerais qu'on en revienne à ma question.

— Quelle question ? fit Garner. Ah oui, Maki Santoso. Vous me demandiez les raisons de sa présence sur ce bateau. Eh bien, le yacht appartient à M. Weste.

— Mais il est au nom de Montavo.

— Montavo aussi appartient à M. Weste.

— Et c'est pour ça qu'on l'a retrouvé mort à bord en compagnie de six autres personnes, répondit Brognola du tac au tac. Il se trouve d'ailleurs qu'il était à Jakarta, il y a tout juste quelques semaines. Et nous savons tous deux qu'une des victimes était Kara Lipinski, fille d'un politicien influent que fréquentait sans doute Weste. Est-ce que vous voyez se dessiner le même schéma que moi, shérif ?

— Monsieur Brognola, Santoso était allé chercher quelque chose sur ce bateau, répondit Garner, ces deux hommes se trouvaient à bord avec mon autorisation.

— Ce bateau était un lieu de crime qui avait été gelé, répliqua Brognola. Comment avez-vous pu leur donner une telle autorisation ? Vous leur deviez une faveur ?

— En quelque sorte. De toute manière ces hommes auraient dû être escortés. Quelqu'un a commis une erreur.

— Oui, et c'est vous, shérif. Peu importe que vous pensiez que Santoso est un malfaiteur ou pas, vous avez aussi laissé partir son complice, Shihab Hamzah. Une rapide vérification vous aurait informé qu'il appartient à la Jemaah Islamiyah, une organisation terroriste contre laquelle les Etats-Unis sont en guerre depuis plusieurs années. Ils continuent à agir dans le but d'instaurer une théocratie fondamentaliste en Asie du Sud-Est.

— Vous avez l'intention de continuer longtemps votre leçon d'histoire, Brognola ? demanda Garner soudain plus agressif.

— En fait, c'est une leçon de géographie. Il se trouve que l'Indonésie fait partie de l'Asie du Sud-Est et Myanmar aussi, le plus grand centre de distribution d'héroïne à destination des Etats-Unis. Cette même héroïne dont vous ne vouliez pas que le capitaine

Amherst parle.

— Oui, j'ai cru comprendre qu'elle travaillait avec vous. Alors qu'elle a été suspendue selon mes ordres en attendant les résultats d'une enquête qui pourrait mener à une inculpation.

— Ça m'étonnerait, répondit Brognola. En attendant, elle travaille maintenant sous mes ordres.

— Malgré tout le respect que je vous dois, monsieur Brognola, vous n'avez aucune autorité sur elle ou sur la police de Los Angeles. Le sergent Lareza est momentanément sous mes ordres avec l'accord de l'agence fédérale. La loi, ici, c'est moi.

Brognola décida qu'il était temps de sortir son joker. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et lui présenta le mandat.

— Ceci est un mandat judiciaire m'autorisant à interroger les deux hommes et à employer tous les moyens nécessaires pour les maintenir en captivité. Ils sont donc désormais considérés comme des fugitifs par le gouvernement américain.

Brognola se leva de son fauteuil et laissa tomber le mandat sur le bureau de Garner. Puis il se retourna pour regagner la porte. Avant de sortir, il déclara :

— D'autre part, notez une fois pour toutes que le sergent Lareza et le capitaine Amherst sont maintenant sous mes ordres.

Il sortit en claquant la porte et retourna dans le hall d'entrée où Amherst et Lareza l'attendaient patiemment.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda la jeune femme.

— Vous aviez raison, répondit Brognola en s'adressant plus particulièrement à Lareza, il les a laissés volontairement partir.

— Pourquoi ?

— On verra ça plus tard. À propos, félicitations !

— Comment ça ?

— Vous venez d'être promus. Vous travaillez maintenant pour le ministère de la Justice, vous êtes des shérifs en exercice.

— Fantastique ! s'exclama Lareza.

— C'est ce dont j'ai toujours rêvé, renchérit Amherst.

Comme ils regagnaient le parking, Brognola leur dit :

— Notre première mission va consister à rattraper ces deux hommes.

— Ça risque de ne pas être facile, commenta Amherst, il se peut qu'ils aient quitté le pays.

— Il y a une heure, j'aurais été d'accord avec vous, mais plus maintenant. Je ne pense plus qu'ils peuvent passer la frontière.

— Pour quelles raisons ? demanda Lareza.

— Il se prépare un gros coup. Garner s'est trahi en quelque sorte, quand il m'a appris que Santoso et Hamzah étaient tous deux à la solde de Weste.

— La vache, ça c'est du lourd ! s'exclama Amherst.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie. Je parierais qu'ils sont retournés chez Weste, et que Garner le sait. Tous ces gens sont tellement sûrs d'eux qu'ils ne prennent aucune précaution. Ce qui signifie qu'il ne sera pas difficile de les retrouver, mais beaucoup plus de les arrêter.

— Vous pensez que le shérif est complice ? demanda Amherst.

— Je suis prêt à le parier. Mais même si c'est le cas, je ne pourrai pas le prouver, ça ne fait donc aucune différence. Je crois malheureusement que j'en ai fait un ennemi après notre petite entrevue. On ne pourra pas compter sur son aide. Il va falloir aller en chercher ailleurs.

Brognola regretta de ne pas avoir l'Exécuteur à ses côtés. Il se demanda ce qu'il pouvait bien être en train de faire à ce moment précis. Connaissant son vieux complice depuis très longtemps, il refusait d'imaginer sa mort, mais ne pouvait s'empêcher d'être inquiet.

CHAPITRE XIV

Mack Bolan s'était entaillé les mains à quatre ou cinq reprises en essayant de se libérer de ses liens, et il fut surpris par le soulagement qu'il ressentit brusquement lorsque ses doigts passèrent enfin entre les cordes.

Il prit le canif caché à l'intérieur de ses rangers et coupa les cordes qui retenaient ses chevilles. Il sentit un picotement dans les doigts et les orteils, mais décida d'ignorer ces sensations pour se consacrer entièrement à la tâche qui l'attendait.

Pane avait éteint la lumière ce qui donnait l'avantage au Guerrier. La pièce n'avait pas de fenêtre, et il ne pouvait pas savoir si c'était le jour ou la nuit. Il espérait ne pas avoir perdu trop de temps. Chaque minute comptait. S'il ne localisait pas rapidement le Dragon d'Or pour mettre fin à ses opérations, le pays serait inondé de drogues et son blitz n'aurait servi à rien.

Mack Bolan ne laisserait pas faire une chose pareille.

Il découpa l'intérieur d'une poche de sa combinaison noire pour s'en faire un pansement de fortune à la main droite. Puis il inspecta la pièce à la recherche d'une arme. Il ne trouva rien et marqua une pause pour réfléchir aux possibilités qui s'offraient à lui. Son couteau ne suffirait pas face à des adversaires bien armés.

Il se dirigea vers la porte et y colla son oreille. Il tourna doucement la poignée. Le battant s'ouvrit sans bruit. Son ennemi avait sans doute songé que ses liens suffiraient à le retenir prisonnier. L'Exécuteur allait faire en sorte que cette erreur lui soit fatale.

Bolan tira sur la porte qui résista légèrement. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et vit finalement qu'il se trouvait dans une vaste pièce nue, avec pour seules décorations des plantes vertes ici et là. Il n'y avait pas de gardes, ni de caméra de surveillance. Il referma la porte doucement derrière lui.

Il se demanda brièvement s'il n'était pas en train de tomber dans un piège. Jarot Pane était assez sadique pour jouer à ce petit jeu : donner à un prisonnier l'illusion qu'il peut s'échapper avant de le traîner de nouveau dans sa cellule.

Mais il n'avait pas le choix. Il traversa la pièce jusqu'à la porte suivante, tourna la poignée et l'ouvrit.

— On dirait qu'on est à la bonne adresse, déclara Félix Tobridge.

Grimaldi releva les jumelles et étudia l'extérieur du grand bâtiment, tandis qu'une Mercedes noire, rutilante, se garait juste devant. Deux hommes en costume sombre, portant des lunettes de soleil, en sortirent avant de s'engouffrer dans le bâtiment.

On était en plein milieu des rues chaudes de la ville. Un endroit impensable pour le quartier général de la fière société des *pechin*. Peut-être était-ce précisément parce qu'on ne s'y attendait pas que le Dragon d'Or et ses hommes de main avaient pu opérer depuis si longtemps sans jamais être découverts.

Mack Bolan avait appris depuis toujours à Grimaldi qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

Il observa le bâtiment encore un moment. La plupart des fenêtres étaient sombres et opaques. L'entrée était tout à fait banale. Grimaldi était tout de même assez nerveux et aurait bien aimé fumer un bon havane, mais il dut se contenter d'un chewing-gum.

Grimaldi et Tobridge avaient préparé leur équipement pendant que Tan partait en reconnaissance. Il aurait maintenant dû être de retour. Mais on était toujours sans nouvelle. Il l'avait soupçonné de vouloir retarder le moment de passer à l'action, quand il avait insisté pour rassembler d'abord des renseignements supplémentaires sur les *pechin*.

Il avait toutefois donné comme instruction de continuer comme prévu s'il ne revenait pas à temps.

Grimaldi baissa les jumelles et consulta sa montre pour la dixième fois en quelques minutes. On approchait de l'heure H. Un grésillement s'échappa alors de la radio de Tobridge, interrompant Grimaldi dans ses pensées.

Tobridge saisit l'appareil.

— J'écoute ! dit-il.

— Ça y est, je suis de retour, répondit la voix immédiatement reconnaissable de Tan. Vous êtes prêts ?

— Prêts, fit Tobridge, et je crois que notre nouvel ami commence à s'impatienter, ajouta-t-il après avoir lancé un regard de côté vers Grimaldi.

— Plus que deux minutes, dit Tan.

— Compris, conclut Tobridge avant de reposer la radio sur le siège

de sa voiture.

Le pilote la saisit, appuya sur le bouton et déclara :

— Surtout, on ne bouge pas tant que je n'ai pas donné le signal.

La radio grésilla une seule fois, un signal qui signifiait que Tan répondait par l'affirmative.

— Sonny sait ce qu'il fait, dit Tobridge. Tu peux lui faire confiance, mon pote.

— J'espère, répondit sobrement Grimaldi.

Il entendait lui-même que le ton de sa réponse manquait de conviction et il savait que quelqu'un d'aussi observateur que Tobridge s'en rendrait compte.

— Pourtant tu n'as pas l'air d'y croire, commenta ce dernier.

— Écoute, je peux comprendre ta loyauté envers lui, répliqua Grimaldi. Toi, tu le connais depuis longtemps, mais ce n'est pas mon cas. Tu dois donc comprendre de ton côté que ma loyauté va avant tout à Blisko.

— O.K., fit Tobridge, mais tu devrais savoir que Sonny m'a sauvé la vie en plus d'une occasion. On se fait confiance mutuellement, on passe quasiment notre vie ensemble. C'est comme s'il était de ma famille, ça veut dire qu'il est sûr à cent pour cent.

— Ça, c'est une bonne nouvelle.

Grimaldi baissa ses jumelles une dernière fois, consulta sa montre et dit :

— C'est parti !

Les deux hommes se dirigèrent vers le bâtiment d'un pas nonchalant ; ils n'avaient aucune idée du type de résistance qu'ils allaient rencontrer. Ils avaient donc décidé de ne pas montrer leurs armes avant que ça ne devienne absolument nécessaire.

Grimaldi et Tobridge traversèrent la rue. Comme ils approchaient, ce dernier remarqua :

— On dirait une boîte de nuit.

Grimaldi répondit par un hochement de tête. Ils n'étaient plus maintenant qu'à cinq ou six mètres de l'entrée.

Le trottoir était désormais désert, la grosse voiture noire était repartie et avait disparu au coin de la rue, mais dès qu'ils arrivèrent à hauteur de l'entrée, trois costauds vinrent leur barrer le passage.

Grimaldi, qui jusque-là marchait les mains dans les poches d'un air décontracté, leva la tête pour regarder celui qui était visiblement le chef et le dominait d'une bonne tête.

— Salut, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le géant avec un fort accent.

— Je fais une petite promenade, c'est tout, répondit Grimaldi en battant en retraite.

— Va faire ta petite promenade ailleurs.

L'Eccossais qui était plus grand que Grimaldi lui passa alors un bras autour des épaules. Ils n'avaient pas prévu de se faire passer pour un couple d'homosexuels afin de tromper l'adversaire. Le pilote ne comprenait pas pourquoi Tobridge avait tout d'un coup décidé d'improviser. Il se promit que s'ils s'en sortaient indemnes, il donnerait un coup de pied au cul à cet Eccossais pour lui apprendre à ne pas suivre le plan initial.

— Je ne comprends pas où est le problème ? répliqua Grimaldi.

— Je t'ai dit de te barrer, répondit le géant. Crois-moi, ça vaudrait mieux pour toi.

Tobridge hocha la tête, puis mit un genou à terre, entraînant Grimaldi avec lui. Le chef du groupe fronça les sourcils et un millième de seconde plus tard, son crâne explosait en un déluge de sang et de matière grise. Les deux autres restèrent stupéfaits, et Grimaldi vit l'agent des Stups qui plongeait la main sous sa veste pour en sortir son Glock. Tobridge visa et tua les deux gardes avant qu'ils n'aient eu le temps de se rendre compte de quoi que ce soit. Le premier avait pris une balle en pleine tête et le second avait eu les poumons perforés. Il s'effondra en crachant et en s'étouffant dans son sang.

Grimaldi ouvrit la bouche, il allait exprimer toute sa colère à Tobridge, quand il vit la poitrine de l'agent exploser. Des jets de liquide écarlate partirent dans toutes les directions. Grimaldi chercha le tireur du regard, puis songea qu'il ferait mieux de se mettre à couvert. Il recula comme un crabe jusque sous le store devant l'entrée du bâtiment. Il avait sorti son pistolet et se prépara au combat. Il était fou de rage à l'idée d'avoir été trahi.

Mack Bolan trouva la deuxième pièce bien moins accueillante que la première.

Elle était occupée par cinq ninjas qui se tournèrent tous en même temps quand il se présenta à la porte. L'Exécuteur connaissait leur façon d'opérer, il aurait été suicidaire de les affronter tous ensemble, il fallait les défier un par un.

Grâce à un mouvement vif du poignet, il ouvrit son couteau comme les deux premiers arrivaient sur lui. Il parvint à esquiver en glissant sur le côté, les deux hommes se heurtèrent de plein fouet et on entendit le bruit de leurs crânes qui se fracassaient l'un contre l'autre,

ils tombèrent au sol, inconscients. Bolan enfonça la lame de son arme dans le plexus du troisième et remonta. Le sang gicla sur son pansement et la manche de sa combinaison. Comme il retirait le coutelas, l'homme poussa un cri de douleur et de surprise avant de s'effondrer sur le plancher ciré.

À cet instant, l'Exécuteur sentit une main qui lui agrippait l'épaule, il réagit immédiatement en donnant un violent coup de coude en arrière puis pivota et assena un terrible coup à la tempe de son adversaire. On eut l'impression que les yeux du tueur-vibraient dans leurs orbites. Bolan en profita pour lui enfoncer son couteau sous le menton, la lame traversa la langue et alla se ficher dans le palais. Le Guerrier repoussa le ninja violemment en arrière, tourna sur lui-même pour faire face à son dernier adversaire, tandis que des coups de feu éclataient dans la pièce voisine. Tous deux se demandèrent en même temps d'où venaient ces détonations. Bolan pouvait voir l'entrée principale du bâtiment. Le temps se figea. Il vit trois énormes types s'effondrer dans un fracas d'armes à feu, puis la porte se refermer. Il avait eu le temps d'apercevoir la silhouette de Grimaldi, qui resta visible, adossée à la cloison de verre.

Bolan comprit que, malgré le secours de son vieux complice, de nouveaux dangers s'accumulaient au-dessus de sa tête. Il donna un rapide coup de pied entre les jambes de son adversaire. L'homme parvint à le bloquer partiellement avec la cuisse. Il envoya une droite à la mâchoire de Bolan, mais l'Exécuteur esquiva. Les deux hommes s'observaient, se tournaient autour, comme des samouraïs des temps passés.

Chacun cherchait la faille. Soudain, Bolan arrêta de tourner et fit mine de vouloir balayer son ennemi. Ce dernier tomba dans le piège et le comprit trop tard. À la dernière seconde, le Guerrier changea de direction, virevolta sur les talons et enfonça son couteau dans le dos de l'homme au-dessus de la septième vertèbre. Le ninja poussa un hurlement et s'effondra, ses jambes ne le soutenaient plus. Il avait maintenant du mal à respirer. Plus rien ne fonctionnait en dessous de son ventre. L'Exécuteur songea à l'achever, mais il préféra tourner son attention vers son ami. Il se précipita vers la porte et, défonçant un des battants de verre d'un coup de pied, tira le pilote stupéfait à l'intérieur de la pièce tout en essayant d'échapper aux balles qui déchiraient le store de l'entrée comme du papier crépon.

Grimaldi agrippa son ami par l'épaule et s'écria :

— Dis donc, t'es dans un drôle d'état.

— Je pourrais te retourner le compliment. Qu'est-ce qui se passe exactement ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais je crois que tes soupçons envers Tan

étaient justifiés.

Bolan hocha la tête.

— On en reparlera plus tard. Tu as eu la possibilité d'étudier cet endroit ?

— De fond en comble.

— Tu connais un moyen de battre en retraite ?

— J'ai étudié les plans. Il y a une sortie qui donne sur l'arrière au premier étage. On accède à une allée par un petit escalier.

— Tü as une voiture ?

— Ouais, mais elle est garée devant.

— Il faudra qu'on y retourne alors. Après toi, Jack.

Grimaldi partit le premier et mena Bolan jusqu'à un ascenseur. Ils montèrent au premier et débouchèrent dans un long couloir, bordé de portes. Grimaldi tourna la poignée de la dernière. Bolan vit immédiatement qu'il n'arriverait pas à l'ouvrir. Ne voulant pas perdre quelques secondes précieuses à utiliser son passe électronique, il fit signe à son ami de se pousser et donna un coup de pied environ dix centimètres en dessous de la serrure. Le battant partit en arrière tout d'un coup, révélant une pièce sombre contenant des meubles empilés du sol au plafond. Bolan avança dans ce labyrinthe de chaises, de sofas, de tables et de boîtes en carton. Ils arrivèrent enfin à une deuxième porte, que Bolan défonça plus facilement encore que la précédente. Ils débouchèrent sur un petit balcon en métal, descendirent l'escalier et remontèrent l'allée en courant.

Grimaldi obligea Bolan à s'arrêter pour pouvoir reprendre son souffle lorsqu'ils eurent contourné l'angle du bâtiment. Bolan ne put s'empêcher de sourire et de remarquer :

— Alors, on vieillit ?

Le pilote sourit lui aussi.

— Hé, j'ai fait aussi bien que toi pendant toutes ces années.

— Dès qu'on sera sortis de ce pétrin, je veux retrouver Sonny Tan et lui poser quelques questions.

— Je crois que tu ne t'es pas trompé à son sujet.

— Qui t'a dit de venir ici ? demanda Bolan.

— C'est lui, répondit Grimaldi. C'est lui qui a organisé toute l'expédition. Mais je crois qu'il voulait nous faire tomber dans un piège, tous les deux.

— Ça m'en a tout l'air, commenta Bolan en se frottant le poignet.

— Tu es blessé ? demanda Grimaldi soudain inquiet.

— Juste quelques égratignures.

— Il y a un hôpital juste à côté de chez Tan.

— Tant mieux parce que c'est lui qui va en avoir besoin, répliqua l'Exécuteur.

CHAPITRE XV

Jarot Pane se tenait, mort de trouille, devant le Dragon d'Or. Il avait laissé s'échapper un ennemi juré et l'identité secrète de son chef risquait maintenant d'être dévoilée. Pane n'avait pas l'habitude de désobéir aux ordres et c'était ça que Sonny Tan trouvait le plus étrange. Il n'arrivait pas à comprendre comment un homme tel que Pane avec son éducation et son expérience pouvait se montrer aussi incompetent.

En tout cas, Tan ne tolérerait plus ces manquements à la discipline.

L'incident du vieux bordel avait été regrettable à plus d'un titre. Tan ne l'aurait jamais reconnu ouvertement, mais il avait fini par s'attacher à Tobridge. Il avait été obligé de le tuer en dernier recours, il fallait bien sauver ce qui restait de leur entreprise. Ils partiraient bientôt pour les Etats-Unis. Beaucoup plus tôt que prévu d'ailleurs.

Tandis que Tan attendait l'arrivée de son hôte, sa confiance en l'infailibilité de son plan d'attaque avait fini par l'abandonner. Il s'efforça d'aspirer lentement une fumée faite d'un mélange d'encens, d'héroïne et de marijuana. Puis il s'adonna à un exercice respiratoire que faisaient souvent les *pechin* quand ils méditaient. Malgré tous ces efforts, le doute persistait.

Au début, les propositions de ses collègues lui avaient paru absurdes. Leur plan était le suivant : inonder le marché américain avec des quantités d'héroïne que les distributeurs habituels ne pourraient pas écouler sans prendre de gros risques, les obligeant à commettre des erreurs qui attireraient sur eux l'attention des agents fédéraux. Si une nouvelle guerre de la drogue était ainsi déclenchée, la Jemaah Islamiyah pourrait arriver à ses fins en lançant des attaques contre les membres des agences fédérales américaines. Ce serait un Jihad comme on n'en avait encore jamais vu.

Tan ne trouvait pas le stratagème particulièrement ingénieux et se foutait de leur guerre de civilisation, mais il voyait les profits qu'il pourrait en retirer, grâce à ses contacts dans le marché de la drogue à Jakarta et jusqu'en Afghanistan.

Il avait également recruté une armée de zombies à moitié attardés qui voyaient en lui la réincarnation du fondateur du mysticisme indonésien, se mettant ainsi dans la poche des fanatiques religieux de tous bords. Tan savait qu'il ne pourrait pas jouer très longtemps cette comédie, mais elle durerait assez longtemps pour faire de lui l'homme le plus riche d'Indonésie. C'est pourquoi il avait créé la légende du Dragon d'Or, un inconnu doté d'une immense sagesse et de pouvoirs mystérieux.

Malheureusement, sa petite plaisanterie était en train de prendre l'eau de toutes parts. Il ne lui restait que quelques jours, voire quelques heures pour mener à bien ses projets. Et, comme s'il n'était pas assez occupé, il fallait maintenant que Blisko et son copain le pilote viennent se mettre en travers de sa route. Interrompant ses réflexions, il se tourna vers Pane.

— Je ne te demanderai même pas d'explications, lui dit-il. Je suis sûr que tu ne trouverais pas une excuse assez bonne pour me rendre plus compréhensif.

— Pardon, Maître, fit Pane en s'inclinant respectueusement.

— Ça ne suffit plus de sans cesse demander pardon ! aboya le Dragon d'Or.

Pane qui n'était pas habitué à des réactions aussi violentes sursauta.

— J'ai fait de mon mieux pour t'éduquer, reprit le Maître, t'enseigner la sagesse, et je me rends compte maintenant que j'ai perdu mon temps. Tu m'as déçu trop souvent ! C'est là mon dernier avertissement ! Reprends-toi, ou je donnerai l'ordre aux *pechin* de te décapiter.

Tan voyait la terreur se peindre sur le visage de Pane, il ne lui avait encore jamais parlé comme ça. Mais il ne pouvait pas se permettre d'échouer, sinon, c'était lui que ses partenaires viendraient décapiter. Les Pakistanais et les Afghans n'étaient pas spécialement connus pour leur mansuétude.

— Je veux que tu t'assures que l'avion est prêt à décoller, dit-il à voix basse.

— Nous partons ?

Tan hocha la tête.

— Je dois retourner en Amérique pour superviser les dernières étapes de notre plan. Et je tiens à le faire personnellement, je n'ai aucune confiance en cet imbécile de Weste. Son manque de discrétion et sa paranoïa ont failli nous coûter très cher. Envoyer ses larbins criminels sur le yacht de Montavo pour qu'on ne puisse pas établir le lien avec lui ! L'imbécile ! Je tiens à ce que cette erreur ne se répète

jamais.

— Je comprends, Maître, j'y vais immédiatement.

Puis, au dernier instant, il se retourna pour demander :

— Devrais-je euh... préparer une solution alternative au cas où les Américains voudraient contrecarrer nos projets ?

— Tu ne m'as pas écouté ! Ne prends plus aucune initiative ! De toute façon, je me suis occupé personnellement de ce petit problème. Maintenant, dépêche-toi, nous n'avons pas beaucoup de temps.

L'Exécuteur n'avait qu'un mot pour décrire son ennemi : rusé. Il savait que, s'il venait d'avoir une seconde chance, une troisième ne se présenterait jamais.

Il se mit au volant et se dirigea tout droit vers la résidence d'Ihza Neechop.

— Nous allons avoir besoin d'armes supplémentaires, dit Bolan au pilote. Il est trop risqué de retourner à l'hôtel pour récupérer celles que nous y avons laissées. Tan doit faire surveiller l'endroit.

Grimaldi ne put s'empêcher de rire, et il désigna sur la banquette arrière du véhicule le sac de sport qu'il avait pris chez Neechop.

— Tu veux parler de ces armes ?

— Bien joué ! Mais ils ont gardé le Beretta et le MP-5. Il faudra quand même aller chercher un ou deux SMG.

— Parfait. Tu sais que je te suivrais n'importe où...

— Mais ? demanda Bolan en lui lançant un regard de côté.

— Mais je ne comprends toujours pas pourquoi tu es aussi sûr que Tan est l'homme que nous recherchons. Je n'ai pas confiance en lui, mais nous partons peut-être sur une fausse piste.

— Non. D'abord il a rejeté un peu trop vite la théorie selon laquelle le Dragon d'Or serait un intermédiaire. N'importe quel agent des Stups avec ses années d'expérience aurait réfléchi à la question. Sa suggestion que le Dragon d'Or ne pourrait pas faire assez d'argent à Jakarta est absurde.

— Et... ?

— Il y a cette histoire incroyable sur l'attitude excentrique de Montavo à Jakarta. Tout ce que j'ai vu sur le yacht de Montavo tend à prouver qu'il était plutôt un solitaire. Ce qui n'est pas très étonnant car les célébrités hollywoodiennes veulent préserver leur vie privée.

— Il n'y avait qu'une seule photo sur le yacht. Un homme. De type latin.

— Tu penses qu'ils étaient plus que des amis ?

— Oui, je crois que c'était son amant.

— Alors, si tu as raison, on ne peut plus croire qu'il était fou amoureux de Kara Lipinski.

— Exact, renchérit Bolan. Et il n'aurait pas eu besoin de l'emmener en vacances sur son yacht, sauf s'il voulait qu'elle lui serve d'alibi et se faire passer pour le latin lover d'Hollywood. La présence de Lipinski ici est l'autre truc qui cloche dans l'histoire de Tan. Gadgets a vérifié auprès de toutes les agences chargées de la sécurité à Jakarta. Lipinski n'est jamais entrée dans ce pays. Que ce soit par l'aéroport ou par mer. Tan prétend les avoir suivis dans des lieux touristiques et des restaurants, or on sait que Montavo a très peu utilisé sa carte de crédit. Et pourquoi vivre à l'hôtel quand ils avaient un yacht à leur disposition ? Ça n'a pas de sens.

— Pour résumer, Lipinski n'a jamais mis les pieds ici, conclut Grimaldi.

— C'est ça.

— Bien vu, Striker !

Neechop n'eut besoin que de quelques minutes pour rassembler les armes et les munitions dont Bolan avait besoin. L'Exécuteur était ainsi prêt au combat et se dirigea alors en compagnie de Grimaldi vers les bureaux de Tan.

Cette fois, c'était Grimaldi qui conduisait tandis que Bolan inspectait les armes. Le Guerrier avait décidé d'arrêter de finasser. Il n'en avait plus le temps. Son plan était basique : arriver sur les lieux et tirer sur tout ce qui bouge.

Quand ils arrivèrent devant le bâtiment, une beauté brune en sortait. Bolan et Grimaldi quittèrent leur véhicule et se mirent en position. L'Exécuteur était équipé du HK-53 tandis que Grimaldi avait préféré un MP 5 K.

Des hommes sortirent à leur tour, habillés en *pechin*, à cette différence près qu'ils étaient armés de MAC-10. La relève de la garde. Quand ils virent Bolan et Grimaldi, les *pechin* se dispersèrent et levèrent leurs armes. Ils s'apprêtaient à envoyer une salve mais les Américains furent plus rapides.

L'Exécuteur atteignit sa première cible de deux balles en pleine poitrine. L'homme fit quelques pas en arrière avant de s'effondrer. Bolan abattit un deuxième tueur d'une rafale qui remonta de la cuisse jusqu'à l'épaule en suivant une diagonale le long de sa poitrine. Ses bras s'agitèrent dans tous les sens, pendant qu'il titubait et tournait sur lui-même sous l'impact des balles.

Le Guerrier vit que Grimaldi était sous un feu nourri et il décida d'y remédier. Il se dirigea ouvertement vers les trois tireurs qui avaient réussi à gagner un peu de hauteur en se hissant à l'arrière d'une camionnette. Les mouvements de Bolan attirèrent leur attention et ils ne s'occupèrent plus du pilote.

Ils ne comprirent leur erreur que quelques secondes trop tard.

L'Exécuteur semblait ne même pas s'intéresser à eux. En réalité, il était mis dans une position qui lui permettait de tirer en dessous du camion. Il envoya une rafale dans les entrailles du véhicule, éventrant le réservoir, puis lâcha une autre salve le temps de se mettre à couvert.

L'essence qui s'était immédiatement répandue sur la chaussée fit exploser le réservoir. Bolan vit les corps des trois hommes voler au-dessus de sa tête pour aller s'écraser contre le mur du bâtiment.

Il se tourna vers le coin de la rue, prêt à contenir une nouvelle attaque, mais rien ne se présenta. Les passants et les voitures avaient sagement gardé leurs distances en entendant les coups de feu. Les explosions qui se produisaient maintenant allaient les confirmer dans leur prudence. Bolan savait aussi que tout ce fracas attirerait très rapidement la police.

— À l'intérieur ! cria-t-il à Grimaldi en désignant le bâtiment d'un signe de tête.

Le pilote se leva de sa planque et sprinta vers la porte.

Il déboucha en trombe dans les bureaux, suivi de près par l'Exécuteur. Trop tard, l'endroit avait été déserté.

— La police sera là dans une minute ou deux, je suggère qu'on utilise le peu de temps qu'on a pour rassembler un maximum de renseignements.

Ils fouillèrent rapidement la maison. Grimaldi se dirigea vers l'ordinateur qu'il découvrit dans une des pièces, tandis que Bolan fouillait les classeurs et les tiroirs. Le Guerrier avait presque fini quand il entendit Grimaldi qui l'appelait. Il le trouva dans un renforcement secret, assis devant un écran sur lequel s'affichaient des pages et des pages de données. Bolan regarda par-dessus l'épaule du pilote et plissa les yeux. Il s'agissait d'une liste de bateaux quittant l'Indonésie et la Chine à destination de divers ports américains, sur la côte californienne pour la plupart.

— Ça doit être la liste de quelques-uns des bateaux transportant la drogue, dit Grimaldi.

— C'est encore mieux que ça, rétorqua Bolan. C'est visiblement la liste de *tous* les bateaux acheminant la drogue aux Etats-Unis.

— Même si seulement trente pour cent sont parvenus à bon port, ça représente un trafic très important.

— Et de jolis bénéfices pour Tan.

— Tu nous fais une jolie copie sur cette clé USB et on file. Dépêche-toi, le temps va finir par manquer.

CHAPITRE XVI

Après avoir passé dix minutes à attendre derrière l'immense portail en fer forgé et à parler à divers agents de sécurité par l'Intercom, Hal Brognola fut admis dans la résidence de Léonard Weste.

Le numéro Un du *Justice Department* secoua la tête en remontant l'allée bordée de grands arbres qui se balançaient dans la brise californienne au milieu d'un paysage de conte de fées. Si le luxe n'était pas inhabituel à Hollywood, le monde que Weste s'était bâti pour lui-même témoignait d'une réussite et d'une richesse exceptionnelles.

Grâce à d'habiles investissements et le rachat de projets dans lesquels personne n'osait se lancer, Weste était devenu très vite « le deuxième roi d'Hollywood », même si personne ne savait qui était le premier. Sa compagnie de production, Tantamount, était désormais la plus importante de l'industrie du cinéma.

Brognola arrêta sa voiture devant la résidence et, immédiatement, un domestique se présenta pour aller la garer ailleurs.

— Elle reste ici, fit le grand fédéral d'une voix impérative.

— Mais, monsieur...

Pour couper court à toute discussion, Brognola lui montra son badge, puis il monta les marches imposantes du perron et tira sur la corde de fil doré qui actionnait la sonnette. Au même instant, un homme d'âge moyen, vêtu d'un smoking, lui ouvrit. Il était flanqué des deux types les plus costauds que Brognola avait jamais vus. Eux aussi étaient en smoking.

Brognola n'en croyait pas ses yeux, c'était bien Weste en personne qui était venu lui ouvrir la porte. Il était de la même corpulence que le fédéral mais l'ironie de ses yeux bleus suggérait qu'il avait mené une vie plus facile dans des cercles plus huppés. Ses cheveux blancs étaient soigneusement peignés, il était légèrement hâlé et il accueillit son hôte avec un sourire désarmant.

— Vous avez l'air étonné, monsieur Brognola, remarqua Weste.

— Pas du tout.

— Bien sûr que non. Comment un policier pourrait-il s'étonner qu'un homme de ma stature se salisse les mains en allant lui-même ouvrir la porte de sa demeure ?

Comme Brognola ne répondait pas, Weste s'effaça et lui fit signe d'entrer.

— Soyez le bienvenu, dit-il.

Brognola plongea la main dans la poche intérieure de sa veste, juste assez lentement pour ne pas inquiéter les gardes du corps, et il en sortit le mandat qu'il tendit à Weste. Un des gardes l'intercepta, y jeta un rapide coup d'œil avant de le rendre à son patron.

— C'est un mandat signé par un juge fédéral, qui me donne l'autorisation de pénétrer dans n'importe quelle résidence privée et de mener toute opération qui me semblera nécessaire à l'arrestation de Shihab Hamzah et Maki Santoso.

Weste prit le mandat, le lut rapidement avant de le redonner à Brognola. Puis, il lit volte-face et s'éloigna. Le numéro Un décida de le suivre. Aucun des gardes du corps n'essayèrent de l'en empêcher.

— Très intéressant, monsieur Brognola, fit Weste au bout de quelques secondes. Excusez-moi, je ne pourrai vous accorder que quelques minutes, un rendez-vous extrêmement important m'attend.

Ils suivirent un vaste couloir qui partait du hall d'entrée et arrivèrent dans une immense cour intérieure au centre de la demeure, surmontée d'une rotonde de verre qui laissait passer la lumière du jour. Il y faisait frais et assez humide pour le bonheur des plantes tropicales disséminées ici et là.

Weste s'assit dans un fauteuil à une des nombreuses tables et invita Brognola à en faire autant, mais ce dernier refusa poliment.

— Vous voyez, le gouverneur de la Californie organise une petite fête ce soir et je ne voudrais pas être en retard.

— Bien entendu. Je vous promets que notre entretien ne se prolongera pas inutilement.

— Oui, mais je dois admettre que je suis un peu perplexe devant la raison de votre visite. Je suis sûr que vous êtes tenu par le secret professionnel concernant certains détails de l'affaire, mais je ne vois pas en quoi je suis concerné par tout cela.

— Vraiment ? fit Brognola avec un sourire glacial. On m'a fait comprendre que Santoso et Hamzah sont vos employés.

Brognola vit une expression menaçante se dessiner sur le visage de Weste.

— J'ai plus de dix mille employés, répondit Weste. Mais très peu d'entre eux travaillent directement avec moi.

— Je suis convaincu que vous me dites la vérité, mais d'après mes informations, ces deux hommes travaillent bien directement avec vous. Et, récemment, vous avez fait appel à une armée d'avocats pour que la police les relâche.

— Et puis-je vous demander qui vous a donné cette « information » ?

— Le shérif du comté de Los Angeles, Maxwell Garner, répondit Brognola.

Weste ne broncha pas. Brognola comprit à ce moment-là que son plan avait marché. Weste avait pensé que Garner ne dirait rien et surtout qu'il ne mentionnerait pas son nom, mais il s'était trompé. Si Garner avait trempé dans des activités illégales, il n'allait pas porter le chapeau à lui tout seul. Il entraînerait Weste, Hamzah et Santoso dans sa chute.

— Je connais ces hommes, en effet, mais je peux vous assurer que je ne savais pas qu'ils étaient en prison. Et par ce fait, je n'ai pas pu envoyer d'avocats pour les tirer de là. Je crois que le shérif Garner s'est trompé. Et maintenant, monsieur Brognola, je dois mettre fin à notre entretien.

— Ça veut dire que vous me refusez la permission de faire une perquisition chez vous ?

Weste sourit.

— Mes hommes vous accompagneront, et vous pourrez fouiller où vous voudrez. Mais vous ne trouverez personne et vous pouvez être sûr que je ferai un rapport sur vos agissements auprès des plus hautes autorités. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Weste tourna les talons et se dirigea vers un couloir au bout de la cour. Brognola l'observa tandis qu'il s'éloignait accompagné d'un garde du corps. Il se demanda s'il devait au moins faire semblant de fouiller cette demeure. Puis il décida que ça n'en valait pas la peine. Weste avait certainement dit la vérité : Santoso et Hamzah n'étaient pas là.

Brognola se tourna vers le garde du corps qui était resté à côté de lui et déclara :

— Merci pour cet accueil charmant, pas besoin de me raccompagner.

Maki Santoso était dans tous ses états.

Il avait autrefois été à la tête du plus puissant réseau de trafiquants de drogues de tout Jakarta. Il avait gagné le respect de deux bonnes dizaines de barons de la drogue et sa cruauté alimentait

les récits de la police. Son pouvoir était absolu.

Puis le Dragon d'Or était arrivé sur la scène et avait mis fin à tout ça.

Sonny Tan, alias Le Dragon, avait éliminé toute la concurrence en l'espace de quelques mois à peine. Dans ces circonstances, Santoso s'était dit qu'il pourrait se faire une place auprès de Tan. Il avait éliminé lui-même ses alliés sans se rendre compte qu'il agissait pour le compte d'un ennemi. Quand il avait compris son erreur, c'était trop tard. Le Dragon contrôlait désormais tout le trafic.

La légende de Santoso, exténuée, fit place à celle du Dragon d'Or. Santoso décida de faire une proposition à Tan. Puisque la police le recherchait pour toute une série de crimes qui lui assuraient la peine de mort, Santoso proposa de s'exiler de Jakarta rapidement et discrètement, en échange de quoi on lui laisserait la vie sauve. Il renonçait ainsi à toute activité à Jakarta. C'était à la suite de cet accord que Santoso était entré au service de Léonard Weste, ami personnel du Dragon.

Mais comme les meilleures choses ont une fin, leur contrat ne devait pas durer.

Entre sa passion des garçons, de l'héroïne et du jeu, Raul Montavo s'était grillé avec un dealer de trop. Il avait alors commis une grave erreur : il avait dénoncé Weste. Aussi, comme des bons employés, Hamzah et Santoso avaient couvert les traces de leur patron.

Malheureusement, ils avaient très mal choisi leur moment pour attaquer le yacht de Montavo. Ils avaient tout fait pour que ça aie l'air d'un deal qui aurait mal tourné, ils s'étaient rendu compte seulement après l'attaque qu'ils avaient oublié d'escamoter toutes les preuves permettant d'établir un lien entre Weste et Montavo.

Weste avait fait jouer son influence auprès de Max Garner pour avoir accès au yacht de Montavo et supprimer toutes les preuves. Seulement, ils étaient tombés sur ce type au regard de glace dont la simple pensée donnait des frissons dans le dos à Santoso. Et lorsqu'il avait parlé de lui à Hamzah, pendant leur incarcération, ce dernier lui avait dit :

— Si tu me parles encore de celui-là, je te tue.

Maki Santoso avait fait en sorte d'oublier et avait consacré ses efforts à les faire sortir de prison. Il ne supportait pas l'idée que cette belle femme qui était capitaine dans la police prétendait les avoir arrêtés à elle toute seule. Mais il valait mieux ne pas le nier parce que s'ils mentionnaient ce type, il risquait d'y avoir d'autres enquêtes encore.

Santoso et Hamzah étaient maintenant dans une petite maison

abandonnée, poussiéreuse, dans un studio de cinéma désaffecté. Santoso aurait préféré quitter l'État, voire le pays, mais Weste s'y était opposé, expliquant que c'était trop dangereux. Les autorités surveillaient certainement les frontières.

Santoso jeta contre le mur opposé le magazine qu'il était en train de lire.

— Mais merde ! Qu'est-ce qu'on fait là à attendre ? On devrait aller chercher ce salaud et lui foutre une balle dans la tête.

— Détends-toi, répondit Hamzah. Je me suis déjà battu contre des types comme ça. Il ne faut pas y aller sans précaution. Les miens vont bientôt arriver, il paraît que le Dragon lui-même va venir diriger les opérations.

— Quelles opérations ? fit Santoso d'un ton méprisant. Le Jihad Islamique ne s' imagine quand même pas qu'il peut gagner la guerre contre les agents fédéraux de ce pays, non ?

— Ce n'est pas de gagner qui est important. C'est de faire connaître nos revendications. Mon peuple a trop souffert trop longtemps. À cause de l'apathie du gouvernement. Tu peux être sûr que notre plan réussira. Peu importe que ce soit Tan ou Weste qui en profite.

— Ah bon ? Peu importe ?

Santoso réfléchit quelques instants puis éclata de rire. Il se leva du sofa, traversa la pièce et sortit une bière du réfrigérateur. Il n'y avait pas de radio ni de télévision dans la maison. Et c'était un miracle que le réfrigérateur fonctionne encore.

Il ouvrit la bouteille et but goulûment.

— Alors comme ça, tu penses que Weste et Tan s'en foutent de perdre de l'argent. C'est plutôt drôle. Dis-toi bien, mon pauvre Hamzah, que si tu joues à ce petit jeu-là avec ces gens, ils vont t'écorcher vif.

— Ils ne me font pas peur, rétorqua Hamzah. Et tu ne devrais pas les craindre non plus. Tu ferais mieux de craindre Allah qui a le pouvoir d'annihiler non seulement nos enveloppes charnelles mais aussi nos âmes.

— Ouais, ouais, je le connais ton prêchi-prêcha. Ton Allah, tu peux te le garder, j'ai assez de problèmes comme ça. Et moi, c'est le fric, mon seul dieu !

Santoso retourna s'asseoir et avala une longue gorgée de bière. Il était né à Jakarta d'un père qui était un Marine. Santoso n'était pas considéré comme un citoyen américain. En tout cas pas du point de vue indonésien. Il bénéficiait d'une double nationalité, ce qui lui avait

été bien utile dans certains moments délicats. Et comme il n'y avait pas d'accord d'extradition entre les deux pays, Santoso avait joui de ce qu'il appelait lui-même « son immunité diplomatique », pendant les années où il avait été passeur de drogues.

Quand tout s'était effondré, Tan s'était assuré sa loyauté en le dénonçant pour quelques meurtres aux autorités de Jakarta, et en leur apportant les preuves. Santoso avait depuis lors vécu dans la crainte, sachant que s'il retournait dans son pays d'adoption, il serait exécuté.

— Si Tan doit venir ici, fit Santoso d'un air songeur, ça veut dire qu'on va bientôt pouvoir partir.

Hamzah hocha la tête.

— Puisque tu as compris ça, tu te trouves maintenant à la croisée des chemins.

— Qu'est-ce que tu racontes, encore ?

Hamzah sourit de nouveau.

— Ça fait maintenant deux ans que je travaille à tes côtés et j'ai vu à quel point tu es loyal envers Weste. Les miens considèrent une telle loyauté comme un admirable trait de caractère. Je pourrais les convaincre de t'épargner, si tu prêtais serment et jurais de poursuivre notre combat, et d'adopter nos coutumes et croyances.

— Quoi, devenir un membre du Jihad Islamique ? Non, merci, je ne suis pas un terroriste.

— Nous ne sommes pas des terroristes. Nous sommes des résistants.

— Tu peux enrober ça comme tu voudras, la seule vérité est que votre cause est condamnée à l'échec. Tout comme cette idée de s'enrichir à tout prix à laquelle Tan tient tellement. Crois-moi, dès que ça commence à chauffer, je me barre. Je suis moins ambitieux que mon chef.

— Si tu refuses mon offre, tu n'auras pas de seconde chance. Je ne peux pas te garantir la protection des miens.

— C'est pas pour te vexer, mais je n'ai pas besoin de protection. Surtout pas de la tienne !

CHAPITRE XVII

— Où est-ce qu'il est allé ? demanda Bolan.

Herman « Gadgets » Schwarz se gratta la gorge avant de répondre :

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe. Hal ne m'a pas donné de détails. Peut-être qu'il a pensé que tu aurais besoin d'aide.

— Ça ne m'aidera pas beaucoup, s'il se fait tuer. Il n'y a aucun doute que Tan est derrière tout ça, mais je ne sais pas encore pourquoi.

— Il semblerait en effet qu'il y a des moyens plus faciles de faire de l'argent que ce qu'il a fait en douce pendant toutes ces années.

— Je pense qu'il va essayer de quitter le pays. Si j'arrive à l'en empêcher, on aura une bonne chance de réussir cette opération. Mais il faudrait retarder l'intervention des agences officielles.

— Nous risquons de rencontrer un problème de logistique.

— Explique.

— La plupart des agences gouvernementales de l'ouest du pays sont déjà à Los Angeles. Nous savons que des agents des Stups de Cheyenne, Denver, Santa Fe sont impliqués, et je n'arrive pas à trouver Hal. Il ne voulait pas interrompre l'opération et il m'a interdit de contacter la Maison Blanche sans son autorisation.

Bolan comprit aux paroles de Gadgets la gravité de la situation. Quelqu'un avait fait sonner le signal d'alarme. Bolan ne savait pas qui, ni pourquoi, mais ça ne facilitait pas ses affaires.

— Je comprends. Continue à essayer de parler à Hal, si tu y arrives, dis-lui ce qu'on a découvert. Dis-lui d'être patient et de ne pas compromettre mon blitz par des imprudences.

— Promis. Qu'est-ce qu'il te reste à faire ?

— J'ai encore besoin de quelques heures pour tout régler ici. Dès que ce sera fait, nous rentrons. Jack est déjà en train de préparer l'avion.

— Bonne chance et sois prudent. Je crois que nous allons avoir besoin de toi comme jamais auparavant.

Bolan enleva son écouteur, mit la voiture en marche et se dirigea vers les docks où il avait vu les *pechin* pour la première fois. Heureusement que la nuit était tombée, la carrosserie criblée de balles risquait moins d'attirer l'attention de la police de Jakarta. Bolan voulait à tout prix éviter une confrontation avec les représentants de la loi. Il avait toujours respecté les Bleus de toutes les polices locales partout dans le monde.

Bolan et Grimaldi avaient rassemblé un nombre suffisant d'informations pour savoir qu'un bateau s'apprêtait à appareiller ce soir-là, avec à bord une énorme cargaison de drogue. L'Exécuteur s'était promis que ce bateau ne quitterait jamais les docks et que cette nuit marquerait la fin de Tan. Mais, pour l'instant, il ne s'agissait que de vœux pieux.

Il lui fallut un quart d'heure pour parvenir à destination.

Il arriva à l'entrée de la jetée et étudia les environs. Les docks étaient baignés de brume qui filtrait les rayons de la lune. Le Guerrier remercia la nuit de lui offrir un camouflage presque parfait. Il s'approcha prudemment du bâtiment. Ses semelles de néoprène ne faisaient pas un bruit. Il se fondait à l'obscurité en se préparant au contact avec l'ennemi. Il avait décidé de jouer sur la surprise, mais après ça, il ne ferait plus rien dans la douceur.

Il longea le bâtiment, traversa en direction des quais, et regarda à l'angle du mur. Il vit une douzaine d'hommes qui s'activaient, et chargeaient des caisses sur un cargo. Le Guerrier évalua immédiatement le nombre de ses ennemis, repéra les voies de retraite qui s'offraient à lui, ainsi que les meilleurs points d'attaque.

Puis l'Exécuteur sortit de l'ombre et ouvrit le bal.

L'attaque prit les *pechin* totalement par surprise. La première rafale du Parabellum 9 mm arracha le bras et la mâchoire d'un des gardes accoudé à la rambarde du pont du cargo. Les détonations couvrirent les cris de la victime.

Deux sentinelles à la porte du bâtiment se ruèrent vers Bolan. L'Exécuteur les épingla. Le premier fut atteint en plein ventre, ses tripes se répandirent sur le trottoir, il glissa sur ses intestins, tomba à plat ventre sur le macadam et mourut. Le deuxième, comprenant les risques que comportait la tactique qu'ils avaient adoptée essaya de se mettre à couvert. Trop tard. La rafale que lâcha Bolan le coupa en deux.

La panique saisit une partie de l'équipage. Ils n'appartenaient visiblement pas tous à la secte des guerriers religieux de Tan et abandonnèrent le navire comme des rats.

Bolan se redressa et se précipita vers les deux hommes qu'il venait

d'abattre pour récupérer leur artillerie. Les munitions n'étaient pas compatibles avec son arsenal, mais il prit quelques grenades de fabrication soviétique RGD-5. Elles s'avéreraient utiles pour saborder le cargo et l'empêcher de partir. Même s'il aurait préféré localiser Tan et le supprimer, il se rendait compte que ce n'était pas sa mission prioritaire. Bolan empocha les grenades et remonta la passerelle au pas de charge tandis que les dockers fuyaient devant lui.

Il fut accueilli sur le pont par des coups de feu, plongea sur le côté et attendit que le feu soit moins nourri pour gagner une position depuis laquelle il pourrait mieux évaluer la situation.

Il se risqua à jeter un coup d'œil. Une nouvelle rafale passa au-dessus de sa tête. Quand les coups de feu se turent, il avait déjà bougé et il regarda de nouveau depuis un autre angle. Cette fois la chance lui sourit. Le reflet sur le métal des lampadaires éclairant les docks lui révéla la position de l'adversaire. Bolan releva le canon de son arme avant que les pourris ne puissent tirer et il appuya sur la détente. Il entendit les hurlements de douleur des trois hommes sur le pont juste au-dessus de lui. Deux d'entre eux étaient morts sur le coup. Il cessa le feu, convaincu que le troisième était blessé et qu'il avait pu s'échapper en rampant. En tout cas, il ne représentait plus aucun danger pour le moment.

L'Exécuteur avança le dos collé au mur. Il atteignit une porte et tourna la poignée. Le battant s'ouvrit vers l'intérieur. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité, puis remarqua l'escalier qui montait au pont supérieur. Il gravit lentement les marches, l'arme au poing. Il passa la tête en haut de l'échelle et vit les corps de ses deux adversaires. Il balaya le pont avec le canon de son HK-53.

Il n'entendait que le clapotis de l'eau contre la coque du cargo.

Il attendit encore soixante secondes avant de prendre pied sur le pont et continua son chemin vers la salle des machines ; il en était venu à la conclusion que la façon la plus efficace de saborder le bateau serait de détruire les moteurs. Et même si ça prenait quelques minutes de plus, ça valait la peine d'empêcher Tan d'accomplir au moins une partie de ses projets. L'explosion risquait en plus d'être spectaculaire et d'attirer immédiatement les représentants de l'ordre.

Il lui fallut trois minutes pour trouver la salle des machines. Les moteurs tournaient déjà et l'Exécuteur en conclut qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Mais ce qui l'inquiétait le plus était le degré minimum de résistance qu'il avait rencontré jusque-là. Si Tan tenait tellement à ce que ce plan réussisse, pourquoi avait-il laissé aussi peu de monde pour garder le bateau ? Il devait bien savoir que Bolan s'était échappé, maintenant.

Mais il était aussi possible que son arrogance naturelle lui ait fait

oublier la prudence. L'Exécuteur avait appris qu'à trop avoir confiance en soi on en vient à sous-estimer son ennemi.

Il consulta sa montre. Il était près de minuit. Il inspecta la salle des machines et ne trouva personne. Et pourtant les moteurs étaient en marche...

Tout d'un coup, une idée lui traversa l'esprit avec une force stupéfiante.

Un piège !

C'était lui qui avait fait preuve d'arrogance ! Et il était tombé dans un piège.

Ces salauds allaient faire exploser le bateau, juste pour se payer la peau de Bolan. Combien de temps lui restait-il ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Il sprinta vers la sortie, arriva devant l'échelle qui menait aux entrailles du bateau et remonta les marches quatre à quatre.

Six secondes...

L'air du soir paraissait frais en comparaison de l'atmosphère étouffante qui régnait dans la salle des machines. Au lieu de continuer vers la proue et de descendre la passerelle jusqu'au quai, il se dirigea droit vers la rambarde et plongea par-dessus bord en se mettant en boule, puis il reprit une position verticale pour entrer dans l'eau, les pieds en premier.

Il sentit le souffle chaud de l'explosion trois secondes plus tard, et ses cheveux qui grillaient sur sa nuque. Une lumière orange l'enveloppa juste avant qu'il ne fende les vagues. La fraîcheur de la mer apaisa immédiatement ses brûlures superficielles.

Il fit encore quelques brasses dans l'eau sale en gardant les yeux ouverts, malgré le sel qui le piquait. Il tenait à éviter les débris du cargo qui risquaient de l'entraîner par le fond. Au bout de deux minutes, il eut l'impression que ses poumons allaient éclater et il refit surface.

Le bateau était en flammes, et, même à une distance d'une cinquantaine de mètres, il en sentait la chaleur. Il observa l'incendie pendant quelques secondes, puis reprit son souffle et plongea de nouveau. Il sortit de l'eau à environ deux cents mètres du bateau. Il retournerait maintenant à sa voiture pour se diriger tout droit vers l'aéroport.

*

* *

Sonny Tan baissa ses jumelles et sourit. C'était comme si les

flammes dévorant le vaisseau le réchauffaient de l'intérieur. Il se tourna vers Pane et le considéra d'un air approbateur.

— Je ne saurais te dire à quel point je suis fier de toi, ce soir, Jarot. Ton idée d'attirer Blisko jusqu'ici a réussi. Bien sûr le piège a coûté cher, mais, si nous avions voulu travailler à l'ancienne, il était possible qu'il nous échappe encore. Maintenant qu'il est mort, nous pouvons mener à bien nos projets. Tous mes compliments. Va voir si notre avion est prêt à décoller. Notre ami aux Etats-Unis nous attend.

Pane s'inclina et partit exécuter les ordres de son maître. Tan remarqua l'étincelle de satisfaction dans le regard de Pane. Il l'avait bien mérité. Le Dragon d'Or se demanda si Jack Grimaldi pouvait représenter un danger. Mais il renonça très vite à cette idée. Qu'est-ce qu'un homme seul pourrait bien faire contre lui ? Un simple pilote en plus ! On lui avait vraisemblablement dit d'attendre que Blisko revienne et de repartir s'il tardait trop. D'ailleurs, Tan avait assez de contacts pour s'assurer que ce pauvre type ne quitte pas le pays vivant. On savait que le Dragon était capable de tout. Alors, la mort d'un pilote...

Jack Grimaldi était assis dans la spacieuse cabine du Gulfstream C-20 appartenant au Ranch, occupé à vérifier ses calculs pour le trajet du retour.

Il entendit soudain comme un grattement derrière lui et il releva son crayon. Il tendit l'oreille, espérant que c'était Bolan qui revenait. Puis, de nouveau, ce même bruit. Il regarda par un des hublots et ne remarqua rien d'anormal. La troisième fois, il se leva de son fauteuil et se dirigea vers la porte de la cabine de pilotage. Il allait ouvrir, quand il songea qu'il valait mieux être prudent. Il se dirigea vers le casier à côté de son siège et en sortit un Colt 5. Il le glissa dans son blouson, puis il retourna à la porte. Personne.

Grimaldi descendit les marches de la passerelle avec la souplesse d'un chat. Ses années d'entraînement au combat rapproché l'avaient admirablement servi. Même s'il n'était pas à la hauteur de Bolan ou des soldats du Ranch, il pouvait faire pas mal de dégâts. Il atteignit la dernière marche et entendit plus clairement encore le bruit qui l'avait alerté.

Cette fois, ça venait juste de derrière lui, mais, quand il s'en rendit compte, c'était déjà trop tard.

Un bras musclé lui enserrait la gorge et l'attirait en arrière, puis il prit un coup derrière le genou droit qui lui fit perdre l'équilibre. Il commençait à avoir du mal à respirer, mais essaya de se libérer en se tordant dans tous les sens et en baissant son centre de gravité. En

vain. Le pilote s'efforça de rester calme. Bolan disait toujours que la panique était le pire ennemi du guerrier. Il aurait aimé à ce moment-là que l'Exécuteur soit à ses côtés.

Son cerveau commençait à manquer d'oxygène, il essaya d'ouvrir la bouche mais son assaillant était trop puissant. Il sentit qu'il perdait connaissance. Il se demanda comment il avait pu tomber dans un pareil traquenard. Il n'avait pas prévu de mourir de cette façon. Il voyait l'obscurité fondre sur lui, il savait qu'il ne lui restait plus que cinq secondes. Il ne sentait plus que les muscles de ses jambes. Le reste de son corps avait déjà renoncé au combat. Ses poumons brûlaient, il avait l'impression que son cœur allait exploser.

Puis, tout d'un coup, un puissant souffle d'air lui traversa la gorge et lui emplit la poitrine. Il respirait maintenant de toutes ses forces. La douleur était là, mais il ne sentait plus cette pression sur son cou.

Le pilote secoua la tête pour retrouver ses esprits et se rendit compte qu'il était à genoux. Il entendit un grognement derrière lui, se retourna, et découvrit la silhouette spectrale de Bolan. Il cligna des yeux plusieurs fois avant de se convaincre qu'il ne rêvait pas, et la réalité finit par s'imposer à lui.

L'Exécuteur était en garde face à un homme qui devait le dépasser de trois têtes et faire deux fois son poids. Il esquiva un coup en basculant très légèrement sur le côté et envoya un coup de pied dans le genou du géant. Grimaldi entendit le bruit des os qui se brisaient. Le Guerrier se jeta en avant et parvint à planter son coude dans le visage de son adversaire. Celui-ci cracha ses dents dans un jet de sang. Bolan continua à attaquer avec la même violence et envoya une droite sur le diaphragme du tueur, puis, profitant du déséquilibre du pourri, il l'attira vers le bas et lui assena un terrible coup de genou entre le nez et le front. Le géant tomba inerte sur le sol du hangar, comme une baleine échouée.

Le Guerrier se rendit auprès de Grimaldi, il lui tendit la main et l'aïda à se remettre sur ses pieds. Le pilote était encore tout tremblant. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi proche de mourir. Il arrivait à peine à parler et il se massa lentement la gorge.

Son sauveur lui posa la main sur l'épaule.

— Ça va ?

Le pilote hocha la tête.

— Pourquoi arrives-tu si tard ? Qu'est-ce qui t'a retenu ? demanda-t-il.

— Une bombe à retardement, répliqua l'Exécuteur avec un sourire.

— Et Tan ?

— Il a filé, mais je crois savoir où il est allé. Comme il va nous croire morts tous les deux, nous avons l'avantage. Tu te sens capable de piloter ?

— Je vais y arriver. Après, le pilote automatique prendra le relais.

— Allez, viens, on va te mettre de la glace sur le cou.

CHAPITRE XVIII

— Il semblerait que votre petite visite ait été un succès, dit Amherst à Brognola quand ils se retrouvèrent à leur base dans une chambre d'hôtel d'Hollywood.

— Tout dépend de la façon dont on voit les choses, répondit Brognola, mais je crois que je l'ai un peu secoué.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lareza.

— Je veux que vous retourniez chez Weste pour une opération de surveillance. Prenez le SUV d'Amherst, ce sera plus discret. Essayez de repérer tout ce qui vous paraîtra inhabituel, mais surtout gardez les yeux ouverts au cas où Santoso et Hamzah se présenteraient.

— Mais vous aviez dit qu'ils n'y retourneraient sans doute pas, dit Amherst.

— Peut-être, mais je ne veux courir aucun risque, répondit Brognola. Et pendant ce temps, je vais recruter de l'aide.

Sans un mot de plus, Lareza et Amherst prirent leurs affaires et se mirent en route.

Après leur départ, Brognola appela Herman « Gadgets » Schwarz au Ranch. Il lui résuma les événements des douze dernières heures et lui exposa les divers scénarios sur l'implication de Weste dans le trafic de drogues. Gadgets écouta patiemment puis il lui parla des hésitations du Président, de Sonny Tan et de la mission de Mack Bolan.

— Alors le contact de Jack n'était pas si bon que ça.

— Attends la suite. Striker pense même qu'il travaille main dans la main avec les mafieux *et* les terroristes. Mais il ne sait pas encore pourquoi.

— Ça confirmerait mes théories sur Hamzah. Depuis le début, je sens bien que le Jihad Islamique est là-dessous. Il faudra attendre combien de temps le retour de Striker ?

— Jack estime que le vol prendra bien quinze heures.

— Je ne sais pas si on pourra attendre aussi longtemps. Est-ce que Striker a une idée sur ce que prépare le Jihad Islamique ?

— Il semblerait de plus en plus que les drogues ne représentent qu'un intérêt secondaire pour ces gens-là. Malgré tes avertissements, j'ai essayé de convaincre le Président de nous laisser plus de temps avant de faire appel aux agences officielles. Il a refusé.

Brognola poussa un grognement.

— Ça ne m'étonne pas. Quelqu'un doit essayer de nous massacrer à ses yeux. Ce n'est pas la première fois et nous sommes en fin de règne. Je n'aime pas beaucoup l'idée que tu sois allé à l'encontre de mes ordres, Herman.

— J'y étais obligé, tu le sais très bien, rétorqua Gadgets. Il s'agissait de gagner du temps, en attendant des nouvelles de Striker. À ce moment, je craignais qu'il soit mort.

Le numéro Un du *Justice Department* était bien obligé d'admettre que lui-même avait craint le pire, même s'il n'en avait rien laissé paraître.

— Heureusement, Mack est immortel ! Bon, quelles sont nos possibilités ? demanda-t-il. Striker va revenir le plus vite possible. Je préférerais ne pas envoyer une équipe du Ranch sur ce coup, mais j'ai peur de ne pas avoir le choix.

— On a peut-être encore un peu de temps, le déploiement des forces de l'ordre à Los Angeles ne sera pas fini avant demain. Ça permet d'attendre un peu.

— Oui, mais ça ne me plaît pas quand même. J'ai nommé Amherst et Lareza en position de shérif, ce sera toujours un renfort utile jusqu'à l'arrivée de Striker. Tu as des renseignements supplémentaires sur nos amis ?

— On continue à vérifier leurs identités mais il semblerait qu'ils soient liés au Jihad Islamique. L'un d'entre eux en tout cas entretient des liens étroits avec les extrémistes indonésiens.

— Très bien. Continue comme ça et tiens-moi au courant.

— D'accord.

— Et... Herman ?

— Oui ?

— Merci pour tout ce que tu fais.

— Toi, sois prudent, Hal. Tu ne devrais pas être sur le terrain.

Brognola raccrocha. Il ne l'aurait avoué à personne, mais c'était rassurant de savoir que Bolan était sur le chemin du retour. Il voulait avoir l'avis de l'Exécuteur sur toute cette affaire. Il y avait un moment qu'il ne s'était plus retrouvé sur le terrain, et toutes ces années de stress commençaient à peser sur ses épaules.

Il tourna son attention vers les documents éparpillés sur le lit. Il

s'assit, enleva ses chaussures et s'adossa contre les oreillers, puis il commença par lire les dossiers sur Santoso, Hamzah et Weste. Il ne savait pas exactement ce qu'il recherchait, mais il était convaincu qu'avec un peu de temps et beaucoup d'effort, il finirait par trouver quelque chose.

Au bout de deux heures il reposa la pile de feuillets à côté de lui. Il regarda sa montre et songea qu'il avait passé trop de temps à étudier ces documents et que son cerveau tournait à vide. Il allait ranger les dossiers sur la table de nuit quand un détail attira son attention au milieu de la cinquième page du dossier de Léonard Weste. Le producteur avait des propriétés non seulement en Californie mais dans tout le pays. Toutefois, ce qui éveillait la curiosité de Brognola, c'était ce studio qui semblait inutilisé, comme abandonné, sur la Route 86, près de Salton Lake.

Il décrocha le téléphone pour appeler le Ranch.

— Kurtzman, j'ai besoin de quelques informations sur le numéro suivant.

Il lui donna le numéro de téléphone du studio et lui demanda de vérifier s'il était encore en fonctionnement.

— Affirmatif, répondit Kurtzman quelques secondes plus tard. De quoi s'agit-il, Hal ?

— Je ne sais pas exactement, mais je sens que je suis sur une piste, répondit Brognola. Est-ce que tu pourrais avoir accès à la liste des coups de fil passés par Weste et voir s'il a appelé ce numéro récemment ?

Le numéro Un du *Justice Department* entendit les doigts d'Aaron qui parcouraient le clavier de son ordinateur. Il attendit en retenant son souffle. Il savait que l'endroit qu'il venait de repérer serait une cachette idéale pour Hamzah et Santoso.

— Alors ? fit-il impatiemment.

— Ça vient, répondit Kurtzman. Voilà... voilà. On a appelé trois fois ce matin depuis la résidence de Weste. Attends, je vérifie s'il a aussi appelé depuis son portable.

— Pas le temps pour ça, fit Brognola en se levant d'un bond.

Il demanda également si on pouvait entrer en contact avec Herman.

— Négatif, répondit Kurtzman. Il est allé dormir un peu. Si tu veux, je peux...

— C'est bon, laisse-le se reposer, dit Brognola.

Il donna à Kurtzman l'adresse du studio et ajouta :

— Dis-lui que je suis parti là-bas chercher Hamzah et Santoso. Si

je ne suis pas de retour d'ici 18 heures, envoyez la police locale et faites appel à l'équipe du Ranch qui est en alerte.

— Compris. Fais gaffe à toi, Hal.

Brognola poussa un grognement en guise de réponse et raccrocha.

Il mit ses chaussures, enfila sa veste et quitta la chambre.

Il estimait qu'il lui faudrait environ deux heures de route pour arriver à destination. Quand il s'engagea sur l'autoroute, il appuya sur l'accélérateur. Il ne voulait pas rater son rendez-vous avec les architectes de la terreur.

*
* *

Bart Wikert regardait avec satisfaction la pièce pleine d'agents fédéraux. Les gars du F.B.I. étaient venus en force, mais il y avait aussi des représentants de la Sécurité et des Stups. Et on attendait encore des renforts supplémentaires.

— S'il vous plaît, fit Wikert en agitant les bras pour attirer l'attention de l'assistance. Asseyez-vous, et écoutez.

Les hommes prirent place et les conversations se turent.

Depuis des mois, Wikert et Starkey avaient vu les drogues arriver à Los Angeles en masse. Les passeurs avaient échappé à la vigilance des douanes en utilisant tous les stratagèmes imaginables. Wikert et Starkey s'étaient contentés d'observer et de rassembler des informations, en attendant d'avoir assez de preuves pour demander des mandats d'arrêt et lancer l'opération qu'ils avaient baptisé du nom de code Cheval Mort. Moins de vingt-quatre heures les séparaient maintenant de la plus grosse opération de perquisitions et d'arrestations que les États-Unis aient jamais connue.

— S'il vous plaît, je voudrais votre attention, fit Starkey.

Les derniers murmures se turent et Starkey passa la parole à Wikert.

— Tout d'abord, bienvenue à tous, dit l'agent, bienvenue au sein de l'opération Cheval Mort. J'espère que vous aimez l'action parce que vous allez y avoir droit. Je résume : un des cartels les plus puissants d'Asie a établi un réseau de distribution et de revente de drogue énorme dans ce pays, avec pour noyaux Los Angeles et Seattle. Jusqu'à présent, c'est le F.B.I. qui a supervisé l'opération. Dans des circonstances normales l'exécution du plan serait confiée à la brigade des Stups. Mais nous ne sommes pas dans des circonstances normales. Demain, à midi pile, commencera la plus grosse opération de police jamais mise sur pied. Sur notre signal, nos équipes investiront des

stocks d'héroïne situés là, là et là, dit-il en désignant une carte. Nos informations sont absolument sûres. Vous aurez l'avantage de la surprise et vous pouvez être certains que vous procéderez à des arrestations. Nous souhaitons pouvoir monter le plus grand procès de l'histoire, mais avant ça, il y aura probablement des morts, chez eux et chez nous. Vos chefs d'équipe recevront tous les détails nécessaires au bon déroulement de ces perquisitions. Je vous conseille de prendre une bonne nuit de sommeil, messieurs. Demain, vous entrez dans l'histoire.

Wikert les congédia et retourna dans la *safe house* louée par le F.B.I. et qu'il partageait avec Starkey.

CHAPITRE XIX

Le numéro Un du *Justice Department* avait garé sa voiture à quelques pâtés d'un bâtiment en très mauvais état. En planque depuis dix minutes, il crut soudain apercevoir un mouvement près de la clôture vétuste qui entourait la propriété. Il s'accroupit et continua son approche discrète vers le bâtiment, puis il sortit une paire de jumelles miniatures et les porta devant ses yeux. Il s'immobilisa pour mieux observer le grand hangar qui se dressait devant lui. Il essayait de voir d'où venait ce léger mouvement qu'il avait perçu, mais la visibilité était très mauvaise. Il avait acheté ses jumelles dans le premier magasin qu'il avait trouvé, elles n'étaient pas très puissantes ni même équipées pour une vision nocturne. Elles étaient sans doute conçues avant tout pour regarder des matchs de foot depuis les places les moins chères.

Un instant, il réfléchit qu'il se comportait comme un jeune flic, celui qu'il était quand il chassait Mack Bolan au début de sa carrière. Il n'aurait jamais dû se trouver là, seul et sans équipement, jouant les boy-scouts, les redresseurs de tort. Il n'était pas Bolan, n'en avait pas les capacités. En résumé, il se comportait comme un con...

Mais il était trop tard pour reculer, et il considéra les choix qui s'offraient à lui. Il aurait été suicidaire de traverser la grande étendue à découvert qui le séparait du bâtiment. Il envisagea brièvement de contacter la police locale. C'eût été raisonnable mais ça prendrait trop de temps. Il ne voulait pas laisser s'échapper Santoso et Hamzah. Il savait qu'il perdrait des minutes précieuses s'il appelait en renfort Amherst et Lareza. Il fallait agir tout de suite.

Il retourna à sa voiture avec un grand sourire enfantin à l'idée de passer à l'action. Il jeta les jumelles sur la banquette arrière et ouvrit le coffre. Il en sortit un Remington 870, un des derniers modèles, mit une balle dans le canon, puis il s'assit au volant du véhicule. Il y avait quelques années, un certain soldat au regard de glace avait fait la leçon au numéro Un du *Justice Department* en lui expliquant qu'il était maintenant trop précieux pour risquer sa vie sur le théâtre des opérations. Bien sûr, Bolan avait raison. Mais, pour Brognola, le moment était venu de retrouver les montées d'adrénaline d'antan.

La voiture parcourut en cahotant l'étendue sablonneuse parsemée de rocs qui la séparait du bâtiment. Il fallut toute l'habileté de Brognola pour ne pas endommager sérieusement le véhicule. Il n'était pas aidé par le fait qu'il ne pouvait pas allumer ses phares.

À un moment, la voiture fit un tel bond que Brognola se cogna la tête contre le toit. Il se frotta le crâne sans y penser et accéléra. Une dizaine de mètres avant la clôture, le terrain devenait plus plat. Il avait essayé de repérer l'endroit où la clôture offrirait le moins de résistance et il ne s'était pas trompé. La voiture écrasa le grillage et passa par-dessus sans aucun problème. Les roues heurtèrent le bord d'un trottoir et Brognola dut manœuvrer pour éviter un tête-à-queue. Il retrouva très vite le contrôle de son véhicule et se dirigea tout droit vers la maison. Il ne pouvait pas être absolument sûr de ce qu'il allait trouver, mais il savait qu'il entrait dans un piège, les yeux grands ouverts. Il était convaincu qu'il ne s'agissait pas de clochards ou de sans-abri qui occupaient les lieux. Au côté de l'Exécuteur, Brognola avait appris à faire confiance à son instinct.

Plus qu'une trentaine de mètres et les gros ennuis allaient commencer.

Il aperçut soudain du coin de l'œil une sorte d'éclair. Il se tourna à temps pour voir un objet métallique venir dans sa direction. Il ouvrit la porte, plongea à l'extérieur en brandissant son arme de poing. La grenade atteignit la voiture l'instant d'après, elle explosa en une boule de flammes produisant assez de chaleur pour brûler les sourcils du grand fédéral.

Il chercha un endroit où se planquer et vit un gros bloc de béton à une dizaine de mètres. Il attendit une deuxième grenade qui ne vint jamais. Il regarda son véhicule, qui continuait vers la maison comme un chariot de feu. Il entendit les pneus éclater sous l'effet de la chaleur.

Brognola observait le terrain devant lui, il essayait de repérer le lanceur de grenades ou toute autre cible ennemie. C'est alors que deux silhouettes émergèrent de l'ombre, en partie éclairées par les flammes. Brognola était convaincu qu'ils ne l'avaient pas encore vu. Ils approchaient prudemment, tête baissée. Dans la nuit, Brognola resta immobile comme une statue, jusqu'à ce qu'ils arrivent pratiquement à sa hauteur. Et là, il fit parler son pistolet. Le premier prit une balle quasiment à bout portant. La décharge le coupa en deux, et ses tripes dégoulinèrent sur le sol. Le deuxième poussa un hurlement et laissa tomber son Uzi. Une mousse rougeâtre sortit d'entre ses lèvres. Son corps s'agitait comme une marionnette. Finalement, il s'effondra face contre terre, mort avant d'avoir touché le sol.

Des détonations d'armes automatiques résonnèrent aussitôt dans

la nuit. Brognola entendait les balles passer au-dessus de sa tête comme un essaim de frelons. Il se retourna et vit une petite armée qui débouchait au coin du bâtiment. Il tira un coup de feu pour les obliger à battre en retraite pendant qu'il allait récupérer l'Uzi.

Même à cette distance et dans l'ombre, seulement éclairé par le brasier du véhicule en flammes, il voyait qu'ils étaient basanés. Ils n'avaient pas d'accoutrement spécifique, mais il était évident qu'il avait affaire à des terroristes du Jihad Islamique. Il n'y avait pas d'autre explication. Brognola ramassa l'Uzi et fit feu. Le canon cracha les flammes tandis qu'il arrosait ses ennemis de balles de Parabellum 9 mm. Les terroristes tombèrent, certains en hurlant, d'autres en silence, et d'autres encore cherchaient frénétiquement à se mettre à l'abri.

Même s'il en avait abattu plus d'un, il savait que la chance finirait par l'abandonner. Les terroristes étaient trop nombreux, trop bien armés. Il fallait se sortir de ce piège à rat le plus vite possible. Il avait besoin d'une arme ; il envoya une rafale pour obliger ses assaillants à se mettre à couvert et alla ramasser le SMG d'une de ses victimes. Il devina dans l'obscurité que c'était un Skorpion modèle 61 de fabrication tchèque. Ça faisait longtemps qu'il n'en avait pas vu. Avec son arsenal, il pourrait peut-être tenir l'ennemi en respect assez longtemps pour que la police vienne à la rescousse. Si elle venait...

Brognola dut s'avouer à lui-même qu'il aurait mieux fait d'écouter les conseils de Bolan.

Quand Bart Wikert s'éveilla, le soleil pointait au-dessus de l'horizon.

Il sauta du lit et se dirigea tout droit vers la salle de bains, il se doucha, s'habilla et alla boire un café. Il alla récupérer le journal à la porte de leur chambre et le parcourut en fumant des cigarettes.

Howard Starkey se leva à son tour, et se soumit au rituel du matin. Puis ils se rendirent tous deux en voiture dans un bâtiment de la police fédérale de Los Angeles, où ils donnèrent leurs dernières instructions aux hommes qu'ils retrouvèrent là.

L'Opération Cheval Mort pouvait maintenant commencer.

Dès que l'avion fut garé dans le hangar, Bolan et Grimaldi se dirigèrent tout droit vers l'hôtel de West Hollywood où Brognola s'était installé.

En chemin, Bolan contacta le Ranch pour un briefing. Personne n'avait de nouvelles de Brognola depuis qu'il avait appelé Kurtzman la

veille au soir.

— Les éléments disponibles des Black Warriors sont arrivés il n'y a pas très longtemps, précisa Herman « Gadgets » Schwarz. J'allais les envoyer à l'adresse qu'il nous a indiquée.

— Attends un peu, il ne serait pas très prudent de les faire intervenir tout de suite. Dis-leur de se tenir prêts jusqu'à ce que j'y voie plus clair. Il comprendra.

— Mais il s'agit de Hal, Striker !

— Justement. Je ne veux pas compliquer la situation en augmentant inconsidérément le nombre des combattants.

Gadgets n'avait rien à redire à cela, il savait qu'il avait raison. Los Angeles était déjà devenue un véritable champ de bataille. Et faire intervenir une unité du Ranch, qui utilisait des méthodes de commando plutôt agressives, aurait compliqué la situation.

— Est-ce que tu peux au moins me dire ce que tu as prévu de faire ? demanda Gadgets. Je ne vais pas pouvoir cacher la situation au Président plus longtemps. Il sent lorsqu'il se prépare une grosse opération derrière son dos et, quand il posera les questions, il faudra que j'aie les réponses.

— Je comprends. Je reste en contact. J'ai un plan car je crois savoir ce que mijote le Jihad Islamique.

Bolan coupa la communication et rapporta les nouvelles à Grimaldi. Puis il dit :

— J'ai beaucoup pensé à Tan.

— Ah ouais ?

Bolan hocha la tête.

— Pourquoi créer cette légende du Dragon d'Or et employer des fanatiques religieux ? Simplement pour faire entrer de la drogue aux Etats-Unis ? Et ensuite tout sacrifier afin de ne pas se brouiller avec des gros bonnets hollywoodiens et des terroristes islamistes ? Je crois que les leaders terroristes dans les principaux pays producteurs de drogue comme l'Afghanistan ou Myanmar ont pensé que le petit empire de Tan pouvait leur offrir des opportunités. Je pense que leur plan était de lui demander d'inonder le marché américain pour attirer un maximum d'agents fédéraux dans la région.

— Tu crois que leur plan est de frapper les forces de l'ordre quand elles seront toutes rassemblées ici. Ça me paraît compliqué.

— Pas plus que le 11 septembre.

— En fait, la drogue ne jouerait qu'un rôle secondaire dans cette affaire ?

— Absolument. J'ai étudié la situation sous tous les angles. On en

revient toujours aux terroristes et aux islamistes.

Grimaldi hocha la tête.

— Oui, si Tan n'est qu'un leurre, ça ressemble en tous points à une attaque terroriste.

— Exactement.

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Toi, tu vas te reposer pour le moment. Tu en as assez fait pour cette mission. À partir de maintenant, j'agirai seul.

Ils gardèrent le silence pendant le reste du trajet, perdus dans leurs pensées. L'Exécuteur en profita pour élaborer un plan. Il semblait probable que les agences fédérales aient prévu une action commune. Comme Bolan ne pouvait pas être en plusieurs endroits à la fois, il fallait qu'il fasse venir l'ennemi à lui. Il ne savait pas encore comment. Il fallait attendre que le moment idéal se présente.

Une fois à l'hôtel, Bolan présenta un beau badge de colonel des Stups pour avoir accès à la suite de Brognola.

Il avait à peine passé la porte qu'il sentit une présence. Il aperçut une porte entr'ouverte sur un côté, il approcha tandis que Grimaldi le couvrait. Le battant s'ouvrit violemment et un visage familier lui apparut derrière le canon d'un semi-automatique.

Le capitaine Rhonda Amherst secoua la tête en riant.

— Je me suis toujours demandé qui dégainait le plus vite de nous deux.

Bolan hocha la tête.

— Où est Hal ?

— Je ne sais pas, répondit Amherst. On est revenus de notre mission d'observation il y a quelques heures, et il n'était plus là. J'ai l'impression qu'il est parti en pleine nuit.

Bolan savait qu'elle lui disait la vérité et il rangea son Beretta.

— Il se pourrait bien qu'il ait rencontré de sérieux ennuis, on m'a donné quelques infos sur ses mouvements. Je vais aller voir ça, mais d'abord j'ai besoin de votre aide.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Grimaldi était entré à son tour dans la suite et avait refermé la porte derrière lui. Il se dirigea tout droit vers le réfrigérateur pour se mettre de la glace sur la gorge. Comme il n'en trouva pas, il prit une bouteille de Perrier gelée, l'appliqua sur son cou et alla s'asseoir sur le lit.

— J'ai compris le fin mot de l'affaire, dit Bolan.

Il informa Amherst sur Sonny Tan, alias le Dragon d'Or.

— Tout s'explique, fit-elle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Hal est allé voir le shérif de Los Angeles hier et il a parlé personnellement à Garner. Mon patron... mon ex-patron, devrais-je dire.

— Est-ce qu'il soupçonnait Garner d'être dans le coup ?

— Je crois qu'il n'en était pas absolument certain. Et j'ai le sentiment qu'il est bien trop professionnel pour avancer une telle idée avant d'en avoir la preuve irréfutable.

— Oui, c'est un leader très professionnel, renchérit l'Exécuteur tout en craignant que son ami se soit lancé dans une croisade à lui tout seul. Mais ce n'est pas un combattant professionnel, ou du moins il ne l'est plus. Et pour ce que j'en sais, il pourrait aussi bien être mort à cette heure-ci. Si c'était le cas, je ne donne pas cher de la peau de ses assassins... Qu'est-ce qui s'explique au juste ?

— Pardon ?

— Tout à l'heure lorsque j'ai mentionné Tan, vous avez dit : « Tout s'explique. »

— Eh bien, j'imagine que Tan est l'arbre qui cache la forêt. Tout tourne autour de Weste. C'est Garner qui a donné le nom de Weste à Brognola et il est allé le voir pour lui tirer les vers du nez. Et il y a ces deux types que vous avez assommés sur le yacht de Montavo.

Bolan hocha la tête.

— Ouais, je sais. Santoso et Hamzah travaillent pour Weste. L'un est lié à la pègre de Jakarta et l'autre est un fervent fidèle du Jihad Islamique. Je crois que Tan est leur complice, ce qui fait aussi de lui le complice de Weste.

— Brognola devait penser la même chose parce qu'il nous a demandé de surveiller l'endroit.

— Vous avez vu quelque chose d'intéressant ?

Elle le mena jusqu'à la table où elle avait laissé son appareil photo numérique. Elle appuya sur toute une série de boutons avant de trouver ce qu'elle cherchait. Puis elle passa l'appareil à Bolan.

— Ce type est arrivé chez Weste tôt ce matin, dit-elle. On a pu prendre sa photo avec le zoom de l'appareil que nous a donné Brognola. J'ai jamais vu des gadgets comme ceux-là.

Bolan reconnut immédiatement l'homme sur le cliché.

— Sonny Tan ! s'exclama-t-il.

— C'est lui ? On dirait que vous aviez encore raison, Blisko.

— Ce type est notre principal problème. Nous avons identifié tous

les acteurs de l'affaire, mais nous n'avons pas encore déterminé quelle était la cible. Je crois deviner que les forces de l'ordre vont monter des opérations coordonnées en s'appuyant sur les informations rassemblées par vos services.

— Ça me paraît plus que probable.

— En dehors de vous, je ne sais pas qui peut être au courant. Vous avez une idée de l'endroit où ils vont frapper en premier ?

— Non, mais je connais quelqu'un qui sait.

— Max Garner, fit une voix sortant de la pièce voisine.

Bolan tourna sur lui-même à la vitesse de l'éclair, le pistolet à la main.

— Attendez ! cria Amherst. Il est de notre côté, il n'y a aucun doute là-dessus.

Nesto Lareza traversa la pièce en tendant la main.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, Blisko. J'ai vu le travail que vous avez fait sur Antoine Pratt. Du beau boulot !

— Il fallait que quelqu'un le sorte de sa torpeur, répliqua Bolan.

Il se tourna vers Amherst et demanda :

— Qu'est-ce que vous pensez de Garner ?

— Je l'aimais bien, reconnut Amherst. Mais après ces derniers mois, quand j'ai vu comment il a manipulé mon meilleur ami pour lui faire croire que j'étais de mèche avec des dealers... Pour tout dire ça ne me déplairait pas de lui botter le cul.

Bolan sourit.

— Vous en aurez peut-être l'occasion. Mais essayez au moins de maîtriser votre désir de vengeance jusqu'à ce que je l'aie interrogé. Où est-il en ce moment, à votre avis ?

— Sans doute dans son bureau, répondit Amherst. Ce n'est pas très loin d'ici, je peux vous montrer.

— Pas question. Dites-moi simplement où le trouver, je m'occupe du reste.

CHAPITRE XX

Il ne fallut pas longtemps à l'Exécuteur avant de localiser le shérif Maxwell Garner.

Sa jolie secrétaire blonde l'appela sur sa ligne privée et lui expliqua que l'agent des Stups Blisko désirait le voir. Garner donna rendez-vous à Bolan dans un café près du quartier général du shérif. Mais lorsque Maxwell Garner gara sa voiture, Bolan entra dans le véhicule par la portière arrière, attrapa le shérif par le col au moment où il s'apprêtait à sortir.

Bolan appuya le canon de son Magnum 44 Desert Eagle contre la nuque de Garner. Ce dernier le regardait dans le rétroviseur, et, quand il vit ces yeux bleus au regard d'acier, il se mit à trembler de tous ses membres.

— Je vais te poser quelques questions, Garner, et tu vas y répondre.

— Oui, oui, tout ce que tu voudras, répondit le shérif, en s'efforçant de sourire et d'avoir l'air détendu. Mais fais gaffe avec ce pistolet. Pas de violence, hein ?

— C'est précisément pour mettre fin à la violence que je suis ici. Première question : où est-ce que la force d'intervention va frapper ?

— Quelle force d'intervention ?

Bolan appuya le canon contre la nuque de Garner.

— C'est moi qui pose les questions, et toi tu donnes les réponses. Allez, on recommence.

— Bon, bon, d'accord, fit Garner en bafouillant. Il y a trois endroits principaux, tous autour d'Inglewood.

— Qui dirige l'opération ?

— Un type du nom de Wikert. Bart Wikert, je crois.

Bolan sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il connaissait bien Wikert et son partenaire Starkey. Il en avait appris beaucoup sur eux après les avoir surpris en train de le surveiller et avoir demandé à leurs supérieurs de mettre fin à leurs agissements. Bolan n'aurait jamais imaginé qu'ils pourraient être impliqués dans cette affaire.

Visiblement, ils avaient sous-estimé l'influence dont jouissait Wikert. Bolan s'en était fait un ennemi et il devait maintenant le convaincre de devenir son allié.

— Où est-ce que je pourrais le trouver ?

— Je ne sais plus. J'ai écrit l'adresse, elle est dans la poche de ma chemise.

— Sors-la, mais en allant très doucement, dit Bolan.

Quand la petite conversation amicale fut terminée, l'Exécuteur ordonna à Garner d'entrer en contact avec Weste et de lui dire que Tan avait stocké toute la drogue dans les hangars au nord de Studio City. Garner s'exécuta dès le départ de Bolan. Puis il se mit à rédiger sa lettre de démission car cet inconnu au regard de glace venait de lui expliquer que c'était dans son intérêt, s'il ne voulait pas mourir trop tôt.

*
* *

Bart Wikert prit ses affaires et descendit en ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée de l'immeuble qui abritait les agences fédérales, puis il se dirigea vers le parking. Il avait donné à son équipe l'ordre de se déployer dans le secteur Rouge et d'attendre son arrivée.

Wikert ouvrit la portière de sa voiture et trouva Bolan assis à la place du passager.

— Blisko ! s'exclama-t-il sur un ton méprisant. Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Montez, j'ai besoin de vous parler.

— Allez-vous faire voir, Blisko. Je n'ai rien à vous dire. Vous n'avez aucune autorité sur moi. Depuis ma promotion, je suis votre supérieur hiérarchique, alors sortez de ma voiture.

Bolan poussa un soupir en regardant à travers le pare-brise. Il aurait aimé faire les choses à l'amiable, mais il n'était pas étonné de rencontrer ce type de réticence.

— Écoutez, Wikert, je sais que lors de notre première rencontre je vous ai mis un flingue sous le nez et que ce n'était sûrement pas la meilleure façon de gagner votre sympathie.

— Ça, c'est sûr.

— Mais si nous n'oublions pas immédiatement nos différends, vous risquez de perdre beaucoup d'hommes. Des hommes de valeur. Et je souhaite empêcher ça.

Wikert plongea la main dans la poche de sa veste et répondit :

— Tu sais quoi, mon pote, je commence à en avoir marre de toi.

— Arrêtez, fit l'Exécuteur. Gardez vos mains là où je peux les voir et je ferai de même. Je veux juste une trêve de cinq minutes. Si je n'arrive pas à vous convaincre, je repars et vous n'entendrez plus parler de moi.

Wikert regarda Bolan droit dans les yeux. Ce dernier s'efforçait d'avoir une expression neutre, il ne voulait pas que son interlocuteur s'agite à un moment aussi critique. Et puis, même si ce type avait un ego surdimensionné, il aimait son pays et ses hommes. Bolan savait que s'il présentait correctement ses arguments, il finirait par le convaincre.

Wikert secoua la tête et s'assit au volant de la voiture.

— C'est bon, vous avez cinq minutes, parlez !

— Vous et vos hommes vous vous dirigez tout droit dans un piège.

— Et merde ! Je le savais. Vous êtes venu mettre votre nez dans cette affaire, depuis le début.

— Attendez ! Vous avez dit que vous m'accordiez cinq minutes.

— C'est bon, continuez. Dans quel genre de piège est-ce que cinquante agents fédéraux surentraînés pourraient tomber ?

— Qu'est-ce que vous diriez d'une armée de terroristes du Jihad Islamique qui ont en plus l'avantage de la surprise ?

— Des fanatiques musulmans ? À Los Angeles ? Ça paraît difficile à croire.

— C'est ce qu'on disait quand on évoquait la possibilité que des terroristes détournent des avions pour détruire des immeubles à New York.

— D'accord. Maintenant dites-moi pourquoi le Jihad Islamique représenterait un danger pour mes hommes.

— Parce que ce sont eux la véritable menace, et ce depuis le début de cette affaire. Il n'a jamais vraiment été question de drogues. Les stupéfiants ne sont qu'un nuage de fumée. C'est ce qui est tellement habile dans le plan du Jihad Islamique. Devant tant de drogues sur le marché américain, que va faire l'Oncle Sam ?

— Exactement ce qu'on a préparé.

— Voilà, et c'est là-dessus que compte le Jihad Islamique.

— Mais comment pourraient-ils savoir où nous allons frapper ?

— Grâce à des infiltrés.

— Lesquels ?

— C'est une information que vous n'avez pas eue, fit Bolan avec un soupir. J'ai passé les trois derniers jours à me renseigner à la

source, en Indonésie. J'y ai découvert un ancien agent des Stups qui a créé son réseau de drogue sous forme de secte. Il aurait réussi son coup s'il ne s'était pas acoquiné avec des terroristes. Tan était trop sûr de lui, c'est un défaut que vous avez en commun avec lui.

— Faites attention à ce que vous dites, Blisko. Vous ne m'avez pas encore convaincu, et pour l'instant je n'ai entendu qu'une série de ragots sans preuves.

Bolan décida de ne pas prêter attention à l'indignation de Wikert.

— Comment croyez-vous que j'ai accumulé toutes ces informations ? Comment croyez-vous que j'ai pu vous retrouver ? Vous ne voulez quand même pas avoir du sang sur les mains pour satisfaire votre ego ?

Wikert fixa Bolan quelques instants puis répondit :

— Non.

— Bien. J'ai un plan pour régler cette situation, mais j'ai besoin de votre collaboration.

— Je ne vais vous confier cette opération, Blisko.

— Je n'en veux pas de toute manière. Tout le crédit vous reviendra. Je préférerais même ne pas être mentionné quand tout sera fini.

— Très bien, mais dites-moi juste une chose.

— Quoi ?

— Quel votre intérêt là-dedans ?

— En dehors du fait que je ne veux pas voir des types bien se faire massacrer, ces gens sont sans doute responsables de la mort d'un ami très proche ou en tout cas de sa disparition. Ça vous suffit ?

Wikert hocha la tête.

— Entendu. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Le principal contact de Tan ici aux Etats-Unis est un magnat d'Hollywood du nom de Léonard Weste. Ça vous dit quelque chose ?

— Le patron de Weste Tantamount Capital ? Qui ne le connaît pas ?

Bolan hocha la tête avant de continuer.

— Weste a deux types sous ses ordres. Maki Santoso et Shihab Hamzah. Santoso sert de messenger entre Weste et Tan. Hamzah appartient au Jihad Islamique. Je pense que Weste ne le sait pas, mais ça pourrait nous être utile. En attendant, je voudrais que vous informiez vos hommes que la cible n'est plus la même.

— Et quelle est la nouvelle cible ?

— Les hangars appartenant à la société de production de Weste

juste au nord de Studio City.

Bolan plongea la main dans sa poche et en sortit un bout de papier avec l'adresse.

Wikert l'étudia comme s'il contenait un message dans une langue incompréhensible.

— Et pourquoi dois-je aller là-bas, qu'est-ce que mes hommes vont y faire ?

— Rien du tout, dit Bolan. Il faut qu'ils restent où ils sont pour le moment. Si je me trompe, ils devront accomplir leur mission initiale. Mais au moins ils ne le feront pas à l'aveuglette. J'ai fait en sorte que le Jihad Islamique se rende sur le lieu que je viens de vous indiquer. À ce moment-là, ce seront eux qui se retrouveront pris au piège.

Wikert le regarda de côté et sourit.

— Parce que vous allez les affronter à vous tout seul ?

— C'est à peu près ça, répondit l'Exécuteur avec un visage impassible.

— Et la drogue ?

— Elle est sans doute là où vous aviez l'intention de la saisir. Seulement vous ne tomberez plus sur une armée de fanatiques musulmans armés jusqu'aux dents quand vous ferez vos perquisitions.

— Donc, nous procédons comme prévu, vous voulez seulement que je vous permette de gagner un peu de temps.

— Dites-vous bien que le temps que vous me ferez gagner nous sera utile à tous les deux.

Wikert regarda à travers le pare-brise de sa voiture pendant un long moment, sans rien dire. Bolan le laissa réfléchir plutôt que d'insister inutilement. Il fallait qu'il arrive de lui-même à la conclusion. Soit il acceptait de croire l'histoire de l'Exécuteur simplement parce qu'elle était incroyable, et il jouait le jeu, soit il commettait l'erreur d'arrêter Bolan pour le traîner en prison. Ce que le Guerrier ne pouvait pas se permettre.

Après un lourd silence, le flic déclara :

— C'est bon, Blisko, je marche ; mais si vous essayez de me doubler ou de me trahir, je vous promets que je vous pourchasserai jusqu'au bout du monde et que je vous tuerai de mes propres mains.

— Je ne vous trahirai pas. Et de toute manière, si je me trompe, je suis mort.

Bolan observait les hangars à travers la lunette de vision nocturne montée sur son SIG-Sauer SSG 3000 à réducteur de son. Il sentait la

sueur ruisseler sur son visage, son cou et ses reins. Quatre grenades DM-51 étaient accrochées au harnais de sa sinistre combinaison noire. Le Beretta 93-R et le 44 Magnum étaient chacun à sa place dans leur holster respectif. Bolan s'était caché derrière les roues arrière d'un camion garé en face du hangar.

Lorsqu'il eut bien étudié les lieux, il retourna vers Amherst. Elle était en position, parfaitement immobile comme un bon soldat, la carabine M-4 en travers des genoux.

Puis Bolan tourna sa lunette dans la direction de Lareza, qui était lui aussi aux aguets, armé d'un M 16 A-4/M 203.

Normalement, Bolan n'aurait pas demandé la participation de ces deux officiers, mais la situation était quasiment désespérée.

Comme il ignorait le nombre de ses ennemis, il avait jugé prudent de s'octroyer ces renforts pour augmenter sa puissance de feu au cas où il serait débordé.

— En aucune circonstance, vous ne devez quitter votre position pour passer à l'offensive. Votre mission est exclusivement une mission de soutien.

Ils jurèrent tous deux qu'ils obéiraient à cet ordre, même s'ils lui parurent assez peu convaincants. Il espérait seulement pour leur bien qu'ils le laisseraient faire.

L'Exécuteur consulta sa montre. S'il ne s'était pas trompé, il n'y avait plus longtemps à attendre. Juste à ce moment-là, il entendit les rugissements d'un moteur de poids lourd sur la droite, au bout de la rue. C'était un camion semblable à celui derrière lequel il s'était réfugié, mais encore plus énorme.

Bolan se tourna pour voir si l'agent de sécurité installé dans une sorte de guérite devant le hangar avait remarqué l'arrivée du véhicule. Comme ce gardien était sûrement un innocent, Bolan songea qu'il faudrait attendre que les terroristes soient à l'intérieur de la propriété avant de lancer l'assaut.

Comme le camion approchait en ralentissant, l'agent de sécurité quitta sa guérite. Bolan resta parfaitement immobile, conscient que les occupants de la cabine du poids lourd ne pouvaient pas le voir dans la nuit et sans lunettes I.L. Mais il était vraiment très près. Le camion passa le portail et s'immobilisa dans un grincement de freins.

Le garde s'approcha de la portière et échangea quelques mots avec le passager. Bolan dirigea sa lunette vers le rétroviseur du camion. Il aperçut alors un homme barbu au teint basané. Il portait une casquette de base-ball rabattue sur les yeux.

Un sourire de satisfaction se dessina sur les lèvres de l'Exécuteur. Son plan avait marché.

Bolan attendit que le camion tourne à gauche et visa la roue avant. La balle traversa le pneu, ricocha contre l'essieu et remonta dans le bas du bloc-moteur.

Le chauffeur appuya à fond sur le frein et arrêta brusquement le véhicule. Il sortit de la cabine d'un bond. À travers la lunette I.L., Bolan remarqua qu'il avait un Steyr TMP à la main. Le Guerrier n'avait pas besoin d'une confirmation supplémentaire sur l'identité des nouveaux arrivants. C'était bien là les ennemis qu'il avait attendus. Il fit entrer une nouvelle balle dans le canon du SSG 3000, mit en joue le chauffeur qui donnait des coups frénétiques dans le pneu, furieux de cette crevaisson à quelques mètres de l'arrivée. Bolan vit la tête de l'homme exploser comme une pastèque, éclaboussant les parois du camion de sa cervelle.

L'Exécuteur quitta son abri et se dirigea tout droit vers la guérite du garde. Celui-ci se tenait à l'entrée, tétanisé. Comme Bolan approchait, il l'aperçut du coin de l'œil et se tourna pour lui faire face. Le vigile qui n'était qu'un homme âgé désirant gagner honnêtement sa vie dirigea sa main vers son holster.

— Attendez, lui dit Bolan. Je suis du côté de la loi.

Le gardien s'arrêta au milieu de son geste. Tous deux détectèrent un mouvement un peu plus loin qui détourna momentanément leur attention.

Le passager venait de sortir de la cabine à son tour, semblant ne rien avoir vu ni entendu de la scène, à cause du silencieux de l'arme, et se dirigeait vers les portes à l'arrière du camion. Bolan arma le fusil, mit en joue et fit feu. Le passager fut projeté contre la porte qu'il peignit de son sang. Mais il avait eu le temps d'ouvrir.

Une armée d'hommes du Jihad Islamique en sortit comme des fourmis d'une fourmilière.

CHAPITRE XXI

La première réaction de Mack Bolan fut de projeter le vigile dans sa guérite en lui intimant l'ordre de rester caché.

Puis il maintint son doigt sur la détente du F.N.C. La première rafale atteignit un des terroristes en plein ventre, une des balles le traversa et alla se loger dans celui qui se tenait derrière lui. Bolan se mit à genoux pour échapper à une éventuelle riposte et tira de nouveau. Il toucha un homme à la poitrine, un autre à la gorge. Les deux terroristes titubèrent, et se bousculèrent dans leur chute.

La vingtaine de tueurs du Jihad Islamique qui restaient encore debout se dispersa comme une envolée de moineaux. Quelques-uns commirent l'erreur de se réfugier derrière le camion. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils offraient une cible idéale à Bolan.

Il chargea avec un feu soutenu, tout en arrachant une DM-51 de son harnais pour jeter la grenade sous le camion. Puis il prit la tangente pour échapper aux balles des terroristes.

La grenade finit le travail. On l'entendit rebondir avec un bruit métallique puis exploser sous le réservoir. Le camion se souleva dans un orage de flammes. Les quatre terroristes qui s'étaient cachés derrière le véhicule se transformèrent en torches humaines. Il les acheva dès qu'ils apparurent devant lui. Maigre vengeance s'ils avaient effectivement tué Hal Brognola.

Bolan vérifia qu'aucun danger supplémentaire ne se présentait dans l'immédiat, puis il appuya sur le bouton de sa radio pour entrer en contact avec Amherst et Lareza.

— Quelle est votre situation ? demanda-t-il.

Ce fut Lareza qui répondit.

— J'ai repéré six ennemis qui se dirigeaient vers le bâtiment le plus proche.

— Bien reçu, répondit Bolan. Amherst ? Quoi de neuf de votre côté ?

— Deux dans le hangar et deux autres sur le flanc droit.

— Bien reçu. Tenez vos positions en attendant mes instructions. Je

vais commencer par votre côté, Lareza. Évitez de me tirer dessus quand je passerai à l'assaut.

— À vos ordres ! répondit Lareza en éclatant de rire.

L'Exécuteur se dirigea en courant vers le hangar. L'odeur âcre des corps calcinés et des hydrocarbures aurait pu faire vomir n'importe qui de moins aguerri. Mais pour le Guerrier, c'était loin d'être la première fois qu'il se trouvait sur un champ de bataille aussi nauséabond. Il jeta le chargeur vide de son F.N.C., ôta le réducteur de son qui n'avait plus raison d'être et qui ralentissait les coups en les rendant plus imprécis et mit en place un chargeur plein. Il arriva près d'une fenêtre brisée et jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis se précipita vers le coin du bâtiment tout en restant accroupi pour qu'on ne le voie pas passer devant les fenêtres. Il aperçut Lareza sur la droite qui s'approchait du hangar et lui faisait signe que la voie était libre. Puis il sprinta vers une des portes et se rendit compte qu'elle était juste assez entr'ouverte pour laisser passer un homme. Il se glissa à l'intérieur du vieux hangar et fut accueilli par une odeur de renfermé étouffante. Il décida d'ignorer la puanteur qui régnait sur ce lieu et inspecta les environs. S'il ne localisait pas les terroristes le plus rapidement possible, il mettrait en danger toute sa mission. Il ne fallait pas qu'un seul d'entre eux en réchappe.

Il longea le mur, en se fondant dans l'obscurité, effectuant chaque mouvement avec une prudence extrême. Il savait, tout comme les terroristes, que le moindre bruit risquait de trahir sa présence.

C'est justement à ce moment là qu'il entendit des pas derrière lui. Le Desert Eagle à la main, l'Exécuteur virevolta pour faire face au danger.

Rhonda Amherst ne tenait plus en place. L'idée de Blisko qui consistait à attaquer une bande de frappa-dingues à lui tout seul, pendant qu'elle attendait avec Lareza, ne lui plaisait qu'à moitié.

L'heure était venue de passer à l'action. C'était plus fort qu'elle.

Elle atteignit la porte du hangar sans encombre. Elle s'adossa au mur, regarda de gauche et de droite, puis entra. La porte était verrouillée mais la serrure ne résista pas à la décharge de sa M-4.

Elle se retrouva face au premier tueur à peine deux minutes après avoir pénétré dans leur repaire. Il ne s'attendait pas à voir une femme et hésita un quart de seconde. Erreur qui lui coûta la vie. Amherst le mit en joue et appuya sur la détente.

Un frisson la parcourut devant le spectacle du cadavre allongé par terre. Elle venait de tuer un être humain pour la première fois. Elle ne se sentait pas plus puissante pour autant. Pas de montée d'adrénaline.

Pas d'excitation, au contraire, elle était gagnée par une effroyable nausée. Elle fut comme prise de vertige et détourna le regard. Mais elle se rendait compte qu'une telle faiblesse pouvait lui être fatale. Ce qu'elle venait de faire était justement son boulot. Elle reprit immédiatement ses esprits.

Le tueur parut étonné quand l'Exécuteur se tourna vers lui, armé de son F.N.C. Son expression passa de la surprise à la douleur quand Bolan lui envoya une rafale dans les tripes, et le Guerrier crut un instant que les yeux du type allaient sortir de leurs orbites.

Tout d'un coup, une voix sortit de sa radio.

— Lareza pour Blisko, vous m'entendez ?

Bolan resta figé, il s'accroupit, puis regarda de gauche et de droite avant de répondre.

— Maintenez le silence radio ! fit-il entre ses dents.

— Je n'arrive plus à joindre Rhonda, répondit Lareza en contrevenant à ses ordres.

Bolan sentit son sang se glacer.

Il éteignit la radio et repéra immédiatement une porte grande ouverte. Il s'approcha et entendit de nombreuses détonations. Une bataille faisait rage. Il reconnut immédiatement le bruit d'une M-4.

Décidément, Amherst avait un problème avec la discipline ! Dommage, en d'autres circonstances, elle aurait pu être utile à l'équipe du Ranch. Bolan se dirigea vers l'endroit d'où venait le fracas des armes à feu.

Amherst était prise en tenaille entre deux terroristes au rez-de-chaussée et deux autres sur une passerelle qui suivait le pourtour de la pièce à mi-hauteur.

Aucun de ceux qui étaient postés en hauteur n'avait encore remarqué Bolan. Il décida de rendre le combat plus égal. Il sortit le Desert Eagle, le pointa vers un des islamistes et appuya sur la détente. La balle l'atteignit au cou et faillit le décapiter. Bolan continua l'offensive. Il visa le deuxième tueur et tira. L'impact de la balle projeta sa cible contre la barrière de la passerelle et il passa par-dessus. L'Exécuteur se remit en mouvement avant même que le cadavre n'ait atteint le sol en contrebas.

Il arriva à hauteur d'Amherst et lui demanda :

— Vous pouvez me dire ce que vous fabriquez exactement ?

— La même chose que vous, fit-elle avec un sourire, j'essaye de sauver le monde.

— La prochaine fois, laissez faire les professionnels.

Les deux tueurs encore en vie tiraient maintenant au hasard. Ils n'avaient visiblement repéré aucune cible et paniquaient.

Bolan régla leur sort d'une grenade DM-51. Il n'avait pas de temps à perdre.

Avant de sortir du hangar, il appuya sur le bouton de sa radio.

— Blisko pour Lareza, au rapport !

Pas de réponse. L'Exécuteur serra les dents et se demanda si un dispositif à l'intérieur du hangar parasitait les communications. Un peu plus tôt, Lareza n'avait pas pu contacter Amherst. Ils sortirent à toute vitesse et l'Exécuteur demanda de nouveau :

— Blisko pour Lareza, parlez !

Toujours rien. Ils se dirigèrent vers l'endroit où il avait laissé Lareza, tandis que les sirènes de police retentissaient déjà dans le lointain.

Comme il approchait du grillage, Bolan comprit pourquoi Lareza ne répondait pas à ses appels. Il était allongé dans une flaque de sang. L'Exécuteur se précipita à ses côtés. Le policier avait la tête posée sur une pierre, le sang s'écoulait par une plaie béante à la gorge. Bolan murmura une prière guerrière qui appartenait à des temps très anciens, puis il se redressa. Il n'aimait pas travailler en équipe ! Chaque fois, il y perdait un ami, un camarade...

Un bruit l'alerta et il se retourna à temps pour voir un tueur isolé qui venait vers lui en chargeant. Il tenait encore dans son poing taché de sang le poignard avec lequel il avait assassiné Lareza. Bolan esquiva tandis que l'autre balaya l'air avec le couteau pour l'éventrer. Une manchette sur le poignet et ses doigts engourdis par le coup lâchèrent l'arme. Bolan l'agrippa par le col et lui fit un balayage. Le tueur tomba sur le dos. Bolan lui défonça la gorge d'un coup de poing qui broya le cartilage et écrasa le larynx. Le salaud se mit à étouffer.

Bolan n'attendit pas qu'il meure. Un autre homme aurait pris plaisir à le voir souffrir. Mais l'Exécuteur n'était pas comme les autres hommes. La souffrance lui était un spectacle trop familier. Il sortit son Beretta, posa le canon sur le front du blessé et appuya sur la détente.

Quand il se retourna, il vit que la police était sur le point d'arriver sur le site.

Il était encore assez loin pour pouvoir s'éclipser. Quand il aurait le temps, il appellerait Amherst pour s'expliquer. Et même s'il ne le faisait pas, il savait qu'elle comprendrait.

CHAPITRE XXII

Les rapports de police sur l'opération menée dans les hangars désaffectés ne mentionnaient pas le cadavre d'Hal Brognola.

Bolan décida donc de suivre son intuition, comme il l'avait toujours fait par le passé. Mais comme il était dans une violente colère, il monta les marches du perron de la demeure de Léonard Weste au volant de sa voiture et défonça la porte avec le pare-chocs avant de descendre.

Les surprises ne s'arrêtèrent pas là.

Deux gorilles essayèrent de l'empêcher d'aller plus loin. Il les assomma à mains nues en ralentissant à peine son allure.

Après s'être débarrassé des gardes du corps, il tomba sur Hamzah et Santoso, qui commirent l'erreur de vouloir l'abattre avec leurs mitraillettes. L'Exécuteur supprima une fois pour toutes ces marchands de mort. Le premier, avec son Beretta 93-R et l'autre avec le 44 Magnum Desert Eagle.

Mais ce fut sa dernière confrontation avec Jarot et Sonny Tan qui lui apporta la plus grande satisfaction. Ils le regardaient comme s'ils voyaient un fantôme. Bolan s'assura qu'il allait seulement les blesser. Ils feraient de très bons témoins pour Starkey et Wikert.

Maintenant qu'il était face à Weste, Bolan avait décidé qu'il ne se livrerait plus à aucun jeu. Même s'il n'avait rien à voir avec la mort d'Hal Brognola, Weste payerait très cher.

— C'est simple, lui dit-il, en levant à la hauteur de son visage le canon encore brûlant de son arme après avoir logé une balle dans le genou de Pane. Dis-moi où est l'agent fédéral et je t'épargne vingt ans en prison.

— Vous voulez dire que vous me laisseriez partir ?

Bolan haussa les épaules.

— Moi, je m'en fous, je n'ai pas de preuves contre toi. Je n'ai rien à te reprocher à part d'avoir des amis assez peu recommandables, maintenant dis-moi où il est.

Weste lâcha le morceau sans faire d'histoire et Bolan trouva son

ami ligoté dans la cave à vin de la demeure de Weste. Il n'était pas en brillante forme, mais parfaitement lucide, et très en colère, lui aussi.

Ce que Bolan n'avait pas dit, c'était qu'entre les inculpations pour enlèvement, association de malfaiteurs, complicité avec une organisation terroriste, chantage, ce salaud de Weste prendrait au moins une peine de prison à vie.

Léonard Weste allait avoir tout le loisir de réfléchir à ses actes.

ÉPILOGUE

Mack Bolan ouvrit la porte de la chambre d'Hal Brognola dans le petit hôtel retiré où ils s'étaient installés, juste à la limite de Beverly Hills.

Le numéro Un du *Justice Department* releva la tête comme il finissait de boutonner une chemise toute neuve. Bolan observa son ami qui époussetait une veste de costume avant de l'enfiler. Il remarqua que Brognola grimaçait.

— Ça fait encore mal ?

Comme toujours, Brognola resta stoïque.

— J'ai un bleu de la taille de l'Empire State Building, sur le derrière de la tête, alors oui, ça fait mal.

— C'est qu'on ne rajeunit pas, Hal, fit Bolan en riant.

— Parle pour toi.

— Dis-moi comment tu t'en es sorti ?

— Je te l'ai déjà dit, je sais que tu me demandes ça pour me faire enrager.

— Mais non, il y a des détails qui m'échappent. Tu disais que tu étais tombé dans un trou..., fit Bolan qui ne résistait pas à la tentation de se moquer gentiment de son chef.

— Je suis passé à travers un plancher pourri, je suis tombé sur le cul et je me suis cogné la tête tellement fort que ça m'a assommé. Santoso et Hamzah ont dû penser que je valais plus cher vivant que mort.

Bolan secoua la tête. Il ne plaisantait plus.

— La prochaine fois, Hal, fais-moi plaisir.

— Quoi ?

— Occupe-toi seulement de diriger les opérations. Et laisse-moi faire le reste.

Brognola regarda longuement son ami avant de répondre :

— Ça y est ? La leçon est finie ?

— Oui. Je t'offre le petit déjeuner.

— Je n'ai pas le temps, il faut que je fasse un rapport au Président.

— Kurtzman a déjà envoyé le rapport signé de... ta main.

— Non ! Mais c'est pas vrai !

— Calme-toi, Hal, tout est revenu à la normale, il n'est plus question de démanteler le Ranch.

— Qui a dit ça ?

L'Exécuteur sourit.

— Gadgets. Il prétend que, à la Maison Blanche, ils ont eu chaud au cul. Allez viens, on va demander à l'ami Jack de nous ramener à la maison...